

Ally F. Rose

La Reine de Glace

Tome 1 — Les Infidèles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

À ma sœur.

Je loue ta force,

Je bénis tes ailes, mon ange,

S'il ne devait en sauver qu'une,

Je prie, que ce soit toi.

Ta force ravive la mienne,

Dans tes yeux, dans cette phrase, cette nuit-là,

J'ai compris la vie.

Merci.

Description

Beronika, l'une des meilleures enquêtrices de la police criminelle de Paris, souffre depuis l'adolescence de troubles psychiatriques aggravés par les relations difficiles avec son père, M. Delacre, directeur de la police judiciaire. Les maltraitances subies durant son enfance ont laissé des séquelles, insomnies, scarifications, nombreuses tentatives de suicide, internements en instituts psychiatriques, qu'elle cache sous des airs détachés et placides, qui lui valent le surnom de "reine de glace" au sein de sa brigade.

Au prix de nombreux sacrifices et à l'aide de traitements lourds, changeants et contraignants, elle parvient à mener une existence quasiment normale, mais son équilibre mental est soudainement menacé par l'enquête qui lui est assignée suite au meurtre de l'ex-mannequin star, Caroline Fridlander.

Page après page, suivez le déroulement et le dénouement de cette situation explosive, alors que les voiles se lèvent sur des mensonges bien ficelés, que les masques tombent pour révéler les sordides vérités que cache l'élite qui réside dans les beaux quartiers de la ville lumière.

Note de l'auteur

Mes héros sont imparfaits. Dans le monde imaginaire où je les fais évoluer, je les ai voulus réels et authentiquement compliqués. Maîtres et pas sujets. Ils exercent pleinement leur libre-arbitre. Du fait de la force et de la fermeté de leurs opinions ou convictions, certains sont alliés, d'autres, ennemis. Ils peuvent être difficiles à apprécier. Mais, j'espère que le lecteur sera tolérant, qu'il prendra le temps de les connaître, de les comprendre et peut-être finalement de les aimer.

J'ai essayé de ne pas tenir compte des regards critiques qui souvent nous entravent dans la rédaction de cette œuvre. Je me suis donnée la liberté d'écrire sans avoir peur d'en faire trop. Je tiens également à préciser que les idées que je développe ne sont en aucun cas, le reflet de ma personnalité ou d'un mode de vie personnel dont je souhaite faire l'apologie. Certains de mes choix pourront choquer, surprendre ou étonner, mais je crois que le voyage en vaut la peine, si le lecteur parvient à garder l'esprit ouvert. En tout cas, je l'espère.

Je remercie tous ceux qui prendront le temps de découvrir mon œuvre, pour leurs avis, leurs critiques constructives et leur tolérance face à mes faux-pas de jeune écrivain amateur.

Encore une fois, merci, merci, merci.

Ally F. Rose

Préface

Je veux que ma vie ait un sens,

Je veux que chaque bouffée d'air qui emplit mes poumons ait un sens,

Un sens d'amour, de gentillesse, de compassion.

Je veux être un être humain,

Miroir de l'idéal qu'on se fait d'un être humain,

Je veux être capable de ressentir, de faire des erreurs, de m'excuser,

Et d'être pardonnée.

Je veux être touchée par l'injustice,

Pleurée face au désespoir, à la famine, à la guerre, à la mort, à la maladie,

Je ne veux pas détourner mes yeux de celui qui souffre,

Et prétendre que tout va bien parce que je me refuse à voir,

Je veux être un être humain,

Apprendre chaque jour pour devenir meilleure,

Être capable de soulever les foules,

Pour que nous travaillions ensemble à un monde meilleur.

Carnet de Beronika, 4 septembre 2012

Chapitre 1 — DIMITRI

“Un amour presque parfait”

Dimanche 03 novembre 2013

Son heure est arrivée. Il va bientôt mourir. Il le sait. Il le sent.

Dimitri a fait de nombreuses analyses médicales — presque toutes celles qui existent. Les résultats sont négatifs. Son médecin dit qu’il a le cœur solide d’un gaillard et qu’il vivra une centaine d’années.

Pourtant, il sent la mort roder.

La nuit, toujours aux alentours de 03h00 du matin, elle tente de se saisir de son âme. Lui échappant de justesse, il se réveille en sursaut, le cœur battant la chamade, les jambes en coton, à la fois soulagé et inquiet. *“Pour combien de temps encore ?”*

Après avoir longtemps essayé d’occulter la pernicieuse progression du temps, la réalité l’a finalement rattrapé. Il se sent vieux. Non, il a compris qu’il était vieux. Pour des raisons qu’il ne s’explique pas, il a soudain pris conscience de sa mortalité. Un fait dont il s’est pourtant évertué à ignorer l’importance. Il est désormais de l’autre côté de la montagne avec dans le cœur, le regret de ne pas s’être rendu compte qu’il s’est tenu à un moment donné au sommet. Il est sur la pente descente, celle qui mène vers la fin, droit dans le mur. Désormais, chaque jour passe à la vitesse d’une seconde.

Puisqu'elle est là et le tourmente, il pense à elle et s'interroge constamment sur elle. *“Qui est-elle ? Qu'est-ce que la mort ?”* Est-ce tout simplement des organes qui se désagrègent, pourrissent dans un tranquille, harmonieux silence tels deux danseurs en symbiose performant la même chorégraphie une millièmè fois ? L'élévation vers une autre réalité, deuxième étape de ce complexe voyage qu'est la vie ? Il n'a pas su percer le mystère.

Après chaque troublant réveil, il a ressassé le passé et s'est posé avec angoisse, la même question. *“Qu'emporterai-je dans ma tombe ?”* Sera-t-il de ceux qui retourneront à la terre avec la légèreté et l'insouciance d'une première fois, un drame, un événement, une décision qui a changé le cours de leur vie, une leçon apprise à la dure, un succès, une belle histoire parentale, amoureuse ou amicale ? De ceux qui n'ayant eu que cure de vivre, mourront avec soulagement, sans bagage ou de ces malheureux qui ne partiront qu'avec des regrets ?

Allongé sur son lit, refusant de se rendormir pour ne pas donner une autre chance à son implacable adversaire, Dimitri a réfléchi. Encore, et encore, et encore. Mais les questions sont restées sans réponse et son âme s'est un peu plus égarée avant que le sommeil ne le gagne.

À l'aube, épuisé, sans énergie ni l'envie d'affronter une nouvelle journée, il quittait malgré tout son lit pour assumer toutes les responsabilités qui lui incombait. Il était tout sauf un lâche. Alors, il revêtait son costume de chef d'entreprise et il allait conquérir le monde quand en réalité, il aurait aimé se faire disparaître d'un coup de baguette magique.

Fort heureusement, il a pu compter sur Sophia pour améliorer son humeur. Il a invité sa jeune maîtresse à l'accompagner à Saint-Malo, et pendant deux belles journées, sa jeunesse, son insouciance, sa fraîcheur et son corps de rêve lui ont offert un petit moment de répit dans ses tribulations.

Il est 20h00. Le cœur léger malgré la fatigue, Dimitri se sent de nouveau invincible quand il rentre à Paris. La nuit est tombée. La lumière froide des lampadaires, des néons publicitaires, des cafés et des restaurants, éclaire la ville d'une lueur artificielle. Son halo brutal la dépossède de son âme. Dans la rue, les passants qui ont bravé la météo, sont cachés sous des couches de vêtements. Le cou rentré dans leurs épaules, le visage dissimulé par des bonnets et des écharpes, ils pressent le pas pour tromper le temps qui en hiver s'étire jusqu'à l'immobilisme.

À la sortie de la gare Montparnasse, Dimitri peine à trouver un taxi et sa bonne humeur retombe d'un cran. La mélancolie à laquelle il essayait d'échapper revient s'emparer de son cœur avec tellement de force qu'elle le secoue jusqu'aux tréfonds de son âme, pourtant, peu habituée aux sensibleries. Malgré les températures hivernales peu clémentes, il a très chaud et son rythme cardiaque s'accélère. Il se sent, sans aucune raison valable, mal à l'aise, comme si l'équilibre de son monde changeait et qu'il était projeté dans une nouvelle dimension, une inquiétante agitation dont il ne parvient à se défaire qu'en rejetant la faute sur la triste météo de ce mois de novembre et sur sa fatigue physique.

Après une demi-heure passée dans une file statique dans le vain espoir de trouver un taxi, il décide de tenter sa chance dans une petite ruelle, loin de l'agitation des grandes artères. En tirant sa valise d'une main, il resserre de l'autre, sa veste en tweed autour de lui. Le vieux vêtement bleu foncé est désormais une antiquité élimée jusqu'à la corde. Ce modèle traditionnel qui possède les fameux empiècements en cuir marron au niveau des coudes, est l'un des premiers cadeaux de valeur que lui a offert sa femme, et il y tient plus qu'à la prunelle de ses yeux. Il lui rappelle leurs plus belles années.

Il descend à grands pas le boulevard Montparnasse. Malgré sa marche vigoureuse, le léger vêtement ainsi que la fine chemise blanche qu'il porte en dessous peinent à le protéger du froid qui s'insinue rapidement dans son corps et le fait frissonner. Il resserre son écharpe autour de son cou et cherche ses gants dans ses poches. Il ne les retrouve pas. Il allonge encore le pas, pressé de se retrouver à l'abri dans son appartement.

À leur arrivée à la gare, l'un des nombreux amis de Sophia, l'attendait sur le quai pour la raccompagner chez elle. Il s'émerveille sans cesse du nombre de larbins, prêts à tout pour obtenir ses faveurs. Elle a offert de faire un détour pour le déposer chez lui, mais après deux longues journées passées en sa compagnie, il était incapable de la supporter une minute de plus. Il regrette désormais d'avoir décliné l'offre.

Au bout d'une heure d'agonie dans une rue sombre, un taxi se présente enfin. Aussitôt qu'il s'installe sur le siège à l'arrière, il donne son adresse au chauffeur, puis, la prie d'augmenter la puissance du chauffage. Elle s'exécute et tandis qu'une douce chaleur enveloppe l'intérieur du véhicule, il se frotte les mains l'une contre l'autre pour se réchauffer plus vite en grelottant légèrement. Alors que les lumières s'éteignent dans l'habitacle, leurs regards se croisent dans le

rétroviseur intérieur. Sa conductrice détourne rapidement les yeux, mais il a le temps de s'apercevoir qu'elle rougit. Très sensible à la façon dont les femmes réagissent à sa présence, Dimitri sourit, flatté.

Dimitri se sachant bel homme, ne peut s'empêcher de tirer avantage de sa belle gueule. Il possède une belle stature — il mesure un mètre quatre-vingt-huit, qu'embellit un corps tout en muscles obtenu grâce à une hygiène de vie impeccable. Il court deux fois par semaine et s'entraîne régulièrement dans une salle de sport avec l'aide d'un entraîneur. Il surveille également son alimentation de très près. Il ne mange que des produits issus de l'agriculture biologique, évite le gras, le sucre et le tabac comme la peste. Il boit principalement de l'eau et ne s'alcoolise qu'avec parcimonie. Du vin pendant les dîners d'affaires ou les vacances et parfois des spiritueux pour célébrer les grandes occasions. De très beaux yeux bleus azur, des cheveux châtons légèrement striés de blanc à l'effet décoiffé scrupuleusement étudié et une fausse barbe de deux jours qu'il entretient avec une rigueur proche de l'obsession complètent l'ensemble. Il s'habille à la dernière mode et aborde la cinquantaine avec sérénité.

Une fausse réputation d'homme de famille respectable, à cheval sur ses principes et d'époux modèle — qu'il a créé de toutes pièces parce que l'environnement dans lequel il évolue où tout n'est qu'apparence et où une image irréprochable est valorisée à prix d'or, complète sa présentation soignée et raffinée. Mais, un fossé sépare l'illusion de la réalité. S'il a réussi à convaincre son monde, la vie de Dimitri n'en reste pas moins un simulacre dont il a parfaitement conscience. Sa fille le déteste et son mariage avec sa femme a du plomb dans l'aile à cause de ses nombreuses infidélités. Dimitri aime les jolies jeunes filles. Il mène depuis des années une vie sexuelle extraconjugale et débridée qu'il assume sans honte ni remords. Dès qu'une occasion se présente, il n'hésite pas à faire d'un des mannequins avec lesquels collabore son agence l'une de ses nombreuses maîtresses.

Nonobstant ses indécrotesses avouées, Dimitri aime sa femme. Il reconnaît aussi que d'une certaine façon, les sacrifices qu'elle a consentis ont favorisé sa réussite. Il pense d'ailleurs lui montrer sa reconnaissante et la traitant avec équité et en s'assurant que sa famille ne manque financièrement de rien.

Dimitri pose la tête sur le dossier du siège et ferme les yeux. D'ordinaire, il n'aurait pas raté cette énième occasion de démontrer ses talents de séducteur, mais il n'a pas la force de soutenir une conversation superficielle dans le vain espoir de trouver le moyen d'avoir ultérieurement des relations sexuelles avec une inconnue. Ce week-end l'a épuisé et son corps endolori lui rappelle cruellement qu'il n'a plus trente ans bien qu'il prétende le contraire depuis quinze ans.

Le trajet d'une vingtaine de minutes jusqu'à son appartement situé sur la rue de Londres dans le 8^e arrondissement, se fait dans le silence. Lorsqu'elle se gare devant son immeuble, son chauffeur se retourne avant qu'il ne sorte pour lui tendre sa carte de visite, en l'exhortant à la contacter avec un sourire plein de malice. Il l'empoche prestement, lui rend son sourire et disparaît sans tarder dans le vieux bâtiment.

Le hall est plongé dans le noir. Il allume les lumières avant de se diriger vers l'ascenseur. Pendant qu'il patiente, son voisin — un acteur de téléfilms au succès modéré dont il n'a pas pris la peine de retenir le prénom, le rejoint. Dimitri et sa femme se tiennent à l'écart des autres habitants de l'immeuble et des potins de quartier. À l'exception du concierge avec lequel il entretient des relations cordiales, le jeune homme est le seul habitant de la bâtisse qui lui est d'une certaine façon, familier.

L'acteur raté et Dimitri s'adonnent à un rituel machisme de très mauvais goût — il l'admet volontiers, duquel il retire un petit plaisir coupable auréolé d'une pointe de regret. Ils ont tous les deux une préférence pour les grandes blondes ou brunes, aspirantes mannequins ou se prévalant d'un quelconque succès, qui portent une grande attention à leur apparence physique. Ainsi, lorsqu'ils se croisent devant l'ascenseur et qu'une énième fille est pendue aux bras de son voisin, ils s'amusent à échanger des sourires, clins d'œil de connivence ou un froncement de sourcils pour manifester leur déception, en fonction de la valeur qu'ils attribuent à sa dernière conquête sur leur échelle de beauté, un système hiérarchique impitoyable conçu par deux hommes bouffis d'orgueil.

À vingt-deux ans, Dimitri était déjà marié et consacrait la totalité de son temps et de son attention à sa carrière professionnelle. Il envie donc à son voisin la liberté qu'il se donne de vivre intensément ses belles années, ces années qu'il regrette tant parce qu'il a le sentiment qu'elles lui ont filé entre les doigts sans qu'il n'ait pris le temps d'en profiter.

Pour une fois, son voisin est seul. Ils se saluent d'un hochement de tête et prennent l'ascenseur dans un silence gêné, car sans une jolie demoiselle pour en faire des compères, ils n'ont

rien en commun. Dimitri descend avec soulagement au troisième étage. Il allume les lumières avant de s'avancer dans le long couloir qui mène à la porte de son appartement, logement qu'il s'approprie souvent, car il a tendance à oublier qu'il le partage avec Caroline, sa femme.

L'appartement est plongé dans le noir. Un froid vif le saisit quand il pénètre dans le vestibule et le prend au dépourvu. Par un tel mauvais temps, il s'attendait à trouver le chauffage fonctionnant à plein régime. Depuis qu'il a fait fortune et qu'ils peuvent se le permettre, une température homogène d'au moins vingt-trois degrés, règne dans l'appartement en toutes saisons, à la demande expresse de Caroline.

Dimitri a un mauvais pressentiment. Il allume les lumières. Les fenêtres de la pièce à vivre qui inclut le séjour, la salle à manger et une cuisine américaine sont ouvertes, les portes-fenêtres menant au balcon le sont aussi. Le système de chauffage central est éteint et les radiateurs électriques sont froids.

“Caroline ?” Appelle-t-il en prenant soin de ne pas hausser la voix. Sa femme déteste qu'on crie son prénom pour attirer son attention. Il ne le fait plus. Désormais, il se conforme scrupuleusement à toutes ses règles pour éviter de déclencher sa colère. Récemment, il s'est aperçu qu'il avait franchi sans le savoir, une ligne invisible tracée par Caroline, au-delà de laquelle existe une forme d'enfer terrestre. Caroline est à bout de patience, et le moindre de ses faux-pas est sanctionné par une dispute au cours de laquelle, il est prié de se taire tandis qu'elle expose ses reproches à son encontre. La liste est longue, très longue, interminable. Caroline se rappelle encore de propos blessants ou de comportements irrespectueux qu'il a eu à son égard une vingtaine d'années plus tôt. Elle en a emmagasiné de la rancœur ! C'est à en devenir fou. Il a compris trop tard, que les femmes n'oubliaient rien et que lorsque la coupe était pleine, elles se chargeaient de vous le faire payer au centuple.

N'obtenant pas réponse, il se dirige vers la suite parentale, située au bout de l'appartement à l'opposé du séjour. Vendredi dans la matinée, il a reçu un courriel en provenance de la boîte de messagerie électronique de Caroline. Elle l'informait qu'une retraite spirituelle se tiendra dans leur appartement au cours du week-end. Animées par un maître de la pensée positive, ses retraites se déroulent sur deux jours pendant lesquels, seule ou souvent accompagnée de quelques amies, Caroline jeûne et médite dans une obscurité éclairée par des bougies blanches pour purifier son corps, se défaire des énergies négatives, renouer avec son être le plus intime et atteindre une forme de plénitude émotionnelle. Quand elle en est l'organisatrice et elle l'est très souvent, presque

toujours, il est prié de libérer les lieux. S'il y a initialement donné un certain crédit, il est maintenant tenté de penser qu'elles sont une excuse pour se débarrasser de lui. Il joue volontiers le jeu. L'atmosphère entre eux est lourde, et il comprend qu'elle ait sporadiquement besoin d'air d'autant plus que cette nouvelle lubie lui permet de s'éclipser avec ses maîtresses sans avoir à justifier ses absences avec un mensonge de façade dont elle n'est absolument pas dupe.

Son absence le trouble. Il a le sentiment que quelque chose de grave s'est passé, mais la certitude qu'elle passe la soirée en compagnie de son amant — un type insipide répondant au prénom ennuyeux de Bruno dont elle lui a montré une photo, il y a plusieurs mois, calme rapidement son inquiétude.

Il est 21h25 à sa montre. Il allume les lumières au fur et à mesure qu'il avance dans l'appartement sa valise à la main. Ses rapports avec Caroline sont tendus depuis de nombreuses années. À l'exception des disputes, ils ont cessé toute forme de communication quinze mois plus tôt. Pourtant, ils partagent encore la même chambre et dorment dans le même lit. L'appartement comporte trois chambres. La troisième a été convertie en bureau. Pendant environ une semaine, Caroline a dormi dans le séjour. Elle pensait que Dimitri comprendrait qu'elle souhaitait faire chambre à part et proposerait de s'installer dans son bureau qu'elle a eu la bonne idée de meubler d'un canapé convertible quand elle décorait l'appartement. En effet, Dimitri a compris, mais il a choisi d'ignorer ce message subliminal. Il a défendu son territoire. Caroline a finalement regagné la chambre pour défendre le sien. Depuis, elle ne lui parle plus. Il a d'abord réagi avec indifférence à sa décision de le battre froid, pensant qu'elle lui passerait, mais depuis quelques mois, il peine à trouver du sens à son comportement et supporte avec difficulté le silence glacial qu'elle lui impose. Il est soulagé qu'elle ne soit pas là, mais il sort son téléphone de la poche de sa veste et l'appelle pour s'assurer qu'elle va bien.

Il passe devant la chambre de sa fille, vide depuis son départ à Londres. Dans la pièce également, les fenêtres sont ouvertes. Il y pénètre, les referme avant de ressortir pour poursuivre son chemin vers sa chambre, le téléphone collé à l'oreille. Du seuil de celle-ci, lui parvient la sonnerie du téléphone de sa femme.

“Caroline ?” Appelle-t-il de nouveau, en raccrochant.

Il allume les lumières, passe devant la salle de bain avant de s'arrêter net dans son élan, stupéfait. Sa valise et son téléphone lui échappent des mains sans qu'il ne s'en aperçoive. Il est

brutalement assailli par une forte odeur métallique, tandis que ses yeux s'agrandissent d'horreur devant l'état désastreux de la pièce habituellement immaculé dont les murs blancs sont désormais bardés de traces de sang du sol au plafond. Il y en a tout simplement partout, sur les murs, le plafond, les draps, le sol où des empreintes de pas ensanglantées ont marqué le somptueux tapis oriental — orné d'une médaille et de formes géométriques mélangeant astucieusement des couleurs dorées et bleues, installé aux pieds du lit que Caroline a acheté à prix d'or à une vente aux enchères.

Il cligne frénétiquement des yeux, incapable d'accepter la scène qui s'expose devant lui. Cette vision abracadabrante, extraordinaire, associée à l'odeur putride de chairs en décomposition et à celle fétide du sang séché, lui soulève le cœur. Dans son ventre, son estomac fait des cavalcades qui lui donnent de puissants haut-le-cœur.

Après quelques secondes à contempler la pièce en maintenant une distance prudente, il prend son courage à deux mains et s'approche de la masse informe étendue sur le lit. Avec des doigts tremblants, il soulève les couvertures, révélant ainsi, le corps mutilé et sans vie de sa femme. Il hurle. Une fois, deux fois, trois fois, puis, la tête serrée dans un étau, il s'échappe de la pièce et rejoint le séjour où il s'affale sans force sur le canapé.

Une foule de pensées lui traversent l'esprit. Qui l'a tuée ? Pourquoi ? Sera-t-il suspecté ? Que doit-il faire ? Appeler un avocat ? Il en aura sûrement besoin. Il s'est suffisamment intéressé aux faits divers pour se douter qu'il sera le premier suspect et que sa vie sera passée au crible par les forces de police chargées de l'enquête. Une goutte de sueur froide roule le long de son échine quand il se souvient que deux mois plus tôt, ils ont augmenté la valeur de leurs polices d'assurance-vie respectives. Cette information et ses relations tendues avec sa femme font de lui, sans l'ombre d'un doute, le coupable idéal.

Certes, il a un solide alibi, mais comment avouer, sans honte, qu'il était à Saint-Malo avec sa maîtresse, à peine sortie de l'adolescence pendant que sa femme se faisait sauvagement assassiner ? Pendant quelques instants, il caresse la folle idée de se débarrasser du corps, puis, percevant l'idiotie de sa pensée, il saisit son téléphone et contacte la police.

Pendant que la ligne sonne, il se rend compte qu'en dehors de l'effroi légitime provoqué par l'état de la chambre et la vue du corps de Caroline, il n'éprouve aucune émotion particulière. Ni tristesse, ni colère, ni désespoir, et ce constat le laisse perplexe.

En attendant l'arrivée des policiers et tout le vacarme qui s'ensuivra, il retourne dans la chambre et en retenant sa respiration, il contemple le corps sans vie de celle qui a été sa compagne pendant vingt-cinq ans.

La mort n'a pas altéré sa beauté. Son corps a été lacéré de coups de couteau, mais son visage est intact. Ses magnifiques yeux verts sont légèrement ouverts. Elle a l'air perdue dans ses pensées, angélique si l'on peut associer cet adjectif à la mort.

Il ferme les volets et parcourt la pièce du regard. Il s'aperçoit alors qu'il y a des photographies éparpillées sur le sol. Intrigué, il en ramasse quelques-unes et y jette un bref coup d'œil. Choqué pour la deuxième fois de la soirée, il se précipite dans la salle de bain où il vomit ses tripes dans les toilettes. Il s'assied ensuite sur le carrelage en respirant bruyamment, refusant de croire ce que ses yeux viennent de voir.

Ils avaient vingt ans lorsqu'ils se sont rencontrés. Caroline était un mannequin reconnu dans l'industrie de la mode. Elle avait déjà défilé pour de prestigieuses maisons de couture, été l'égérie de grandes marques de cosmétiques et fait la couverture d'innombrables magazines. Dimitri n'était encore qu'un modeste étudiant.

Cinq ans plus tard, après la naissance de Clara, leur fille, Dimitri a souhaité qu'elle mette fin à sa carrière. Vieux jeu, il voulait une relation où les rôles seraient répartis selon le modèle traditionnel. Caroline se consacrerait aux affaires du foyer et à l'éducation de leurs enfants, tandis qu'il se chargerait de subvenir à leurs besoins. Il n'a pas complètement changé d'avis sur la question avec les années, même s'il serait aujourd'hui plus enclin à accepter que sa compagne ait une occupation professionnelle tant que celle-ci ne met pas en péril leur vie de famille.

Avec une carrière sur le déclin et n'envisageant pas une reconversion professionnelle, Caroline a donné son accord. D'abord enthousiaste, elle en a progressivement conçu une profonde aigreur. Elle disait que son rôle de mère au foyer l'avait dévalorisée, rendue invisible. Elle se plaignait aussi de sa dépendance financière vis-à-vis de Dimitri, tout en ne se faisant pas prier pour dépenser sans compter. Elle achetait sans considération pour leurs prix, des tableaux à des collectionneurs, des vêtements, des accessoires de luxe et des bijoux pour des sommes qui atteignaient des montants colossaux. Elle lui demandait sans cesse de l'argent et quand il osait refuser, elle lui rappelait qu'elle

en était réduite à faire l'aumône par sa faute. Elle avait tout bonnement oublié qu'à une certaine époque, elle avait donné son assentiment.

Quinze ans après leur mariage, son couple était devenu un fardeau que Dimitri portait péniblement. Ils s'aimaient, mais n'étaient plus amoureux. Ils étaient malheureux ensemble. Leur histoire était finie, mais ils se sont accrochés. Caroline parce qu'il lui était pénible de faire le deuil de ce qu'ils ont vécu, Dimitri parce qu'il travaillait trop pour s'occuper d'un divorce. Ils étaient gênés d'admettre qu'ils n'ont pas été à la hauteur de l'image que leurs amis se faisaient de leur couple. Ceux-ci admiraient leur complicité. Ils leur enviaient le naturel et la sérénité de leur relation. Difficile dans de telles circonstances, de parler des difficultés qu'ils rencontraient quand elles sont survenues, de reconnaître plus tard qu'ils ont échoué comme tous les autres et d'accepter de ne plus être cité en exemple. Tomber de son piédestal — qu'on y ait été légitimement mis ou non, n'est jamais chose aisée.

Épuisé par ses jérémiades, il a mis de l'eau dans son vin et l'a encouragé à travailler afin qu'elle prenne cette indépendance financière à laquelle elle semblait tant aspirer. Malheureusement, tout autre secteur d'activité que celui de la mode et du luxe ne méritait ni le temps de Caroline ni son énergie, mais pour l'impitoyable industrie, elle avait passé l'âge et pouvait passer son chemin. Il a offert de l'embaucher. Elle lui a opposé un refus catégorique. Les rôles de figurantes qu'il lui proposait dans des publicités vantant les mérites de produits du quotidien étaient une insulte à son ancien statut de top-modèle. Elle a préféré continuer à se plaindre sans tenter d'améliorer sa condition.

Caroline était l'archétype de la femme fatale. Elle était d'une beauté magnétique avec ce petit quelque chose en plus qui faisait perdre toute forme de contrôle aux hommes. Dans sa jeunesse, elle a été courtisée de toute part et n'a eu que l'embarras du choix. Dimitri a d'ailleurs été, l'un de ses plus fervents admirateurs. Dans les premières heures de leur relation, il la couvrait de cadeaux qu'il payait avec son maigre salaire de serveur, parfois en se privant de manger pendant plusieurs jours. Sa présence le subjuguait. Ils étaient terriblement, désespérément amoureux l'un de l'autre avec l'urgence et l'absolu, caractéristiques des premières fois. Ils étaient inséparables, presque toujours fourrés ensemble. Les absences de Caroline, ses voyages étaient un martyre pour tous les deux. Dimitri débarquait alors de sa campagne. Dans les Alpes-de-Haute-Provence, ses parents

tenaient une ferme peu rentable de vaches laitières. Ils produisaient et vendaient du lait, des yaourts, des faisselles et des confitures de lait. Il puait la précarité, les pâturages, la boue et manquait cruellement de finesse. Pourtant, elle n'avait d'yeux que pour lui, chose qui ne cessait de le surprendre.

Si la silhouette de Caroline, longiligne, ferme et musclée, son visage harmonieux, ses beaux yeux verts ainsi que son regard sensuel lui ont valu de défiler et de prendre la pose pour les plus grands, c'est sa chevelure blonde, retombant en cascade sur sa petite poitrine qui a principalement séduit Dimitri. Dimitri est tatillon. Il préfère les femmes aux cheveux longs, belles et soumises. Ses goûts sont discutables, mais il les assume. Il ne transige pas sur ces trois critères, mais le reste lui importe peu.

Peu après la célébration de son quarante-troisième anniversaire, Caroline a coupé sa belle crinière. Elle a adopté une coupe garçonnette qu'il a perçue comme un rejet, une trahison, presque un abandon. Il a été décontenancé par ce changement radical, mais il a aussi dû reconnaître que le résultat était spectaculaire. Cette nouvelle coiffure la rajeunissait d'une dizaine d'années, lui donnait une touche de sensualité brute, agressive, presque animale. De nouveau, il la trouvait désirable, mais cette nouvelle apparence n'a pas contribué à raviver la flamme dans leur couple. Bien au contraire, elle a précipité leur déclin.

Dimitri est fébrile. Il s'inquiète que la mort plus que suspecte de Caroline, ne lève le voile sur leur vie privée et n'expose à ceux à qui ils ont pris grand soin de les cacher, leurs secrets et leurs mensonges notamment, les nombreuses relations extraconjugales qu'ils ont entretenu ces dix dernières années.

Dimitri a commis sa première infidélité à trente-six ans. Il venait de créer son entreprise et travaillait comme un forçat. Parce qu'il y avait investi toutes leurs économies et pris des risques jugés inconsidérés par son entourage, sa peur de l'échec était grande. Elle l'avait mis à genoux. Il passait des nuits blanches à imaginer le pire, une descente aux enfers, lente, progressive avec la rue et l'humiliation cuisante pour dernière étape. Le héros est mort, clap de fin sur une musique sinistre, circulez messieurs dames, il n'y rien à voir. Il était fatigué, stressé et d'humeur franchement irritable. Leur relation avait déjà du plomb dans l'aile, mais il aimait sa femme et croyait encore dur comme fer qu'ils s'étaient unis pour la vie.

Longtemps, il a été le pilier de leur couple. En dehors des problématiques domestiques, Caroline se reposait entièrement sur Dimitri pour prendre toutes les décisions relatives à leur famille. Bien que vieillesse, cette dynamique leur convenait. Tant bien que mal, ils s'étaient ajustés jusqu'à parvenir à une forme d'équilibre. Quand Dimitri s'est lancé dans l'entrepreneuriat, pour la première fois, les rôles dans le couple se sont inversés. Il avait besoin que Caroline le porte, qu'elle le soutienne et l'encourage, mais elle ne faisait que se plaindre. De ses horaires intenable, de ses déplacements. Elle l'accusait de la délaisser au profit de son travail, de ses partenaires professionnels, d'une autre peut-être, elle l'insinuait parfois. À l'époque, l'idée ne lui avait pas encore traversé l'esprit. Avec le recul, il en est même venu à croire que ce rabâchage incessant a planté une mauvaise graine dans son esprit. D'abord, il s'est excusé, puis il s'est défendu, puis il s'est énervé, enfin, il l'a évitée. Il prolongeait volontairement ses horaires et préférait dormir dans les locaux de Caris, son entreprise. Qu'elle manque de comprendre sa vision — qu'elle manque de comprendre qu'il se tuait à la tâche pour leur famille, pour leur offrir, à elle, à Clara, une vie confortable, pour leur assurer des jours heureux, l'a blessé. Il s'est un peu plus éloigné d'elle.

Le cœur ployant sous la peur, la colère et la tristesse, il s'est mis à la recherche d'un exutoire, d'une distraction. Les drogues qui circulaient librement dans son secteur d'activité ne l'intéressaient que très moyennement. Il n'avait pas envie de voir prématurément disparaître le peu qu'il gagnait dans des lignes de cocaïne ou des anxiolytiques. Dimitri avait la ferme intention d'être riche et de vivre plusieurs décennies pour profiter pleinement de sa fortune. Il n'est pas de ceux que le succès torture. Mourir jeune, et pour la gloire, très peu pour lui.

Puisqu'à force de chercher, l'on finit toujours par trouver, la diversion s'est présentée sous les traits de Laura, un superbe mannequin d'origine sénégalaise qu'il a rencontré par le biais d'un ami. Cet intermède passionné a duré trois mois. Il a pris plaisir à être infidèle et à braver l'interdit. Honte à lui, il le sait. Chaque fois qu'il y pense, il s'autoflagelle une longue seconde pour faire bonne mesure. Il a aimé la sensation de danger et toutes ces nouvelles premières fois — premier regard, premier sourire, premières caresses, première nuit, quand découvrir l'autre est encore une aventure excitante. Leur liaison a été une bouffée d'air salubre.

Avant ce premier écart, Dimitri n'avait pas conscience de son pouvoir de séduction et n'était pas imbu de sa personne. Après sa rencontre avec Caroline, il n'a plus essayé de courtiser les filles, et remarquait à peine les regards admirateurs que certaines jetaient dans sa direction. Il s'est déjà arrêté, retourné pour apprécier la beauté d'une inconnue et fantasmer rapidement sur son corps nu, mais il n'a jamais cherché à aller plus loin. Le jeu de séduction qui s'est installé entre Laura et lui, l'a

exalté. Il a aimé lever ses barrières les unes après les autres et la voir tomber progressivement amoureuse de lui. Quelques mois après leur rencontre, l'adoration et la fascination avec lesquelles elle le regardait, réveillaient en lui, un sentiment de toute-puissance virile auquel il est devenu un peu dépendant.

Grâce à Laura et à toutes celles auxquelles il a prêté attention après leur rupture, il s'est aperçu avec un certain étonnement qu'il plaisait aux femmes, que sa personnalité rude, parfois intimidante, qu'il habillait avec mille et une bonnes manières et des paroles douteuses — flirtant avec une insolence tantôt bonne enfant, tantôt incisive, faisait caracoler leur imagination. Son physique avantageux semblait presque sans importance. Elles étaient plus sensibles à la séduction désinvolte avec laquelle il les abordait.

Pour s'éviter des ennuis ultérieurs, il annonçait immédiatement la couleur. Il portait son alliance, et ne cachait ni son statut marital ni ses intentions réelles. Beaucoup ne s'en offusquaient pas comme il se l'était d'abord imaginé. Les plus intelligentes étaient ravies de l'entendre, car elles aussi ne cherchaient que des moments de dévergondage crapuleux, qu'elles organisaient avec des précautions de stratège et dont elles jouissaient sans complexe avant de retourner joyeusement à la vie de famille confortable qu'elles ont construite avec leurs conjoints. Les autres, naïves, ou trop sûres d'elles, espéraient le faire changer d'avis. Lui, pouvait se targuer d'avoir été honnête et renvoyer la balle dans leur camp quand plus tard, elles se rendaient compte qu'il pensait véritablement ce qu'il a dit.

Quand Caroline a découvert ses errances amoureuses, il ne les a pas niées. Il s'est sincèrement excusé pour ses mensonges — il a détesté mentir, mais pas pour ses tromperies en elles-mêmes. Après une houleuse conversation, il a accepté de suivre une thérapie de couple. Comme elle, il désirait sauver leur couple, raviver la flamme, si possible, mais il voulait être avec elle, l'exclusivité sexuelle en moins. Il pensait que séparer sexe et sentiment était chose facile puisqu'il suffisait pour éviter toute complication, de ne pas s'investir émotionnellement avec autre que son époux ou épouse. Ainsi, il n'avait pas besoin d'être fidèle pour être un bon mari et un bon père. Il croyait dur comme fer en son raisonnement. Il était convaincu de pouvoir naviguer entre deux eaux en maintenant son cap. Il a osé parler d'union libre, et Caroline a accepté. Contre toute attente, elle a accepté. Trop content d'obtenir ce qu'il souhaitait, il ne s'est pas interrogé sur ses motivations.

Pendant quelques années, il n'a eu que des aventures sans lendemain, très épisodiquement d'ailleurs. Que Caroline le sache, a considérablement réduit le plaisir qu'il tirait de la situation. De

plus, il trouvait peu de femmes physiquement à son goût. Celles qui lui plaisaient ne l'intéressaient qu'un court instant. Passée l'excitation des débuts et des premières fois, il s'ennuyait. Mais, quand son mariage avec Caroline a touché le fond parce qu'il s'est laissé distraire au point de perdre de vue l'essentiel, il a commencé à s'impliquer émotionnellement dans ses relations, et les relations sans lendemain sont devenues de "*vraies*" relations.

Sophia, sa maîtresse en date, est terriblement sexuelle, si sexuelle que même son prénom porte dans son essence quelque chose de puissamment érotique. Elle est un fantasme devenu réalité, un puissant aphrodisiaque. Il venait d'arriver sur le lieu de tournage d'un shooting photo qu'il réalisait pour le compte d'une marque de lingerie quand ses yeux se sont posés sur elle. Elle prenait des poses aguicheuses devant l'objectif de l'appareil en suivant les instructions du photographe. Elle dégageait une telle sensualité qu'il s'est arrêté pour l'observer. Il a décidé qu'elle lui appartiendrait, quel qu'en soit le prix. Entre deux pauses, il s'est présenté et l'a invité à dîner. Elle a accepté sans se faire prier. Le premier dîner a mené à la première nuit. Sa personnalité l'a charmé, ses prouesses au lit l'ont conquis, et au-delà des premières fois son attrait pour elle, demeure. Sophia est une belle effrontée, une belle écervelée, un tourbillon. Avec elle, il ne s'ennuie pas. Il se sent jeune et vivant.

Un peu plus d'un an après leur rencontre, leur relation a évolué vers quelque chose d'indistinct, à mi-chemin entre l'indifférence, l'amour et l'irrévocable attachement que crée le quotidien. Sans en être la principale raison, elle a joué un rôle important dans sa décision de demander le divorce. La veille de son départ pour Saint-Malo, il a pris rendez-vous avec un avocat pour explorer ses options à son retour.

Il sait qu'il devrait éprouver de la honte, car sa femme a été sauvagement assassinée pendant qu'il se prélassait dans un hôtel de luxe avec sa maîtresse de plus de vingt ans sa cadette, mais sur l'instant, il n'y arrive pas. Après la colère s'est installée la lassitude d'être ensemble puis l'indifférence à l'autre. Caroline et Dimitri vivaient ensemble, mais ils étaient comme deux particules se déplaçant suivant des trajectoires parallèles. Quand ils se heurtaient, ils prenaient soin de s'ignorer pour ne pas avoir à constater le gâchis qu'ils ont causé. Dimitri reconnaît volontiers sa part de responsabilité dans leur échec. Des années auparavant, ses succès professionnels l'ont grisé et il a décidé qu'il ne

voulait plus avoir la moindre limite. Il voulait vivre et rattraper les années qui se sont envolées, tandis qu'il était occupé à amasser de l'argent.

Celle qui souffrira le plus du décès de Caroline, c'est Clara, leur fille. Leurs relations mère-fille étaient harmonieuses. Bien qu'elles aient eu des caractères différents, elles étaient alliées contre lui, complices, amies, presque sœurs. Après l'obtention de son baccalauréat, elle s'est installée à Londres. Elle y poursuit actuellement des études dans une école de design et de décoration intérieure. Elle a décidé de s'expatrier pour s'éloigner de lui, parce qu'il ne la voyait pas, parce qu'elle avait l'impression de n'être qu'à ses yeux, tantôt qu'un élément de décoration, tantôt invisible, parce que, parce que, parce que... Il s'est foiré en beauté. La foule applaudit avec ferveur, il fait partie de la bande, l'un des meilleurs parmi les pires.

Déjà quasiment inexistantes, les relations entre Dimitri et Clara se sont sérieusement dégradées après sa liaison avec Magalie. Les histoires que Caroline lui rapportait au sujet de leur mariage — allant même jusqu'à partager les détails les plus sordides du conflit qui les opposait, dans lesquelles elle se posait toujours en victime n'ont rien arrangé. Il a pâti de la complicité qui existait entre Clara et Caroline. Il n'a jamais réellement su trouver sa place dans ce clan de deux ultra-fermé. Quand elle était de passage à Paris, Clara préférait rester chez des amis ou à l'hôtel. Avec Caroline, elles allaient au spa, au théâtre, au musée, au restaurant... Elles dévalisaient les boutiques de l'avenue Montaigne à ses frais, mais personne ne se donnait la peine de l'informer de sa visite. Clara l'a exclu de sa vie, et Caroline prenait plaisir à voir sa fille punir son père. Il n'a pas vu ni conversé avec sa fille depuis si longtemps qu'il ne se rappelle pas quand ils ont été en contact pour la dernière fois.

Il s'interroge sur la tournure que prendra sa relation avec sa fille sans Caroline pour simultanément l'envenimer et en arrondir les angles. Mais d'abord, il y aura le deuil. Clara ne se remettra probablement jamais de la mort de sa mère et encore moins des circonstances ayant provoqué celle-ci.

Il se rince la bouche, se passe de l'eau sur le visage, et retourne dans le séjour. Il se dirige vers la bouteille de whisky avant de se raviser. Une fois le choc causé par les photographies passé, son visage placide ne trahit aucune émotion. Il ne peut pas se permettre, en plus, de recevoir la police avec un verre à la main. Dix minutes plus tard, lorsque la sonnette résonne, il placarde sur son

visage, le masque de la tristesse. Il essaye de pleurer, mais ses yeux restent désespérément secs. Il est hagard, vide à l'intérieur.

Chapitre 2 — BERONIKA

“Un sacré personnage !”

Dimanche 03 novembre 2013

Un nombre parfait peut-il être impair ?

Penchée sur son petit carnet, Beronika essaye de résoudre cette équation mathématique complexe. Peu importe qu'elle ne dispose pas des connaissances nécessaires pour y parvenir, depuis plusieurs années, ce travail intellectuel est l'une de ses sources de divertissement et de plaisir favorites, mais ce soir, la magie habituelle n'opère pas.

Elle quitte son canapé pour enfiler ses gants et commence à s'entraîner sur son mannequin de frappe. Garde, directs gauche et droit, swing, crochet, uppercut, chasse latéral médian, chasse frontale, low kick. Elle enchaîne avec fluidité les mouvements quand soudain, son regard se pose sur l'arbre solitaire dans la cour. Le vent d'automne fait danser ses feuilles. À ses pieds, les fleurs qu'elle y a déposées pour commémorer le décès de son voisin ont gelé dans la nuit.

Elle a été témoin de son suicide. Elle a entendu son corps chuter dans un bruit sourd avant de s'écraser lourdement sur le sol. La seconde précédente, il était un jeune homme qu'elle pensait promis à un brillant avenir, la suivante, une masse informe, une bouillie de chair. *“La vie se joue en seconde,”* a-t-elle alors pensé. *“Les années ne sont en réalité qu'esclave des millions de secondes pendant lesquels se joue au hasard notre destin.”* Des larmes silencieuses coulent le long de ses joues et se mélangent à la transpiration due à l'effort. Elle les essuie des deux mains en poussant un cri de frustration.

Au cours du week-end, elle a poussé son corps dans ses retranchements. Samedi, elle est allée courir dès 06h00 du matin. De retour à son appartement, aux alentours de 09h00, elle l'a nettoyé de fond en comble avant de se rendre dans le 15^e arrondissement pour aider un collègue à déménager. Dans la soirée, elle a cuisiné une quantité gargantuesque de plats qu'elle a été contrainte de congeler, faute d'appétit. Enfin, au volant de sa voiture, elle a sillonné les rues du 20^e arrondissement jusqu'à l'aube. Dimanche, elle a aidé son gardien à repeindre son appartement avant de se plonger dans les mystères du casse-tête scientifique qui met à rude épreuve, l'intelligence d'éminents scientifiques de par le monde. Pour finir, elle s'est attaquée à son punching-ball en plastique pour un résultat insatisfaisant. Toutes ces activités l'ont éreinté, mais elle n'a pas sommeil. Elle n'a toujours pas sommeil. Elle n'a pas dormi depuis jeudi soir et toutes ses tentatives pour se reposer se sont soldées par de cuisants échecs. Elle est agitée, anxieuse. Des idées, questions, pensées et réflexions de toutes sortes fusent dans sa tête. Elles sèment la confusion dans son esprit et l'empêchent de se détendre assez longtemps pour arriver à s'endormir. Elle aimerait mettre son cerveau en pause, mais la bête est indomptable. Elle va vite, trop vite. Elle a perdu le contrôle. Le bolide est lancé à 300 km/h sur l'autoroute. Elle appuie sur la pédale de frein, il se cabre. La vitesse augmente d'un cran. *"350 pour la peine,"* ironise-t-il. *"Assez, assez,"* crie-t-elle, en se prenant la tête dans les mains.

Depuis plusieurs années, elle souffre de troubles psychiatriques auxquels s'ajoutent des phases périodiques de profonde dépression. Quand le diagnostic a été émis, elle était adolescente. Son médecin a décrit sa maladie avec des mots simples pour éviter de l'effrayer. Il a dit que pour des raisons inconnues, son esprit lui joue des tours et qu'elle ne doit pas toujours lui faire confiance, car la vie n'est pas aussi effrayante qu'il essaye parfois de le lui faire croire. Elle a été soulagée de connaître l'origine de son mal-être, mais a eu besoin de temps pour faire la paix avec la terrible nouvelle, apprivoiser sa colère et son incompréhension. Le déclic s'est produit quelques semaines plus tard, quand elle a lu sur un forum spécialisé, la prière de la sérénité, souvent réservée aux personnes luttant contre une addiction et qui est devenue pour elle, l'équivalent d'un mantra. *"Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter, les choses que je ne peux changer, le courage de changer celle que je peux et la sagesse d'en connaître la différence."*

Elle a lu et relu cette phrase sur internet pendant plusieurs jours, à quelques heures, parfois minutes d'intervalle. Elle a fini par le noter sur un bout de papier qu'elle transportait partout avec elle, souvent dans la poche d'une veste ou d'un manteau, à côté du cœur, là où elle pouvait le sentir, le saisir rapidement et le relire quand le besoin s'en faisait ressentir. Ces mots anéantissaient la peur. Elle disparaissait dans l'oubli, en un claquement de doigt. Elle se sentait puissante. Elle était

indestructible. Dans ces quelques mots, elle trouvait la force d'avancer, même si certains jours, elle a dû le faire en rampant. *Ne pas se laisser abattre. Ne rien lâcher. Forcer la main au destin. Continuer à aller de l'avant. Ne jamais s'arrêter. Survivre à une journée de plus, une de plus et encore une de plus.*

Les traitements contre les maladies mentales sont lourds, très lourds. Ils ravagent l'âme du patient. Le remède miracle n'existe pas, et il faut en expérimenter plusieurs pour trouver celui auquel le patient réagit le mieux. Les effets secondaires des médicaments sont pires que le mal qu'ils doivent soigner. Certains médicaments l'ont fait grossir — vingt kilos de plus sur la balance en quelques mois, somnoler, se déshydrater. D'autres lui ont donné diarrhées, nausées, vertiges ou l'impression de vivre dans un opaque brouillard. Elle menait une existence austère et solitaire. Elle avait l'impression de mourir à petit feu. La route a été longue, fastidieuse, mais elle a tenu le coup. *Ne pas se laisser abattre. Ne rien lâcher. Forcer la main au destin. Continuer à aller de l'avant. Ne jamais s'arrêter. Survivre une journée de plus, une de plus et encore une de plus. Être résiliente.*

Les cinq dernières années ont été comme une douce accalmie après un violent orage. Elle a été promue. Capitaine Beronika Majid Delacre. Sa santé s'est améliorée. Elle a discipliné l'animal impétueux et imprévisible qu'était son esprit, et le nombre des mauvais jours s'est amoindri. Fort de ses progrès, son traitement a été allégé par son thérapeute. Elle a tutoyé le bonheur, un instant. Beronika augmente le volume de son lecteur MP3. "*Sweet sweet Fanta Diallo*", chante Alpha Blondy. Elle se met à danser. Pour ne pas pleurer. Elle s'est laissé berner par la douce tranquillité qui régnait dans son paradis. Elle s'y est perdue. Elle a baissé la garde. Elle a arrêté son traitement. Elle a commis une erreur.

Deux mois plus tard, le retour à la réalité est cruel. Son esprit commence à lui jouer des tours. Elle est sujette à des pensées négatives qu'elle ne parvient pas à rationaliser, entend des murmures qui l'incitent à sauter par la fenêtre ou d'un pont, à entrer en collision avec un bus, tout, tout plutôt que cette vie où l'obscurité et la confusion sont Dieu et maître. Elle angoisse pour tout, pour rien. Elle fait des crises de panique, elle est sujette à des hallucinations qui l'empêchent de démêler le vrai du faux. Elle doute de tout, de ce qu'elle voit, perçoit ou entend, tout simplement parce qu'un simple verre, qu'elle voit posé sur une table peut ne pas s'y trouver et n'être en réalité que le produit de son esprit dérangé.

Les symptômes sont de retour en force, avec rage. Au cours des deux dernières semaines, elle n'est parvenue à dormir que quelques heures, en surdosant des somnifères achetés à la pharmacie. Effrayée par l'ampleur des dégâts, elle a recommencé à suivre son traitement, mais les effets tardent

à se faire sentir. Elle s'en veut de s'être trahie de la plus stupide des façons, d'avoir gâché bêtement des années de dur labeur avec un thérapeute réputé et compétent auquel elle doit désormais avouer avec honte et une terrible gêne, la vérité.

Cette énième défaite contre sa maladie est amère non seulement parce qu'elle comprend qu'elle ne sera jamais "*normale*", mais surtout parce qu'elle voit s'éloigner de plusieurs mètres le trophée qui enfin se profilait à l'horizon. Elle veut, doit prendre sa revanche contre le pire des salauds, son père. Pour ce faire, elle comptait le déposséder de la seule chose à laquelle il tenait vraiment — exception faite de sa mère, bien évidemment. Son objectif de le remplacer à la tête de la police judiciaire était en bonne voie. Sa promotion lui a ouvert des portes, donné accès à des gens que l'idée ne rebutait pas. Des gens dont le soutien lui est indispensable, et qui doivent impérativement rester dans l'ignorance. Elle va devoir faire profil bas, le temps d'aller mieux.

Quand Beronika a décidé d'entrer dans la police, son père, de sa propre initiative, a fait passer ses antécédents psychiatriques sous silence en graissant de nombreuses pattes. Elle sait qu'il lui en a coûté, mais elle n'a pas su s'expliquer les raisons de son geste. Auparavant, il ne l'avait jamais aidée ni soutenue. Rien de ce qu'elle faisait ou choisissait de faire ne trouvait grâce à ses yeux. Cette fois restera d'ailleurs dans les annales comme étant la seule et unique fois où M. Delacre apportera une aide significative à sa fille.

Elle a jalousement gardé leur secret. Beronika est passée maître dans l'art de dissimuler sa maladie. À la brigade comme dans sa vie personnelle, elle se tient à l'écart des autres. Elle n'a presque pas d'amis. Elle soigne son apparence, évite d'avoir l'air débraillé, bizarre ou psychologiquement malade. Quand elle s'aventure dans le monde extérieur, elle n'est jamais elle-même. Elle porte un masque. Elle se comporte comme on l'attend d'elle, elle se conforme au cadre extérieur. Elle a appris à le faire pour éviter d'attirer l'attention. Elle a réussi à convaincre son monde. À la brigade, ses collègues ne soupçonnent pas sa face cachée. Ils la trouvent simplement jolie, hautaine et désagréable.

Elle ôte machinalement ses écouteurs, puis, se dirige vers sa kitchenette. Beronika vit dans un deux pièces de 26 m², situé sur la rue Pixérécourt dans le 20^e arrondissement, gracieusement mis à sa disposition par sa mère. L'appartement est équipé du strict nécessaire et ressemble à un appartement-témoin de mauvais standing. La petite kitchenette et le séjour forment une unique pièce aménagée d'un vieux canapé, d'une table basse et d'une petite télé, posée sur un meuble contenant les box nécessaires pour capter internet et la télévision. Dans la chambre, un lit double,

une armoire et une coiffeuse où sont rangés d'innombrables produits de beauté, artifices nécessaires pour cacher ses cernes et sa mine blafarde causée par ses fréquentes insomnies. Cet appartement sommaire est aussi fonctionnel qu'il est impersonnel.

Tandis qu'elle se sert un verre d'eau, son chat Hibiscus surgit dans le séjour en grognant parce qu'elle a, une fois encore, oublié de le nourrir. Pour se faire pardonner, elle lui sert une double ration avant de s'allonger sur le canapé. Quand son téléphone sonne à 22h45, elle reconnaît celui qui l'appelle sans avoir à jeter un œil sur l'écran. Elle a attribué une sonnerie spécifique à ce contact dans son maigre répertoire, "Love is a losing game", d'Amy Winehouse. Parce que s'entretenir avec son père est une bataille qu'elle perd systématiquement, parce que l'aimer — elle ne peut s'en empêcher, fait mal.

Elle se lève, saisit son téléphone d'une main légèrement tremblante, inspire et expire pendant quelques secondes pour calmer l'irritante panique qui la gagne inmanquablement avant qu'elle ne le voit ou ne lui parle, et décroche.

Leurs échanges ne sont ni cordiaux ni amicaux. Il ne se rappelle de son existence que pour donner des ordres, faire des reproches ou des critiques, lancer des rappels à l'ordre, des menaces d'une voix militaire et tonitruante. Beronika est une profonde source d'irritations et de frustrations pour son père. Il voulait un garçon, elle est une fille. Il voulait créer une dynastie de flics émérites qui reprendraient brillamment le flambeau au sein des forces nationales, mais les complications survenues pendant l'accouchement de sa femme ont brisé son rêve. Quand les médecins les ont informés qu'elle ne pourrait plus concevoir, de rage et dans la solitude de son cœur, il a pensé à la confier à l'adoption avant de se raviser, car il valait mieux une fille que rien du tout. Parce qu'il s'est senti piégé, il a été un père sévère, tyrannique, difficile, avare de tendresse et d'affection. Il sévissait à la moindre faute et canalisait ses colères, sa frustration à son encontre avec des coups portés avec retenue pour ne pas éveiller les soupçons.

Quand son médecin l'a envoyé voir un psychiatre et que le diagnostic est tombé, M. Delacre a cru qu'il s'agissait d'une mascarade, d'une bonne blague. Il a aussitôt demandé une deuxième évaluation psychiatrique, et une autre, et une autre encore, à chaque fois que le nouveau psychiatrique abondait dans le sens du confrère qui l'a précédé. Il refusait d'accepter qu'elle fût malade, qu'il avait engendré un être humain défectueux, à l'esprit faible. M. Delacre pense que les

maladies mentales sont l'apanage des fainéants, d'imbéciles en demande constante d'attention, qui ont trouvé une faille dans le système et l'exploitent à leur avantage. Ils se servent de ses maladies *en vogue* pour se tourner les pouces aux frais du contribuable.

Il a essayé de la guérir à sa façon en appliquant des méthodes réservées aux camps d'entraînements militaires. Il l'a contraint pendant de nombreuses années, à des séances d'exercices physiques éreintantes au cours desquelles il la rabaissait, la dévalorisait, l'insultait en la traitait d'incapable, de fardeau, de folle ou de bonne à rien. Il n'a relâché la pression qu'après son entrée dans la police quand elle a enfin réussi à faire quelque chose qu'il jugeait honorable.

Beronika et son père partagent une relation complexe et compliquée, aggravée par la dynamique malsaine qui s'est installée entre eux. Désormais adulte indépendante et responsable, Beronika continue de souffrir de l'indifférence de son père à son égard. Sa peine est viscérale, et le temps n'a fait qu'exacerber son envie de lui plaire, malgré la rancune et la rancœur. Elle ne désespère pas d'obtenir son respect, à défaut de son amour. Ainsi, dès son entrée dans la police, elle a été un élément discipliné dont les capacités exceptionnelles ont été reconnues et valorisées par ses supérieurs. Quand elle a intégré la brigade criminelle, elle a travaillé d'arrache-pied, sans jamais compter ses heures avec pour seul objectif de devenir la meilleure et de gravir rapidement les échelons. Elle est la première femme et la plus jeune recrue à atteindre le grade de capitaine. Ses prouesses n'ont pas suscité l'admiration de son père. S'étant assuré l'omission de son passé psychiatrique à ses débuts, M. Delacre jugeait que ses succès étaient le minimum qu'elle lui devait pour ses efforts.

Beronika est une enquêtrice hors pair, dotée d'un flair incroyable et d'un solide instinct. Dans la compétition acharnée qui se joue entre les collègues de la brigade, sa ténacité et son désir obsessionnel de résoudre chaque enquête sont perçus d'un très mauvais œil, car ces qualités en font un adversaire redoutable. Malgré sa réputation sans tache et son niveau de performance exemplaire, elle ne se repose pas sur ses lauriers. Chaque nouveau dossier est l'occasion de conforter son statut de leader, de prouver à nouveau qu'elle est la meilleure et que ses précédents succès ne sont pas dus à la chance. Quand, pour des raisons administratives ou budgétaires, une enquête est close par sa hiérarchie avant l'identification du coupable, elle y travaille sur son temps libre lorsque ses insomnies la privent du repos dont elle a grand besoin.

Selon Beronika, le bon déroulement et le succès d'une enquête résident dans la bonne analyse de la scène de crime. Un bon enquêteur ne doit rien laisser au hasard. Il doit avoir l'œil aiguisé, être patient et explorer de façon méticuleuse la scène de crime. Le crime parfait n'existe pas. La perfection n'existe pas. Il ne faut pas commettre l'erreur de le croire. Qu'il ait minutieusement préparé son crime, animé de la volonté farouche de ne pas se faire prendre, le criminel laissera à l'endroit où il l'a commis, des éléments matériels, des indices qui permettront de le démasquer.

Tous les homicides dont elle a eu la charge l'ont émue, marquée chacun à sa manière. Elle a eu de la peine pour les victimes et pour toutes les personnes qui les regretteront. Les circonstances de leur assassinat, parfois proches de l'horreur, l'ont quelquefois fait pleurer dans la solitude de son appartement. Pour chaque crime, ces sentiments négatifs lui sont tombés dessus à l'improviste. Plusieurs jours après la découverte des corps, alors qu'elle courait, cuisinait, prenait une douche, se maquillait ou était sur le point de s'endormir, les images — photographies de corps sans vie, de taches de sang, de petits riens relatifs au crime se sont succédées comme dans un kaléidoscope. Submergée par leur violence, par la dure réalité d'une énième mort tragique, elle s'est précipitée dans la salle de bain ou à l'abri des regards quand elle était à l'extérieur pour vomir son dégoût et se libérer de cette noirceur.

Pourtant, à son arrivée sur chaque lieu de crime, elle n'a rien ressenti d'autre qu'une excitation morbide. Elle éprouve une fascination très malsaine pour la mort et le crime qui prend le pas sur toutes les autres émotions quand elle travaille. Qu'elle ait été propre ou dans un état déplorable parce que le coupable a donné libre cours à son inhumanité, Beronika n'a jamais été déstabilisée par une scène de crime. Elle est calme, mais à la limite de l'agitation. Elle est en alerte. Elle observe avec détachement et intérêt. Elle recueille avec une froideur mécanique des données qu'elle compile, organise et analyse pour produire un résultat. Le bon résultat. Elle maîtrise l'exercice et croit fermement que la recette du succès repose sur la capacité de l'enquêteur à se détacher de ses émotions. Alors, le meurtre n'est plus qu'une énigme à résoudre et les protagonistes, des pions sur un échiquier.

Ce flegme hors du commun lui a valu dans sa brigade, le surnom de "reine de glace". Pour ses collègues, Beronika est difficile à sonder et à cerner. Son visage trop souvent impassible ne laisse presque rien deviner de ses pensées ni de ses émotions, mais l'aura particulière qu'elle dégage — sombre, grave, intense, pique leur intérêt. Beaucoup la trouvent belle et sexuellement attirante. Ils sont subjugués par sa peau couleur bistre, caramélisée due à son métissage — sa mère est originaire d'Afrique du Sud, par ses longs cheveux châtain, ses yeux noisette et ses traits ciselés qui donnent à

son visage ovale un air angélique, son corps athlétique et ses formes généreuses. Lorsqu'elle a rejoint la brigade criminelle, elle a réveillé l'instinct protecteur d'une bonne partie de l'effectif masculin. Toutefois, ils ont très vite compris qu'ils ne devaient pas se laisser duper par son apparence physique, son petit gabarit — elle mesure un mètre soixante ni par sa réserve, car elle a l'esprit de compétition, de la suite dans les idées et un caractère bien trempé. Lorsqu'elle travaille, elle se métamorphose en une tigresse dont les griffes acérées se plantent dans le dos des coupables et de tous ceux qui se mettent en travers de son chemin.

“Oui, père ?”

“Où es-tu ?”

“Chez moi,”

“Encore à te tourner les pouces ?” Dit-il sur un ton sarcastique.

“Non, père, je—”

Elle essaye de se défendre, mais M. Delacre n'en a que faire des excuses pathétiques de sa fille. “Il y a eu un meurtre,” l'interrompt-il. La colère monte en elle.

“Cela se produit fréquemment dans notre monde.”

“Ne sois pas insolente ! Ne t'avons-nous pas appris à respecter tes aînés ? Dois-je à ton âge refaire ton éducation ?” La colère de Beronika retombe aussitôt. Honteuse, elle garde le silence. “Je veux que tu te charges de l'enquête,” annonce M. Delacre.

Sa requête la prend par surprise. À son niveau hiérarchique, son père est un politicien. Il se mêle très rarement des dossiers criminels. Il n'a d'ailleurs pas besoin de le faire puisque l'instruction des faits de nature criminelle est dirigée par le juge d'instruction. Le juge d'instruction fait travailler la police judiciaire — qui s'occupe de la mise en œuvre concrète, en leur déléguant les actes de l'enquête. Son père ne l'a jamais personnellement sollicité pour une enquête. Qu'il prenne enfin la peine de l'appeler pour le faire est forcément le signe qu'il commence à reconnaître son talent. Beronika ne peut s'empêcher de se sentir flattée.

“Me confiez-vous personnellement ce dossier ?”

“Non.” Sa réponse anéantit le brin d’espoir qu’a suscité en elle sa demande. “Je rends service à quelqu’un qui me retournera la faveur au moment opportun. N’y vois rien de personnel.”

“Qui ?”

“C’est sans importance. Je t’envoie l’adresse. Tes collègues t’attendent, capitaine. Fais-moi honneur.” Il met abruptement fin à la conversation. Elle reconnaît bien là, sa délicatesse légendaire.

Beronika se précipite dans la salle de bain. Une nouvelle enquête est précisément ce dont elle a besoin. Travailler a toujours été la parfaite distraction contre ses problèmes personnels. Son travail n’est pas alimentaire. Elle n’a pas choisi d’être fonctionnaire pour joindre les deux bouts en attendant patiemment la retraite. À défaut de pouvoir changer sa vie, elle voulait changer le monde. Treize ans après ses débuts, les aléas du boulot n’ont pas refroidi son ardeur. Son travail tient une place importante dans sa vie. Il passe avant tout le reste.

Elle prend une douche rapide dans sa salle de bain exigüe, puis, enfle son jean slim noir favori qu’elle complète d’un pull noir avant d’enfiler ses chaussures préférées, des bottines plates, avec des paillettes sur les bandes élastiques situées sur les côtés. Bien qu’elle travaille dans un environnement fortement masculin, elle n’en oublie pas sa féminité. Elle essaye d’être coquette, dans la mesure du possible, car contrairement aux personnages des films ou séries télévisées, elle évite les chaussures à talons pendant son service. Un vrai flic doit pouvoir se lancer dans une course effrénée contre un suspect, et peu importe ce qu’en disent les producteurs, les scénaristes et les stylistes, on ne va pas bien vite ni bien loin avec dix centimètres aux pieds.

Elle rassemble ses cheveux en une queue-de-cheval qu’elle attache avec un élastique, et pour finir de se préparer, elle se maquille légèrement avant de sortir en trombe de son appartement. Dans la cour, elle croise le gardien de l’immeuble avec lequel elle entretient une relation amicale. C’est un bavard invétéré. Lorsqu’il est lancé, il est impossible de l’arrêter. Elle le salue rapidement et le dépasse sans s’arrêter. Il a à peine le temps de lui rendre la politesse qu’elle a déjà disparu.

Elle s’installe dans son véhicule qu’elle a garé à proximité de son domicile, le long du trottoir de sa rue. Elle pose son gyrophare sur le capot avant de se diriger à toute allure vers l’appartement de la victime. Sans quitter la route des yeux, elle allume la radio. Cinq minutes plus tard, elle change de station. Elle répète trois fois l’opération avant de l’éteindre. Elle en a assez entendu, et surtout,

elle en a marre, de tous ces bulletins d'informations qui relatent les mêmes faits divers horribles ou ennuyeux, les mêmes magouilles politiques avec la volonté de colporter uniquement du sensationnel et du scandaleux. *“Ils nous noient sous des monceaux d'articles sans importance pour nous embrouiller, nous empêcher de déterminer le vrai du faux, nous faire perdre de vue l'essentiel, tandis qu'ils s'en mettent plein les poches et détruisent l'humanité, notre humanité. Sommes-nous tous devenus fous ? Ou trop fainéants, bêtes, désabusés, meurtris ? Pourquoi les laissons-nous faire ? Pourquoi faisons-nous semblant de croire leurs mensonges ? Quand ? Comment ont-ils réussi à nous abrutir, à nous asservir et à nous faire aimer nos chaînes. Le nouveau millénaire. Nouveau siècle. Nouveaux dieux. Différents maîtres. Tous esclaves. 90 % contre 10 %. Comment en sommes-nous arrivés là ?”* Une profonde tristesse l'envahit et fait monter des larmes amères à ses yeux. Ses collègues, s'ils l'apercevaient à cet instant précis, s'ils pouvaient deviner, ne serait-ce qu'une infime partie de ses pensées, comprendraient aisément qu'elle a usurpé son surnom. Beronika n'est pas de glace, et son cœur est loin de l'être aussi.

Le trajet ne dure qu'une vingtaine de minutes. À son arrivée, elle se gare où elle peut. La rue est assiégée par des voitures de police. Devant la porte d'entrée de l'immeuble, elle montre sa carte professionnelle, et s'en voit donner l'accès. Elle prend les escaliers pour monter à l'appartement de la victime. La porte en est grande ouverte. Deux agents discutent dans le large vestibule. “Où se trouve la victime ?” Demande-t-elle sans s'arrêter. Du coin de l'œil, elle aperçoit un homme assis sur l'un des onéreux canapés dans le séjour. Les coudes posés sur les genoux, le buste penché vers l'avant, il regarde par la fenêtre. Il a l'air ailleurs. *“Le mari, le frère ou le père,”* se dit-elle. Elle ne s'arrête pas, car elle préfère inspecter la scène de crime avant de l'interroger.

“Dans la chambre à coucher, capitaine, au bout du couloir,” l'informe l'un d'eux.

“Merci,” répond-elle. Elle pénètre dans la pièce quelques secondes plus tard. “Bonsoir, Anne.”

“Beronika,” s'exclame-t-elle un peu trop vivement. Le substitut du procureur et Beronika ont travaillé ensemble sur plusieurs dossiers. Anne apprécie Beronika. Elle lui plaît même beaucoup. Elle a essayé à plusieurs reprises de sympathiser avec Beronika sans succès. Elle sait qu'elle en fait trop pour attirer son attention, mais elle ne peut tout simplement pas s'en empêcher. Une légère tension sexuelle l'envahit lorsqu'elle la voit et l'amène à se comporter comme une idiote. “Comment vas-tu ? Je te présente, Antoine.” Anne essaye de ne pas se laisser déstabiliser par le bref haussement d'épaules qu'elle reçoit pour réponse. “Il vient d'être nommé juge d'instruction. Cette enquête est une bonne entrée en la matière, mais il aura besoin d'aide pour trouver ses marques.”

“C’est un jeu d’enfant. Vous vous en sortirez très bien.” Beronika tend la main pour le saluer. Il la saisit et la serre dans la sienne. “Beronika, j’ai entendu dire que vous étiez l’un des meilleurs.”

“Je suis insensible aux flatteries,” répond-elle sèchement. Sa réplique le laisse coi. Il n’a pas l’habitude. Il se tourne vers Anne. Elle hausse un sourcil narquois et détourne le regard.

“Beronika ! Nous allons de nouveau travailler ensemble !” S’écrit “Madman” sur un ton faussement ravi en rejoignant le petit groupe qui se tient à l’écart. Beronika ravale péniblement une réponse acerbe. Il est de notoriété publique qu’ils ne s’apprécient pas. “Madman” pense qu’elle est une peste condescendante et désagréable à souhait, tandis qu’elle le trouve incompetent. Ses fréquents excès de zèle l’ont rendu populaire auprès de leur hiérarchie, mais il n’en reste pas moins un mauvais flic. Il est brouillon, obtus et généralement trop long à la détente. Il est un handicap qu’elle essaye d’éviter sans jamais y arriver, car “Madman” est pire qu’une sangsue. Il se colle à elle comme un chewing-gum à la semelle d’une chaussure. Depuis sept mois, il s’arrange pour faire équipe avec elle. Il a ainsi pu endosser la paternité des enquêtes qu’elle a résolues. À la brigade, on le prend de nouveau au sérieux. Elle a beau le cacher, il sait qu’elle a vu claire dans son jeu, et il prend grand plaisir à lui taper sur les nerfs. Elle le salue d’un hochement de tête et se met au travail.

Le sang de la victime a taché les murs, le plafond, le canapé blanc à côté du lit, le tapis et les draps. Des traces de pas ensanglantés se dirigeant vers la sortie sont également visibles sur la moquette. Les pieds sont petits, probablement celles d’une femme en taille 38, conclut-elle après un rapide examen. En évitant soigneusement les marques de sang, elle s’approche du lit. La victime est allongée sur le dos en tenue d’Eve. Elle tient dans sa main gauche, un couteau maculé de sang. Ses bras sont placés le long du corps, tandis que ses jambes sont légèrement écartées, exposant ainsi son intimité aux regards. Elle a reçu de nombreux coups de couteau, portés sur la partie supérieure du corps, essentiellement sur le ventre où la violence de l’attaque a rendu l’estomac et les intestins visibles par endroits et sur les seins qui forment désormais une masse de chairs opaque. Ses yeux à demi ouverts fixent d’un air rêveur le plafond, et le contraste entre son visage paisible et la boucherie que le tueur a faite du reste du corps confère une intensité macabre à la disposition du corps. Elle s’adresse au légiste.

“Thierry, je crois qu’elle a quelque chose dans la bouche.”

“Tu pourrais dire, bonsoir.” Thierry râle tout le temps. Sa mauvaise humeur et son professionnalisme sont légendaires. Il sort une pince de sa sacoche et s’approche du visage de la victime. Beronika se décale d’un pas. “Alors, qu’est-ce qu’on a ?”

“Pourquoi es-tu toujours aussi impatiente ?” Il retire de la bouche de la victime, un morceau de papier froissé qu’il déplie soigneusement.

“Qu’il y a-t-il d’inscrit ?”

“Pute,” lit-il platement.

“Quand est-elle morte ?”

“Au cours du week-end, j’en suis certain. Le jour exact reste à déterminer.”

“Une supposition ?”

“Non. Les fenêtres étaient ouvertes. Le froid a altéré la décomposition du corps. Une autopsie approfondie est nécessaire pour me prononcer.” Beronika lui donne une tape amicale sur l’épaule pour le remercier puis elle se tourne et parle à la cantonade. “Qui a découvert le corps ?”

“Le mari, en rentrant vers 21h30,” répond un jeune officier.

“Est-il présentement assis dans le séjour ?”

“Oui.”

“A-t-il contaminé la scène de crime ?”

“Il a touché les draps et vomi dans les toilettes.”

“Où était-il ces deux derniers jours ?”

“Selon ses dires, à Saint-Malo. Il est parti vendredi et est rentré ce jour en début de soirée.”

“Pensez-vous qu’il ait menti ?”

“Je ne sais pas, capitaine.”

“Comment était-il à votre arrivée ?”

“Il était...normal ?”

La réponse l'exaspère. “*Est-ce si difficile de prêter attention aux détails ?*”

“Comment vous appelez-vous ?”

“Laurent, capitaine.”

“Quel grade ?”

“Brigadier.”

“Souhaitez-vous devenir lieutenant, capitaine, commandant, peut-être ?”

“Oui.”

“Alors, soyez plus critique dans vos analyses ! Je sais que vous pouvez faire mieux que cette réponse stupide que vous venez de me donner.” Elle marque une pause pour donner plus de poids à ses propos. “Était-il nerveux ?”

“Non.”

“Comment était-il ?”

Laurent répond sans grande conviction. “Il m’a semblé détendu, comme s’il s’en fichait.”

“Je n’ai que faire de vos impressions. J’ai besoin de vos certitudes,” dit-elle sur un ton cassant. Se faire remonter les bretelles par une *bonne femme* devant ses collègues, irrite profondément Laurent, mais il ravale sa colère, car son grade force son respect. Il prend le temps de réfléchir. “J’en suis certain, capitaine,” finit-il par dire.

“Merci ! Était-ce si difficile ?”

Il évite de croiser son regard. “Non, capitaine.”

“Laissez-moi vous donner un conseil, Laurent. La naïveté et le manque de rigueur ne paient pas dans ce métier. Votre capacité à cerner rapidement vos interlocuteurs, voilà ce qui fera de vous

un excellent enquêteur. Apprenez à développer cette faculté et n'affublez plus jamais un potentiel suspect d'un attribut aussi banal que *'normal'*." Sans atteindre sa réponse, elle pénètre dans le vaste dressing, luxueusement aménagé du couple, et en parcourt rapidement le contenu. Tous les articles — vêtements, bijoux et autres accessoires qui y sont rangés sont des produits de marque. Certains portent encore l'étiquette du prix. Il n'y a rien en deçà de mille euros. "*Le vol est-il le mobile du meurtre ?*"

Elle revient dans la chambre. "Le mari a-t-il signalé des objets volés ?" Pris d'une soudaine envie de faire ses preuves, le brigadier Laurent ne perd pas de temps. "Non. Selon lui, rien ne manque."

Beronika se rapproche du lit. Elle se penche légèrement, et observe le corps sous un nouvel angle. La victime était incontestablement, une très belle femme. "*Quel gâchis.*"

Alors qu'elle se rend dans la salle de bain, "Madman" lui bloque le passage. "Il y a mieux," dit-il, en lui mettant une photographie sous le nez. Elle résiste à l'envie de la toucher, car elle ne porte pas de gants. Elle l'observe puis émet un sifflement. L'image capturée est proprement indécente. La victime est en compagnie de deux hommes dont les visages sont en grande partie cachés par des masques en métal de style vénitien. La photo ne laisse de place ni au doute ni à l'imagination. La victime menait une vie sexuelle peu orthodoxe, et peut-être même, sans son mari. "Il a les cheveux châtain. Ces deux-là sont blonds comme les blés. Il l'a tué, c'est sûr," annonce "Madman". Beronika est portée à le croire. La femme infidèle assassinée par son mari jaloux. Un crime ordinaire, presque banal. Un cliché déprimant. Une perte de son précieux temps.

"Où l'avez-vous trouvé ?"

"Elles étaient éparpillées sur le sol de la chambre. Il y en a onze en tout." Il insiste. "Il l'a tué, Beronika. Je le sens. Fais-moi confiance."

"Très bien." Elle appelle Laurent. Il se précipite vers elle. "Le mari a-t-il touché les photos ?"

"Euh..." Il regarde ses chaussures, puis, redresse la tête. "Il en a touché une, mais il ne se rappelle pas laquelle. Je m'apprêtais—"

"Vous vous apprêtiez à me le dire, mais je ne vous en ai pas laissé le temps ? Mes manières trop brusques vous ont déstabilisé ?"

Il répond en soutenant vaillamment son regard, tout en tremblant intérieurement. “Tout à fait.”

Beronika sourit et sort de la chambre. Antoine et “Madman” se lancent à sa suite. Appelée en urgence sur une autre affaire, Anne s’en est déjà allée. Ils rejoignent Dimitri dans le séjour. Il se tourne vers eux avec impatience, énervé d’avoir dû patienter sous la surveillance et le regard suspicieux d’un jeune officier de police. Beronika croise son regard et s’arrête net dans son élan. Son rythme cardiaque s’accélère. Sa gorge s’assèche. Le temps se suspend. L’horloge s’arrête dans un bruit sec. Les dimensions du monde s’élargissent. Une seconde. Elle sort de sa transe avant que ses collègues ne remarquent son étrange comportement.

Le mari de la victime est indiscutablement un bel homme. Il est la parfaite réplique au masculin de la femme allongée sans vie dans la pièce d’à-côté. Ils devaient former un superbe duo, le genre qui attire les regards, qui suscite l’envie ou la jalousie. Sa raison tente de minimiser son inquiétante réaction en l’imputant à son indéniable beauté. Son instinct lui souffle de s’enfuir. *Délègue l’enquête, va-t’en.* Tous les flics savent qu’au cours de leur carrière, ils feront face à une enquête plus complexe que toutes les autres. Une enquête qui chamboulera leur vie, les amènera à douter de leurs convictions et les hantera jusqu’à la tombe. Le désir brutal et primaire qu’elle éprouve pour cet homme ne laisse aucune place au doute. Cette enquête *est* la fameuse enquête. Elle y laissera des plumes. “*Merde !*”

Un inconnu. Un étranger. Un homme. Personne, n’a jamais arrêté son monde. Beronika n’est ni vierge ni prude. Elle a eu de nombreuses liaisons, parfois avec des hommes, parfois avec des femmes. Aucune d’elle ne l’a prise au dépourvu. Elle n’essaye pas de définir son orientation sexuelle. Elle refuse que sa sexualité soit qualifiée d’ambivalente parce qu’elle croit que l’amour est indépendant du genre, de la classe, de la race, de la religion, du physique et surtout, surtout de la raison. Elle ne prend pas la peine de s’expliquer ni de justifier ses préférences. Elle évite les donneurs de leçons et ne s’en porte que mieux.

Elle aime le sexe. Pendant longtemps, il a été le moteur de ses choix amoureux. Aventures sans lendemain, relations éphémères ou longues, l’alchimie sexuelle était son critère de sélection. Elle trouve qu’il y a une forme de liberté dans la jouissance sexuelle. Le cerveau se met en veille, l’animal reprend ses droits, on ne pense à rien, on ressent. Elle a multiplié les partenaires. Elle

traînait dans les bars pour les rencontrer. Elle prenait souvent les devants. Elle aimait se dévergondner parce que c'était choquant, un peu sale, délicieusement libérateur. Elle a eu une vie sexuelle agitée. Elle l'assume sans honte. Deux ans plus tôt, elle est passée d'un extrême à un autre. De la femme aux mœurs légères à la nonne. Le cirque ne l'amusait plus. C'était bon. C'était creux. C'était vide. C'était devenu ennuyeux. La décision a été facile à prendre, la mise en œuvre, difficile. Elle s'est rendu compte qu'elle avait développé une petite dépendance au sexe. Il a fallu *se désintoxiquer* en se débarrassant au passage de toutes les relations toxiques qui encombraient sa vie. Elle s'est mise à la course à pied pour canaliser sa frustration sexuelle.

Elle n'a jamais été amoureuse. Elle n'a pas eu à se forcer, cela ne lui venait pas naturellement, c'est tout. Elle ne le regrette pas. Il y a quelque chose dans l'amour qui la rend suspicieuse. Un concept flou, indistinct dont on parle sans arrêt et qu'on analyse, dissèque sans jamais rien y comprendre, mais qu'on définit comme l'idéal, très peu pour elle. Elle ne désirait pas être en couple et ne fantasmaient pas sur une hypothétique relation amoureuse passionnelle. Le fait que l'idée lui traverse l'esprit à cause d'un potentiel suspect, le mari de la victime dont elle est chargée de résoudre le meurtre la paralyse d'effroi. Elle prend discrètement de profondes inspirations pour canaliser la panique qui la gagne. *"Je peux le faire. Je veux le faire. Je dois le faire,"* se répète-t-elle. M. Delacre compte sur elle.

"Monsieur—," elle s'arrête dans la foulée, en s'apercevant qu'elle ne connaît pas le nom de la victime ni celui de son mari.

Dimitri se présente. "Dimitri Fridlander. Ma femme s'appelait Caroline."

"Merci. M. Fridlander, je suis Beronika Delacre. Je suis chargée de l'enquête. Je vous présente mes condoléances pour le décès tragique de votre femme." Son ton est sévère. Elle a tendance à recourir à l'agressivité pour ne pas trahir ses vrais sentiments. M. Delacre lui a appris que les montrer était signe de faiblesse. Elle a retenu la leçon. Elle a retenu toutes les leçons qu'il lui a enseignées. "Avez-vous besoin d'une assistance médicale ?" Demande-t-elle sur un ton plus amical.

"Non, non, merci."

"Très bien. Pouvez-vous répondre à quelques questions ?"

Dimitri se lève du canapé. “Oui.”

“Je vous en prie, restez assis. Ne vous dérangez pas pour nous.”

“Je préfère être debout.”

Laurent avait raison. Dimitri dégage un calme étonnant et parle avec une assurance déconcertante. Elle ne peut s’empêcher de l’observer. “Vous êtes très calme.”

Sa remarque déstabilise Dimitri. Il répond en bégayant. “No...n.”

“J’ai cru comprendre que vous étiez en déplacement ce week-end. Est-ce exact ?”

“Oui.”

“Quelqu’un peut-il le confirmer ?”

“Oui,” Son regard se balade dans la pièce et révèle un malaise qu’il aurait préféré cacher. “*Oh, le salaud, il l’a tuée,*” se dit “Madman”. Il éprouve du respect, de la compassion et du dédain pour ce pauvre Fridlander. Il démolirait Nathalie, sa femme, si elle osait l’humilier comme la bonne femme de ce type. Il la cognerait sans pitié pour lui apprendre la vie. Il la tuerait seulement si la situation lui échappe, mais il ne se fera pas prendre, il est bien trop intelligent pour ça.

“Pouvez-vous nous communiquer ses coordonnées afin que nous procédions à quelques vérifications ?” Elle complète pour le rassurer. “Nous ne faisons que respecter la procédure.”

“Elle s’appelle Sophia. Sophia Bukowski. Elle travaille pour mon agence. Nous sommes partis vendredi soir et sommes rentrés ce soir. Le train est arrivé à la gare Montparnasse à 20h00.”

“Quel était le motif de ce déplacement ?”

“Les affaires...”

La réponse est évasive. “Les affaires ? Quel genre d’affaires ?”

“Nous repérons des lieux de tournage pour une nouvelle campagne. Mon équipe technique s’en charge habituellement, mais ils étaient débordés... J’ai décidé de m’en occuper pour les aider. J’essaye de donner le bon exemple quand j’en ai l’occasion. L’entraide est l’une des valeurs que je

promeus au sein de mon entreprise. Sophia a proposé de m'accompagner. J'ai accepté sans la moindre arrière-pensée, vous comprenez, il y a du matériel lourd à porter..." Dimitri essaye de se défendre et s'enlise dans une explication confuse. *"Ben oui, voyons, prends-nous donc pour des imbéciles,"* se dit "Madman". Beronika place l'interrogatoire de la dénommée Sophia au-dessus de sa liste. Elle doit l'interroger avant qu'ils ne se mettent d'accord.

"Très bien, M. Fridlander. Nous allons prendre contact avec Mlle Bukowski." Elle épelle le patronyme pour s'assurer qu'elle ne s'est pas trompée dans l'orthographe.

"C'est cela même." Il juge bon de préciser. "Elle confirmera mes dires."

"J'en suis certaine. Qui oserait mentir à la police dans de telles circonstances ?" Elle le regarde droit dans les yeux. Il baisse rapidement les siens. Après un bref silence, elle demande. "Parlez-moi des photos."

Il se passe nerveusement la main dans les cheveux. "Elles sont assez explicites, ne trouvez-vous pas ?" Il n'en a regardé qu'une, mais il se doute que les autres sont dans la même veine.

"Avez-vous pris ces photos ?"

"Grand Dieu, non !"

"Étiez-vous présent quand elles l'ont été ?"

"Non !"

"Saviez-vous que votre femme vous trompait ?"

"Non. Je ne savais pas qu'elle avait des amants." L'emploi du pluriel n'échappe pas à Beronika. *"Les. Parce qu'il savait ou parce qu'il l'a vu avec plusieurs partenaires sur la photo ?"* "Je ne comprends pas. Nous étions mariés depuis vingt ans. Notre couple était solide. Nous n'avons jamais eu de désaccords." Il a l'air bouleversé par la découverte des infidélités de sa femme. *"Habile menteur ou réelle émotion ?"*

"Je m'excuse pour ces questions difficiles..."

Il répond avec les yeux dans le vague. De nouveau, il est ailleurs. “Je comprends. Vous ne faites que votre travail.”

“M. Fridlander ?” Elle claque des doigts pour attirer son attention.

“Oui ?”

“Vous avez omis de nous fournir les coordonnées de Mlle Bukowski...”

“Oh, pardon. Je suis distrait. Il s’est passé tellement de choses aujourd’hui...” Il sort une carte de visite de son portefeuille et la lui tend. Il n’y est inscrit que le nom complet et un numéro de téléphone.

“Avez-vous une adresse à nous communiquer ?”

“Non. Je ne sais pas où elle habite. Je ne me suis jamais rendu chez elle et je dois avouer que je n’ai pas pensé à lui demander.” Beronika ne le croit pas, mais elle préfère se garder de tout commentaire.

“M. Fridlander, avez-vous un endroit où passer la nuit et les prochains jours ?”

“Pourquoi ?”

“Votre domicile est désormais une scène de crime. Nos équipes vont travailler toute la nuit et auront également besoin d’y accéder dans les prochains jours. Vous serez mieux...ailleurs.”

Il réfléchit. “Vous avez raison. J’irai passer quelques jours chez ma sœur.”

“Excellente idée. Pouvez-vous nous communiquer ses coordonnées téléphoniques et son adresse ?” Il lui tend une deuxième carte de visite. Elle la récupère, la parcourt rapidement avant de la ranger avec celle de Sophia dans son carnet. Elle s’apprête à retourner dans la chambre quand son regard se pose sur les photos de famille posées en évidence, tels des trophées, au-dessus des meubles et sur les murs du séjour.

“Où est votre fille ? Nous aurons également quelques questions à lui poser. Elle a peut-être vu ou entendu quelque chose.”

Il sourit. “J’en doute. Elle vit à Londres.”

“Qu’est-ce qui le faire sourire ?” se demande “Madman”, tandis que ce simple sourire envoie l’imagination de Beronika se balader dans un endroit où ils seraient seuls et où les lèvres de Dimitri pourraient librement se poser sur les siennes. Prise au dépourvu pour la deuxième fois de la soirée, elle se remonte silencieusement les bretelles. Il est inadmissible qu’elle fantasme ainsi sur le principal suspect d’un meurtre.

Dimitri, quant à lui, ne prête pas vraiment attention à Beronika. À l’exception de ce sourire involontaire, son visage est inexpressif. Malheureusement, son attitude ne joue pas en sa faveur. Pour les flics, l’indifférence dans le cas de meurtres est un aveu de culpabilité. Après son départ, le juge d’instruction demandera à Beronika d’axer les premières heures de l’enquête sur lui. Elle acquiescera, mais n’en tiendra pas compte.

“Ce sera tout, lieutenant ?” Sa question la ramène à la réalité.

“Oui. Nous reprendrons contact avec vous dans les prochains jours.”

“Je reste à votre disposition.” Il se dirige vers la sortie avant de revenir sur ses pas. “Est-il possible de prendre quelques effets personnels ?”

“Oui. Un agent vous accompagnera afin que nous répertoriions les objets manquants.”

“Très bien.” Il s’avance vers elle. “Merci, lieutenant.” Elle a instinctivement envie de reculer. Dimitri s’arrête lorsque les bouts de leurs chaussures se touchent. Il la domine de toute sa taille. La force de son énergie est magnifiée par sa proximité. Il lui plaît. Il lui plaît beaucoup. Elle se demande s’il l’a compris, s’il envahit son espace pour profiter de sa faiblesse et la déstabiliser. Elle hésite un instant avant de saisir la main qu’il a tendue. Lorsqu’elles entrent en contact, ils reçoivent comme une décharge électrique. Le désir monte. Brutal. Primaire. Le sang bout. Le cœur s’accélère. Les images scandaleuses s’enchaînent. Ils se regardent d’un air hébété, puis, Dimitri retire brutalement sa main. Il quitte la pièce à pas de charge, suivi d’un officier auquel “Madman” fait signe d’un hochement de tête.

“Madman” est prêt à la crucifier. “Il est coupable, n’est-ce pas ?”

Elle répond avec franchise. “Je ne sais pas. Je n’arrive pas à le cerner.”

“Cela ne m’était jamais arrivée. Merde !”

“Madman” insiste. “Il est coupable. Aucun couple n’est complice et amoureux après vingt ans de mariage. Supporter l’autre un jour de plus est déjà une victoire...Admettons qu’il dise vrai, ne devrait-il pas être un peu plus secoué que ça ? Il vient quand même d’apprendre que sa femme faisait concurrence aux meilleures actrices de films pornographiques du moment !”

“Il a raison. Pourquoi ai-je autant de mal à l’accepter ?” Elle dit sans grande conviction. “Tu as raison. Allons coincer ce salopard !”

“Madman” sourit avec fierté. Enfin, il en a résolu une sans son aide. En se dirigeant vers la chambre, elle secoue les troupes. “Allez les gars, on se bouge. On ne va pas y passer la nuit !”

Antoine Lecaux s’est tenu en retrait pendant l’interrogatoire. Il préfère pour l’instant, se tenir à carreau face à ce capitaine qui n’a pas l’air très commode.

Chapitre 3 — DIMITRI

“Quand un cœur se brise”

Lundi 04 novembre 2013 — 02h00 du matin

Sous l’œil vigilant de son chaperon, Dimitri a téléphoné à sa sœur. Comme à son habitude, elle travaillait tard et a décroché à la première sonnerie. Ils se sont donné rendez-vous à son appartement situé à dix minutes de marche du sien. Pour justifier cette visite tardive, il a dit qu’il avait perdu ses clés et n’arrivait pas à joindre Caroline. Elle n’en a pas cru un mot, il le sait, mais il s’est gardé de lui annoncer le décès de sa femme pour une raison simple. Dès qu’il l’en informera, le cauchemar deviendra réalité. Il n’y aura plus d’échappatoire ni l’espoir de se réveiller pour retrouver avec soulagement, sa vie comme elle l’était quelques heures auparavant. Il voulait faire durer l’illusion, le plus longtemps possible. En attendant l’arrivée de la police, trop chamboulé, déstabilisé par sa macabre découverte, il a oublié de prévenir sa belle-famille. Il n’a appelé personne. Il a raccroché et posé son front contre le mur. Être de nouveau le messager de la mort pesait lourd sur son cœur. Il a fermé les yeux et a ravalé ses larmes.

Il a été autorisé à retourner dans la chambre pour y prendre quelques vêtements et produits d’hygiène. Il est parti sans demander son reste en laissant derrière lui, le vacarme et l’incompréhension. Il est sorti avec soulagement dans la rue pour embrasser le froid particulièrement glacial de cette nuit d’hiver. Il a fait quelques pas avant de s’arrêter un instant pour prendre un grand bol d’air afin de libérer ses narines de l’odeur de sang qui semble s’y être incrustée après ces quelques heures passées à proximité du corps en décomposition de Caroline.

Dimitri reprend lentement sa marche vers l'appartement de sa sœur. Il n'est pas pressé d'arriver. Il s'inquiète que sa prestation ratée du mari éploré ne fasse de lui, le principal suspect de la police. En dépit de ses efforts pour manifester bruyamment et avec conviction ses émotions, il sait qu'il a gravement failli à sa tâche. La détective l'a d'ailleurs souligné. Des années à négocier des contrats se chiffrant à des millions, à travailler sous une pression sans pitié, dans un environnement où la compétition est acharnée et avec des gens puissants à l'ego démesuré lui ont appris à garder son sang-froid en toutes circonstances. Il s'est complètement foiré. Ses propos n'ont nullement convaincu les enquêteurs, et il a fait une très mauvaise impression. Sa décision sera-t-elle jugée prématurée s'il faisait appel à un avocat ? Aura-t-il l'air coupable parce qu'il essaye de se défendre ? Il ne sait plus à quel saint se vouer.

Il n'en revient pas d'avoir menti. Il voulait dire la vérité, confesser l'état déplorable de ses relations avec Caroline ainsi que ses infidélités, mais quand les questions ont commencé à fuser, il l'a fait machinalement, sans réfléchir, car à force de les dire et de les répéter au cours des années, ses mensonges sont devenus sa vérité. Les fautes malencontreuses semblent être une constante dans sa vie. Il vient une fois encore, de se mettre dans un sacré pétrin. Lorsque les détectives perceront à jour ses mensonges — et ils le feront certainement, il ne doute pas un seul instant que sa duplicité donnera du fuel aux suspicions du lieutenant Delacre. Un manuel établissant les codes et postures à adopter quand on découvre le cadavre de sa femme pour éviter une attention soutenue de la police, lui aurait permis d'éviter toutes ces terribles erreurs. *“Pourquoi, aucun auteur n'a-t-il jamais pensé à écrire un tel manifeste, en lieu et place de toutes les absurdités qui remplissent les rayons des librairies ?”*

À cette inquiétante préoccupation, s'ajoute un troublant cas de conscience dû à l'étrange phénomène qui s'est produit quand sa main a touché celle du lieutenant. Il a reçu comme une salve en pleine figure. Cette surprenante réaction est un mystère qu'il ne peut s'empêcher malgré les déplorables circonstances, de se représenter comme une intéressante surprise. “Beronika,” prononce-t-il à voix haute pour son propre plaisir, avec pour seuls témoins, les réverbères éclairant la riche noirceur de la nuit par intermittence. *“Quel surprenant prénom,”* se dit-il, mais un prénom insolite qui lui va comme un gant. En dépit de son expérience et des nombreuses relations qu'il a entretenues au cours des années, il n'a jamais ressenti un tel émoi ni pour ses précédentes partenaires ni pour Sophia. Même l'effervescence qu'il ressentait au début de sa relation avec Caroline, à l'époque où il l'aimait tellement que ses absences le privaient de souffle, pâlit en

comparaison de l'agitation qu'a provoquée son premier contact physique avec le lieutenant Beronika.

Ce profond sentiment d'appartenance qu'il a ressenti, est pour lui une première. Il a envie de la protéger comme un nourrisson, de la consoler comme une enfant, de la caresser, de lui faire l'amour, de la faire jouir, avec passion, lenteur, douceur, dextérité et expertise, mais surtout, il a envie de la mettre à l'abri de tout danger. Il y a cette fragilité dans ces yeux qui réveille le mâle dominant en lui.

Durant leur conversation, obnubilé par ses déboires, retranché dans son propre monde, luttant pour éviter les soupçons, elle n'a été qu'une ombre sans contour, un énième flic sans visage. C'est en la touchant qu'il l'a vu pour la première fois et qu'il a pris conscience de sa beauté, une beauté insaisissable et particulière, à la fois proche et distante, concernée et indifférente, à l'image des princesses des dessins animés pour petites filles. Il s'est curieusement senti floué, trahi par son rôle dans l'enquête sur la mort de sa femme et par son choix professionnel. *“Comment peut-elle être un flic ? Pourquoi se retrouve-t-elle en charge de cette enquête en particulier ? Pourquoi cette rencontre ? À cet instant précis ?”*

Il aperçoit au loin la silhouette d'Éloïse et prend conscience de l'inconvenance de son attitude, de ses pensées. Honteux, il décide, tandis qu'il se rapproche d'elle, à petits pas lents, de les reléguer aux oubliettes et de ne pas, de ne surtout pas, se laisser tenter par une relation avec le flic chargé de résoudre le meurtre de sa femme.

Éloïse trépigne d'impatience devant son immeuble, inquiète. Elle a bravé le froid pour attendre son frère, certaine qu'un événement inhabituel est survenu. Dimitri déteste son appartement. Il n'aurait jamais demandé à y passer la nuit si la situation n'était pas critique et exceptionnelle. Il est presque 02h00 du matin. Elle a hâte de connaître le fin mot de l'histoire. Elle interpelle Dimitri, alors qu'il est encore à bonne distance. “Que se passe-t-il ?” Dimitri répond lorsqu'il n'est plus qu'à quelques mètres de sa sœur. Il n'allait quand même pas le crier sur tous les toits. “Caroline est morte.”

“Caroline ? Morte ?” S'écrit-elle, en portant la main à sa bouche. Il répond d'un simple hochement de tête. “Comment ? Que s'est-il passé ?” Des larmes montent aux yeux d'Éloïse.

À sa grande surprise, elle semble profondément secouée par la mort de sa femme. À la voir ainsi dévastée, il serait juste de penser que les deux femmes les plus importantes de sa vie, étaient proches, mais en réalité, elles se détestaient. Les années passées à se côtoyer pendant les fêtes, les vacances et autres événements familiaux ne sont pas parvenues à les rapprocher. Elles ne se comprenaient pas, étaient plus à l'opposé l'une de l'autre que le nord du sud. Toutes leurs discussions se soldaient invariablement par des disputes pendant lesquelles des noms d'oiseaux volaient dans les deux sens. Éloïse pensait entre autres, que Caroline était snob, arrogante, superficielle, un peu bête et n'hésitait pas à le proclamer haut et fort, dès qu'elle en avait l'occasion. Quant à Caroline, elle disait en réponse aux attaques, qu'Éloïse était moche, aigrie et terriblement jalouse de l'attention dont elle faisait l'objet.

Dimitri reconnaît volontiers que Caroline était à sa façon une femme difficile. Elle a gardé de ses années dans l'industrie de la mode, un féroce sentiment de compétition et d'hostilité envers les autres femmes. Elle aimait plaire, mettait tout en œuvre pour capter les regards et susciter l'intérêt. Elle était bien souvent, telle que la décrivait sa sœur, mais elle n'était pas responsable de leur discorde. La faute en revenait exclusivement à Éloïse qui trouvait profondément injuste qu'elle soit mise sur un piédestal uniquement parce qu'elle disposait d'un physique avantageux.

“Elle a été assassinée.”

“Quoi !? Quelle horreur. Comment ?”

“Elle a été poignardée, à plusieurs reprises. Je l'ai retrouvé dans notre chambre, allongé sur le lit, caché sous les couvertures. J'ai tout de suite remarqué le sang qui recouvrait les murs et le sol, mais je me suis dit qu'il s'agissait d'un mauvais rêve et, puis... Puis, j'ai soulevé les draps,” dit-il en mimant le geste. “Il y avait encore plus de sang sur le lit ainsi que des petits bouts de chair... Et maintenant, la police me pose des questions auxquelles, je ne veux pas répondre, auxquelles, je ne peux pas répondre...” Des sanglots de rage font craquer sa voix. Il s'arrête, à court de mots pour décrire ce qu'il a vu dans son appartement, dans sa chambre, ces deux endroits qui auraient dû être un abri sûr pour sa famille, un sanctuaire.

Le vent s'est levé et souffle sa colère par puissantes rafales. Chaque bourrasque réfrigérante est un coup de poing qu'il reçoit de plein fouet. Il regarde sa sœur avec tristesse avant de hausser lentement les épaules en signe de défection. Il sent des larmes s'échapper à grosses gouttes de ses yeux et rouler le long de ses joues. Il se touche le visage avec surprise, incapable de croire qu'il

pleure pour la première fois depuis une bonne dizaine d'années. Après quelques secondes, Éloïse se rapproche de lui pour serrer son corps rigide contre le sien. Ce simple geste suffit à le faire craquer. Il s'effondre en sanglots au creux de son épaule. Il pleure non seulement la mort de sa femme, mais aussi toutes les choses qu'ils ne se diront plus, la chance perdue de se réconcilier, de faire mieux, sa vie brisée et toute la boue que cette sordide affaire soulèvera sur son passage.

Elle se détache de lui avec une grande tristesse. "Quand est-elle morte ?"

"Dimanche, je crois. J'ai un alibi." Il espère qu'il suffira à le disculper.

"Qui ?"

"Sophia. Nous étions à Saint-Malo."

Dimitri et Éloïse sont issus d'une famille traditionnelle. Leurs parents prônaient les valeurs de la famille et l'importance pour ses membres d'être unis et solidaires. "*La famille avant tout*", répétaient-ils sans cesse. Le frère et la sœur ont épousé les valeurs de leurs aînés. Ils ont même dépassé leurs espérances en développant, en complément de leurs bons rapports fraternels, une solide amitié. Éloïse est sa meilleure amie, sa confidente. À ce titre, il lui parle de sa vie dans ses moindres détails. Il ne lui a jamais rien caché, pas même ses infidélités qu'elle tolérait à cause de sa querelle avec Caroline.

"Montons, il fait froid dehors. Tu as de la chance, je suis seule ce soir."

Sans mot dire, il pénètre à sa suite dans l'immeuble en s'essuyant le visage avec un mouchoir. Il la regarde gravir les escaliers et lui est reconnaissant de ne pas être, celle qu'elle prétend être. Éloïse essaye de passer pour plus dure qu'elle ne l'est en réalité. Elle dit par exemple qu'elle n'a aucun instinct maternel. Dimitri en doute, mais accepte de la croire. Lorsque Clara était un bébé, elle ne la supportait pas plus d'une dizaine de minutes. Les caprices, les pleurs, les couches-culottes, les crachats et les mots auxquels on ne comprend rien, très peu pour elle. Lorsqu'elle dit qu'elle déteste carrément les enfants, il n'en croit pas un mot. Lorsque Clara a eu trois ans et a commencé à former des phrases intelligibles, elle est devenue l'une de ses personnes préférées. Éloïse est proche de Clara presque autant que Caroline l'était. Elle a tenu, malgré les réticences de Caroline, à jouer son rôle et à faire partie de sa vie. Elle dit aussi que sa relation avec Fabien, son compagnon depuis quinze ans, n'est pas exclusive et qu'il est autorisé à prendre du bon temps avec d'autres filles, mais la seule liberté qu'elle lui consent, est celle de vivre dans son propre appartement. Le couple qui

défend farouchement son indépendance n'a jamais vécu ensemble. Ils ont fait une brève tentative de quinze jours au début de leur relation avant de reléguer définitivement l'idée aux vestiaires. L'appartement de Fabien se situe également sur la rue de Londres, à cinq minutes à pied de celui d'Éloïse. Certaines familles ne supporteraient pas cette promiscuité, mais eux au contraire, l'ont décidé ensemble et en retirent beaucoup de plaisir ainsi qu'un sentiment de sécurité et de bien-être.

Ils se rendent directement dans la cuisine. Éloïse prépare du café. Elle en boit tellement qu'elle n'en ressent plus les effets. Ses bouteilles d'alcool étant posées en vrac sur le plan de travail, elle corse celui de Dimitri avec une généreuse quantité de whisky et il lui est silencieusement reconnaissant de prévenir ses besoins. "*Au diable la vie saine pour ce soir.*" Il prend sa tasse d'une main, la bouteille de whisky de l'autre et se rend dans le séjour. Éloïse ne tarde pas à prendre place à ses côtés sur l'horrible chose qui lui sert de canapé. "Clara le sait-elle ?"

Éloïse est une artiste peintre réputée. Son appartement est plein à craquer, de crayons, de pinceaux, de brosses, d'assiettes en plastique qui lui servent apparemment de palettes, de blouses dégueulasses qui n'ont jamais vu l'intérieur d'une machine à laver, de chevalets de toutes tailles et dimensions, de toiles achevées ou en cours qui reposent tous sous une épaisse couche de poussière, car elle est réfractaire au ménage. Après l'avoir exhorté à de nombreuses reprises, à embaucher quelqu'un pour le faire à sa place et avoir essuyé un refus catégorique, car apparemment cet affreux désordre l'aide à se concentrer, il a su qu'il ne comprendrait jamais son âme d'artiste et a abandonné le sujet. Il limite depuis, ses visites à l'appartement de sa sœur aux urgences. Éloïse allume la radio et les notes de "l'Ave Maria pour violon" de Franz Schubert emplissent la pièce, comme une ode funeste à Caroline. Le cauchemar est en train de devenir réalité. La peur lui chatouille faiblement le cœur.

"Non. Tu es la seule à être au courant. J'informerai d'abord les parents de Caroline, puis, je m'occuperai de Clara...Nos relations ne sont pas au beau fixe...Je..."

"Laisse-moi m'en occuper. Je suis la mieux placée pour le faire."

"Non ! Ma fille me prend pour un salaud, je dois éviter qu'elle ne me prenne aussi pour un lâche. J'irai à Londres demain."

“Je t’accompagnerai.”

Il répond sur un ton définitif. “Non.”

“Je ne te demande pas ton avis, Dimitri. Tu as besoin de mon aide. Si tu y vas seul, Clara refusera de te voir. Tu l’as ignorée une bonne partie de sa vie. Tu as trompé sa mère avec des minettes de son âge dont l’une a été Magalie. Et pour ne rien arranger, Caroline se faisait une joie de lui rapporter tes infidélités dans les moindres détails. Tu connais mon avis sur le sujet. Caroline n’aurait pas dû la mêler à vos histoires, à votre ressentiment, à la petite guerre que vous vous meniez. Caroline et Clara étaient proches, mais leur relation n’était pas saine. Une relation de cette nature — quel que soit son type, se fonde sur des bases solides. L’une d’elles consiste à poser les limites adaptées à celle-ci et à les respecter. En faisant de sa fille, sa meilleure amie, Caroline a franchi certaines limites et a semé la confusion dans l’esprit de Clara.”

Dimitri n’est pas d’accord. Que Clara et Caroline aient été amies ne le tracassait pas. Il n’était déçu que parce qu’il était exclu. Caroline a été une bonne mère. Elle s’est chargée seule de l’éducation de Clara et elle a fait de son mieux avec les meilleures intentions. On ne naît pas parent, on n’apprend pas à l’être avant de l’être — les universités et les écoles enseignent de nombreuses matières, mais les leçons les plus importantes sont malheureusement ignorées. Alors on fait de son mieux lorsqu’on devient parent, et on fait des erreurs, mais celles de Caroline contrairement aux siennes n’étaient dû qu’à la maladresse. Clara est malgré tout une jeune fille équilibrée, respectueuse et respectable. Il ne veut pas insulter l’intelligence d’Éloïse. Il aimerait ne pas tomber dans le cliché, mais dans ce cas précis, le cliché n’est pas une vérité simplifiée. Elle ne peut pas comprendre. Tant qu’on n’est pas parent, on ne peut pas comprendre la complexité de la tâche. Il ne veut pas qu’ils se disputent, mais il n’a pas non plus envie de l’écouter dénigrer sa femme et lui ôter ses mérites, d’autant plus que Caroline ne peut plus se défendre contre ses attaques. Il choisit de changer de sujet de conversation.

“L’assassin...” Ce mot lui fait froid dans le dos. “L’assassin a laissé des photos dans notre chambre.”

“Et ?”

“Celle que j’ai regardée était très...explicite...”

“Était-elle nue ?” Il hoche la tête, mais n’en dit pas plus. Elle évoque la première idée qui lui traverse l’esprit. “Elle n’était pas seule ?”

“Elle était avec deux hommes.”

“Merde !”

“Tu l’as dit.” Ils échangent un regard en coin et se mettent à rire de l’absurdité de la situation. Une minute plus tard, leur fou rire meurt aussi abruptement qu’il est survenu. À la radio, “Mariage d’Amour” de Paul Senneville a remplacé l’Ave Maria. Éloïse se perd dans ses pensées. “*Que de chemin parcouru*”, se dit-elle. Avant leur arrivée à Paris, ils avaient une vision limitée de la vie et des possibilités qu’elle avait à offrir. Ils étaient ce que certains qualifieraient de “*campagnards ignorants*”, mais ils savaient tous les deux qu’ils voulaient plus, qu’ils méritaient plus, et ils étaient déterminés à réclamer leur dû. Ils ont comblé leurs lacunes en quelques années. Le succès de Dimitri est aussi magistral qu’inattendu, mais il le mérite. Il a travaillé d’arrache-pied et fait de nombreux sacrifices. Elle regarde son frère avec attendrissement et ne peut s’empêcher d’éprouver de la fierté.

La mélodie rend Dimitri nostalgique, mais les tasses de whisky qui ont remplacé celle de café l’ont fait sombrer dans une douce torpeur. Il ne pense à rien.

Aux alentours de 03h00, Éloïse se dirige sans mot dire vers sa chambre. Elle s’affale sur le lit et s’endort avant même que sa tête n’ait touché l’oreiller. Après son départ, Dimitri se saisit vivement de son téléphone pour appeler Sophia. Il brûle de le faire depuis son interrogatoire avec le lieutenant Beronika. Elle décroche au bout de la quatrième sonnerie. “Chérie,” dit-elle d’une voix suave. Des voix étouffées et de la musique lui parviennent en bruit de fond. Sophia est encore de sortie, et elle ne doit plus avoir les idées nettes. Elle a déjà dû s’en mettre plein de nez. La conversation s’annonce difficile. Sophia était une consommatrice occasionnelle de cocaïne, et déjà il l’avait mise en garde. Durant leur escapade, la régularité avec laquelle elle visitait les toilettes lui a fait comprendre que la récréation avait pris fin et que l’addiction pointait le bout de son nez. Comme beaucoup de filles qui travaillent dans l’industrie de la mode, elle est tombée dans le piège à pieds joints. Finalement, ces filles ne sont pas aussi intelligentes qu’elles le pensent. Il a suggéré la cure de désintoxication. Elle a coupé court à la discussion, mais il ne désespérait pas d’arriver à la convaincre. Il se sentait concerné jusqu’au dimanche à 21h30. Depuis, il s’en fiche royalement. Il ne peut pas la forcer à se soigner. Il le savait de toute façon. Il aurait essayé parce qu’il avait du temps à

perdre. Il n'en a plus. Sa femme a été assassinée. Sa fille a perdu sa mère. Sa femme était apparemment une libertine. Il a la police sur le dos. Il a d'autres chats à fouetter. Il a fait sa part. Il l'a mise en garde et a offert son aide. Il lui aurait trouvé un bon centre, il aurait payé son traitement, il l'aurait aidé à remonter la pente. À cause de leur différence d'âge, Sophia le prend pour un vieux dinosaure et n'écoute pas ses conseils. Elle disait que lorsqu'il prenait son ton paternaliste, il était moins "*fun*" et lui faisait penser à son père. Le commentaire le vexait et il lui faisait brutalement l'amour pour prouver le contraire. Il est temps qu'il arrête sa crise. Il est bien trop vieux pour tout ça.

"Sophia, puis-je te parler ?"

Elle répond d'une voix docile. "Oui, Dimitri." Dimitri respecte et apprécie les femmes fortes. Éloïse l'est et toutes ses amies le sont également. Toutefois dans sa vie amoureuse, il a une préférence pour les femmes malléables et conciliantes, qui lui donnent la priorité et se soumettent à sa volonté. La docilité de Sophia ainsi que son léger accent polonais qui ressort lorsqu'elle parle français, le font littéralement fondre, même à cet instant précis.

"Caroline est morte."

"Quoi ?"

Sa réponse l'agace. Il répète en criant presque. "Ma femme est morte."

"Ah bon ?" Son indifférence achève sa patience, mais avant qu'il ne laisse éclater sa colère, elle lance. "Mon chéri, peux-tu patienter une petite seconde ?" Il acquiesce. Il l'entend converser avec un homme. Il ne comprend rien. Leurs propos sont diffus. Cinq minutes plus tard, elle reprend la conversation.

"De quoi parlions-nous, chéri ?"

L'insulte est au bout de sa langue, mais il se retient. Sophia est son alibi. Il a besoin de son aide. Il regrette de s'être mis dans un tel pétrin qu'il faille lui annoncer la mort de sa femme. Il répète en détachant chaque syllabe comme s'il parlait à une demeurée. "Caroline est morte."

Il n'y a ni peine ni compassion dans sa voix lorsqu'elle répond. "Oh, je suis désolée, mon chéri. Que s'est-il passé ?"

“Elle a été assassinée.” Dimitri l’entend respirer une ligne de cocaïne. La colère bout. Il respire profondément pour essayer de se calmer. “La police va te contacter.”

“La police ? Pourquoi ?”

“Parce que tu es mon alibi, idiot.”

Elle se vexe. “OK, pas besoin de t’énerv.”

“Tu leur diras que nous avons passé le week-end ensemble. Tout le week-end !”

“D’accord.”

“Nous étions en déplacement professionnel. Il ne s’est jamais rien passé entre nous. M’as-tu bien compris ?”

“Comme tu veux.”

“Il s’agit d’une affaire sérieuse, Sophia. Ma vie est en jeu. Je pourrais finir en prison.”

Elle demande avec une naïveté qui le déboussole. “Pourquoi ? L’as-tu assassiné ?”

Il se défend avec véhémence. “Non !” Il continue plus calmement. “Puisque tu étais avec moi ces deux derniers jours.” Sa stupidité est arrivée à bout de sa colère. Elle se dégonfle comme un ballon de baudruche.

“Je le sais bien, mon chéri. Ne te fâche pas. Écoute, je dois te laisser, mais ne t’inquiète de rien. Je m’occupe de la police.”

Ses propos ne le rassurent pas, mais il décide d’abandonner la partie. Advienne que pourra. “Très bien, merci.” Avant qu’elle ne raccroche, il demande, “Sophia, avec qui es-tu ?”

Elle hésite un instant avant de répondre. “Un ami.”

“Un ami...hein...”

“Oui. De quoi m’accuses-tu ?”

“Rien. Je ne t’accuse de rien. Appelle-moi, si tu décides de te soigner.” Il raccroche. Il va mettre un terme à cette relation aussitôt que possible. Toutefois, il se gardera de le faire tant que la police ne l’aura pas interrogé au cas où l’idée d’infirmier son alibi ou pire de l’incriminer pour lui faire payer sa décision ne lui vienne à l’esprit.

Il compose ensuite le numéro de Diane Lecordier, son avocate et amie de longue date. Ils se connaissent depuis le lycée. Ils ont été amants pendant une très brève période, mais la relation amoureuse ne fonctionnait pas. Ils ont décidé d’un commun accord d’y mettre un terme, et ont développé en lieu et place, une solide amitié qui dure depuis trente ans. Longtemps, il a pensé que Diane préférerait les femmes aux hommes, mais son mariage avec Damien Lecordier, l’a amené à réviser son opinion.

03h42. La sonnerie du téléphone réveille Diane en sursaut. Elle décroche, inquiète. “Dimitri, que se passe-t-il ?”

“Caroline est morte.” Chaque fois qu’il le dit, le décès de sa femme lui paraît un peu plus irréel. Il a l’impression de répéter un potin improbable lu dans un magazine.

“Quoi !? Comment ?”

Les questions se suivent et se ressemblent. “Elle a été assassinée dans notre appartement.”

Diane éclate en sanglots. Sa détresse est palpable à l’autre bout du fil. Il souffre pour elle, mais il ne parvient pas à trouver les mots pour la reconforter. “Oh non, oh mon Dieu,” sanglote-t-elle.

La relation entre Caroline et Diane était tendue, mais l’animosité de Diane à l’égard de Caroline était considérablement moins intense que celle d’Éloïse. Il n’y a jamais eu d’altercation entre elles. Elles avaient l’intelligence de s’éviter. Deux ans plus tôt, leur relation s’est améliorée et une nouvelle dynamique s’est installée. Elles passaient beaucoup de temps ensemble. Il n’était pas rare que Dimitri en rentrant chez lui, trouve Diane dans son séjour en pleine discussion avec sa femme, sans avoir été au préalable prévenu de sa visite. Généralement la conversation s’arrêtait à son arrivée. Il n’était pas jaloux de leur amitié. En revanche, il s’interrogeait parfois sur la nature des secrets qu’elles partageaient, même si la réponse ne lui importait pas suffisamment pour qu’il se fasse des nœuds au cerveau.

Diane se force à reprendre le contrôle de ses émotions. “As-tu besoin d’un avocat ?”

La question le met sur la défensive. “Crois-tu que je l’ai tué ?” Le ton est âpre.

“Non ! Absolument pas !”

“Pourquoi me poses-tu cette question ? Pourquoi aurais-je besoin d’un avocat ?”

Elle répond avec impatience. “Je sais que tu n’y es pour rien, d’accord ? Je me suis mal exprimée. Dans ce genre d’affaire, le mari est par défaut le principal suspect. Je veux seulement que tu assures tes arrières.”

L’explication ne le convainc pas. “*Croit-elle que je l’ai fait ? Croiront-ils tous que je l’ai tué ?*” Il ne pensait pas que la première réaction de ses proches serait de le suspecter. Il peut comprendre et gérer la suspicion de la police, de ses ennemis ou de vagues connaissances tant qu’elle ne le conduit pas en prison, mais se rendre compte qu’il va devoir se défendre face à des gens qui devraient le croire sur parole lui brise le cœur. Il décide de ne pas le faire. “Très bien.”

“Où es-tu ?”

“Chez Éloïse.”

Pour y avoir été invitée à quelques reprises, elle connaît l’état de l’appartement et compatit “Mon pauvre ! Tu es le bienvenu chez nous.”

“Damien est-il rentré de voyage ?”

“Oui.”

“Alors, non. Je m’en voudrais de m’imposer.”

“Je comprends, mais sache que notre porte t’est grande ouverte, n’importe quand.”

“Je sais. Je te laisse. Merci.”

“Je t’aime.”

Il répond automatiquement. “Moi aussi.”

Il raccroche et s'allonge sur le canapé. Se dire "je t'aime" avant de se séparer ou de mettre un terme à une conversation téléphonique a été leur rituel pendant de nombreuses années. Mais, cette marque d'affection innocente contrariait Caroline. Il en a parlé à Diane et ils ont cessé de le faire. Il a été heureux de les entendre même s'il pense qu'elle l'a dit pour s'excuser et non pas pour faire revivre une vieille habitude.

Il se redresse d'un bond. Il doit encore contacter la famille de Caroline. Son cœur se serre de compassion pour ses beaux-parents. Caroline était leur fille chérie, la seule de la fratrie à avoir réussi sa vie. Son frère et sa sœur sont des fainéants notoires. Ils vivent encore aux crochets de leurs parents. Ils l'appellent aussi régulièrement pour lui demander de l'argent. "Après tout, il est riche et nous sommes de sa famille," allèguent-ils.

"L'un d'eux l'a peut-être tuée par jalousie. Je devrais peut-être les pointer du doigt à la police."

Chapitre 4 — BERONIKA

“Jeu de vilains”

Journée du lundi 04 novembre 2013

Beronika a maintenu une pression maximale sur son équipe. Sous ses ordres, l'appartement a été passé au peigne fin. L'analyse de la scène de crime a duré plus longtemps que nécessaire parce qu'elle a insisté pour que les choses soient faites d'une manière bien précise. La fatigue aidant, elle a été plus désagréable qu'à l'ordinaire. Aux alentours de 04h00 du matin, enfin satisfaite du travail accompli, elle leur a donné congé. Elle sait que chaque groupe qui s'est formé au moment du départ n'a pas eu la patience d'atteindre l'entrée de l'immeuble pour médire à son propos, mais elle se fiche bien de ce qu'ils pensent ou disent.

Elle ne tolère plus leurs oublis, leur négligence, leurs erreurs. Ses longues années ne l'ont pas immunisé contre l'incompétence et la fainéantise. Au contraire, sa patience rudement mise à l'épreuve commence à s'effriter. Le masque commence à tomber. Elle en a marre de diminuer ses attentes. *“Revois tes critères à la baisse, soit plus tolérante, comprend que tout le monde n'est pas comme toi,”* disent-ils. Elle en marre de ces administrations qui reprochent à leurs salariés d'être perfectionnistes tout en les encourageant à l'être, surtout qu'elles ne se plaignent pas des résultats quand elles peuvent s'en servir pour frimer. Elle en a marre de se sentir coupable parce qu'elle veut bien faire, marre de devoir se mettre au niveau des paresseux et des laxistes.

Elle cherche constamment à s'améliorer. Elle a par exemple appris à se mettre dans la peau des coupables. Après s'être imprégnée de la scène du crime et des circonstances que suggère la

disposition du corps, l'arme du crime ou tout autre élément essentiel découvert sur les lieux, elle peut désormais ressentir le frisson qui les parcourt au moment du geste fatal, la montée d'adrénaline, les battements sourds de leur cœur, la froideur, le détachement ou la fureur qui les anime. Cette intimité qu'elle crée avec eux, l'aide à comprendre leurs motivations, à détecter plus facilement leurs erreurs. Elle accepte de perdre une partie de son âme, chaque fois pour la bonne cause.

“Madman” et Beronika ont été les derniers à quitter l'appartement. Quand elle l'a exhorté à rentrer chez lui, tandis qu'ils regagnaient l'entrée de l'immeuble, il n'a pas pu dissimuler son soulagement, car il s'inquiétait de se voir assigner une énième tâche, après le colossal travail abattu au cours des précédentes heures, sous les ordres de sa coéquipière plus maniaque que jamais, et il ne rêvait que d'une douche et de huit heures de sommeil sans interruption.

Une pluie fine commence à tomber, tandis qu'elle se traîne vers sa voiture pour se rendre à la brigade, située au 36, quai des Orfèvres. Le mal de tête dont elle souffre depuis plus de deux heures, ses yeux à vif qui menacent de sortir de leurs orbites et son corps douloureux font de chaque pas un défi. Elle y consacre un tel effort qu'elle a l'impression de marcher au ralenti. Quelques heures de sommeil lui auraient fait le plus grand bien, malheureusement l'expérience lui a appris que l'adrénaline et l'agitation sont les pires remèdes contre l'insomnie. Chez elle, elle passera le reste de la nuit à se tourner et se retourner dans son lit. Préférant s'éviter cette intense frustration, elle a donc décidé de profiter du calme qui règne dans les locaux de la brigade pendant la nuit pour rassembler ses idées et se faire une première opinion sur ce cas qu'elle pressent complexe. Les premiers indices soulèvent déjà de nombreuses questions auxquelles elle est impatiente d'apporter des réponses. Elle s'installe dans son véhicule, allume machinalement la radio et quand une bruyante musique de rap américain emplît l'habitacle, elle démarre le moteur.

Les rues de la capitale sont majoritairement désertes. À l'exception de quelques agents de la voirie et SDF, il n'y a pas âme qui vive. Le silence qu'elle perçoit à l'extérieur s'agite devant elle telle une étoffe rouge devant un taureau. À une intersection, elle s'arrête au feu rouge. Il brille d'une lueur aveuglante sous la pluie. Elle fixe les néons du regard, comme hypnotisée, tandis qu'ils changent de couleur passant du rouge, au vert, puis à l'orange et au rouge de nouveau. Ses pensées l'entraînent dans l'appartement qu'elle vient de quitter, faisant monter en elle, une brusque et

explosive colère. Elle se rebelle contre cet acte cruel qui fait injustement d'une enfant, une orpheline et contre ses sentiments mitigés pour un possible suspect. Elle s'en veut de se sentir continuellement comme une moins que rien. Elle en a marre de la pluie, du froid, de la nuit noire, sans lune et surtout du silence. Le silence terrifiant et angoissant de sa vie morne et solitaire, si solitaire qu'en mourant à l'instant, elle ne manquerait à personne.

Sans réfléchir, elle abat son poing sur le volant, un coup après l'autre, encore et encore et encore. Une cuisante douleur la force à s'arrêter. Elle se frotte pensivement le poing de son autre main avant de fondre en larmes, de fatigue, de frustration, de peur. Elle déteste pleurer, mais ses nerfs à vif ne disposent que de ce moyen pour évacuer la tension des derniers jours.

Un coup de Klaxon retentit et la ramène brutalement à la réalité. Après s'être saisie d'un mouchoir sur le siège passager pour se tamponner le visage et se moucher, elle reprend son trajet, en reléguant rapidement cet instant de faiblesse aux oubliettes. L'oubli est un puissant remède pour ceux qui ont le mal de vivre.

En dépit des nombreuses années à vivre et à se déplacer à Paris, elle peine encore à se repérer sans l'aide de son GPS. En suivant les indications données par l'automate, elle prend machinalement la rue d'Amsterdam, dépasse la place de la Madeleine pour se retrouver quelques minutes plus tard sur la rue Royale. Elle traverse ensuite le pont de la Concorde avant d'atterrir sur le boulevard Saint-Germain qu'elle parcourt à vive allure sans tenir compte des limitations de vitesse, mais un accident sur le boulevard Saint-Michel la contraint à ralentir l'allure.

À quelques mètres devant elle, une voiture encastrée dans un arbre est en train de brûler. Trois personnes sont assises sur le trottoir, deux filles, un garçon et un corps gît sur la chaussée, ensanglanté. Le bruit des sirènes résonne au loin. Il annonce l'arrivée imminente des pompiers. Elle hésite à s'arrêter. Finalement, elle contourne le corps et poursuit son chemin. La victime allongée sur le bitume a été projetée hors de la voiture par le pare-brise. Elle est sûrement morte et n'a plus besoin d'aide. Pourtant, elle se sent coupable. Elle a honte. A-t-elle mal agi ? Aurait-elle dû s'arrêter pour offrir son aide, même si elle ne dispose pas des compétences médicales nécessaires ? Aurait-elle dû s'arrêter simplement parce qu'un tel drame l'impose, ne serait-ce que pour une petite seconde ? Elle jette un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur. Il est trop tard pour revenir en arrière. *“Chienne de vie.”*

À son arrivée à la brigade, elle se gare et reste dans le véhicule. Elle se regarde longuement dans le rétroviseur. *“Qui suis-je ? Qui est Beronika Delacre ? Qui est cette autre femme dans le miroir ?”* Elle se pose souvent la question, un peu trop souvent peut-être. Elle se tourne pour récupérer son sac sur la banquette arrière. Elle en sort la trousse dans laquelle elle range ses tubes de médicaments. Elle n’aime pas les plaquettes alors elle range les comprimés par médicament dans des tubes de couleurs qu’elle décore avec des autocollants pailletés ou fluorescents. Toute sa vie, elle a menti. Elle a juré qu’elle prenait ses comprimés quand elle ne le faisait pas. Elle n’a pas jeté ceux qu’elle n’a pas avalés. Elle les a soigneusement collectionnés. Sa boîte à pharmacie contient une myriade de tubes de différentes tailles contenant des comprimés de différentes formes. Parfois, elle s’amuse à les compter. Elle aime regarder à l’intérieur de la boîte. Elle regarde ses jolis tubes qu’elle a posés sur ses cuisses. Il lui faudra moins de cinq minutes pour ingurgiter tous ses comprimés. Elle sera dans les vapes dans une quinzaine de minutes et mourra sans s’en rendre compte dans l’heure. Elle retire sa pièce fétiche de la trousse et la lance en l’air. Quitte ou double. Pile ou face. Elle a découvert que lorsqu’on autorisait le hasard à prendre les rênes, il en résultait un contrôle absolu sur soi-même. Pile. Elle range les tubes et la pièce dans la trousse et celle-ci retrouve sa place dans son sac. Elle aura peut-être plus de chance la prochaine fois.

Elle sort de la voiture et réfléchit en marchant. Dimitri Fridlander est le coupable idéal. Quelques judicieuses vérifications suffiront peut-être à boucler l’enquête dans les prochaines heures. Cependant, elle espère malgré elle, que ses investigations ne prouveront pas sa culpabilité. La mise en scène hautement pornographique du corps de Caroline, laisse deviner qu’une forte relation affective l’unissait à son assaillant. Il devait la détester avec passion, la haïr avec rage et férocité, car non content de lui infliger une mort atroce, il l’a déshonorée en l’exposant aux regards dans la plus dégradante des postures. Il voulait clairement l’humilier et lui ôter toute dignité. *“Personne ne devrait mourir ainsi,”* se dit-elle en se dirigeant vers le bâtiment, siège de la direction régionale de la police judiciaire de Paris.

À l’exception de quelques officiers, les locaux sont déserts. Elle les salue d’un bref hochement de tête avant de prendre les escaliers pour se rendre dans son bureau. En dépit de son exigüité, elle apprécie à sa juste valeur l’espace personnel dont elle dispose, qu’elle est parvenue à rendre fonctionnel en y installant une table, un fauteuil et deux chaises à l’intention d’éventuels visiteurs. Ces quelques objets donnent l’impression que la pièce est pleine à craquer et il est difficile de s’y mouvoir. Sur le mur, elle a accroché un tableau blanc d’une dimension de 120 × 90 cm, qu’elle utilise pour récapituler ses indices et preuves.

Son bureau dépourvu de tout objet personnel est à l'image de son appartement, minimaliste et austère. Elle a essayé à plusieurs reprises d'apporter un peu de gaieté à ces deux endroits où elle passe beaucoup de temps. Elle s'est ainsi rendue chez IKEA, un samedi matin, bravant la folie et l'hystérie de consommateurs effrénés, prêts à tout pour faire une bonne affaire. Elle a touché des meubles, des rideaux, a testé des lits, a humé la senteur de nombreuses bougies parfumées. Elle a trouvé de très beaux objets, s'est prise au jeu et a parcouru tout l'espace d'exposition en s'arrêtant à chaque rayon. Sans s'en apercevoir, elle y a passé trois heures, mais elle n'a rien acheté. Elle a compris ce jour-là, que les meubles et autres accessoires — photos, tableaux, plantes qui décorent un appartement, une maison ou un bureau n'ont pas pour unique objectif de les rendre confortables. Ils servent surtout à marquer un territoire. *“Je suis ici chez moi”*, démontrent-ils. Elle a su alors que sa démarche était vaine, car ce sentiment d'appartenance lui est inconnu. Quel que soit l'endroit où elle se trouve, elle ne s'y sent que de passage.

Elle allume les lumières puis prend place dans son vieux fauteuil et démarre son ordinateur. Elle bascule en arrière et fixe du regard son tableau où s'affichent encore les détails de sa dernière enquête.

Léa Devachelle, une prostituée de quarante ans, est morte de quatre balles tirées à bout portant dans la tête par son amant qui a été auparavant l'un de ses clients réguliers. Son corps a été découvert à l'aube par des coureurs dans le bois de Boulogne. La résolution de cette affaire a été un jeu d'enfant. Elle a identifié le suspect — Denis Ferrand, ainsi que le mobile du meurtre, désespérément commun et banal en quelques jours. Après quelques mois d'une relation qu'il a qualifiée d'idyllique au cours de son interrogatoire, il est devenu jaloux et a exigé de sa compagne qu'elle renonce à sa profession. Son refus catégorique a été à l'origine de nombreuses disputes au sein du couple. Un soir, à la suite d'une énième altercation, sous le coup de la colère, a-t-il dit, il en est venu à la tuer accidentellement. Elle n'a pas cru un seul mot de sa confession, car les preuves accumulées ne laissaient place à aucun doute. Le meurtre a été planifié de longue date et perpétré de sang-froid.

Nombreux sont ceux qui le comprennent sur le tard, mais il est plus facile de planifier un meurtre que de l'exécuter et Denis Ferrand, en dépit de ses efforts, n'a pas été un assassin à la hauteur. Sa première erreur a été le rapport sexuel non protégé qu'il a eu avec la victime quelques heures seulement avant son décès. Une simple recherche dans la base nationale a permis de l'identifier, car il était connu des services de police pour quelques larcins commis dans le passé. Grâce au mandat délivré par le juge, ils ont eu accès à son appartement où ils ont retrouvé l'arme

du crime ainsi que des vêtements tachés du sang de la victime. Toutes ces stupides erreurs l'ont laissé perplexe, car s'il voulait se faire arrêter, il n'aurait pu s'y prendre autrement. Face à cette situation inédite, elle a voulu comprendre les raisons de sa négligence et a profité de son interrogatoire pour satisfaire sa curiosité. "Je suis le premier surpris de ma présence dans cette pièce, capitaine. Léa n'était qu'une prostituée de basse stature," a-t-il dit avec du dédain dans la voix. "Des filles comme elles meurent par centaines sans que personne n'y prête attention. Vous, la police, vous en fichez bien du sort que le destin leur réserve. Vous n'avez pas exactement la réputation de vous intéresser au sort de ces pauvres personnes."

Son estomac s'est noué en entendant sa réponse, car chacune de ses paroles était teintée de vérité, d'une triste réalité. Combien de ces filles meurent dans l'indifférence, simplement parce qu'elles sont nées du mauvais côté de la barrière, parce que la vie ne leur a laissé aucun autre choix que celui de se déshabiller pour survivre, parce qu'elles ont dû tout quitter, parents, amis, pour une vie meilleure qui s'est révélée une chimère ? Elle s'est sentie coupable de l'impuissance de la police, de son incapacité à rendre justice à toutes les victimes. Certaines d'entre elles sont oubliées à cause d'une inégalité qui se démontre très facilement. La criminalité a augmenté. La police est chroniquement en sous-effectif. La balance ne s'équilibre pas parce que les caisses de l'État sont vides. Après tout, c'est la crise. On l'a assez dit et répété pour que tout le monde le comprenne. On y croira aveuglément s'il n'y avait pas cette petite question qui reste systématiquement sans réponse. *"Pourquoi y a-t-il toujours assez de ressources pour les uns et jamais pour les autres ?"* Malgré l'arrestation du coupable, cette affaire lui a laissé un arrière-goût amer dans la bouche. Cette pauvre femme est morte sans que le monde ne s'arrête, un instant, pour lui rendre hommage. Il a impunément continué à faire tomber de nouvelles victimes que personne ne viendra pleurer.

Un officier passe la tête dans son bureau pour lui offrir du café. Elle accepte volontiers. Sortant de sa rêverie, elle lui tend sa vieille tasse favorite. Elle est ornée de motifs typiquement anglais, le drapeau, les célèbres bus et téléphone de couleur rouge, etc. Elle l'a acheté lors de son premier et unique séjour à Londres avec sa mère. En buvant le café brûlant, elle adresse un courriel au juge d'instruction pour lui communiquer les résultats de leur travail.

Dans l'appartement, ils ont recueilli une série d'empreintes digitales qui seront comparées avec celles d'éventuels suspects en excluant, bien sûr, la victime, sa fille et son mari qui y vivaient. Le couteau retrouvé près du corps fait partie d'un set appartenant au couple et est selon le légiste, l'arme du crime. Elle attend donc les résultats de la recherche d'empreintes et de fluides qui sera effectuée dans les laboratoires de la police scientifique, tout en sachant d'avance qu'elle sera vaine.

L'assassin n'aurait pas abandonné l'objet s'il contenait le moindre indice pouvant mener à son arrestation. Elle aurait bien tort de croire que tous les meurtriers sont aussi empotés que Denis Ferrand.

Heureusement ils ont quitté l'appartement avec quelques certitudes. Une autre femme se trouvait dans la chambre avant ou après la mort de Caroline Fridlander. Affolée ou sans y prendre garde, elle a marché dans le sang de la victime, laissant sur la moquette des empreintes dont la taille 38, permet d'exclure la victime, car Caroline chaussait du 39 et n'avait pas de sang sur ou sous les pieds.

Ils ont également retrouvé à côté du lit, une petite boucle d'oreille dormeuse en or blanc, ornée d'une perle de culture rose en forme de poire, d'un diamètre de 8-9 mm environ. Caroline possédait de nombreux bijoux, mais aucun n'a été retrouvé sur sa dépouille. La deuxième boucle est restée introuvable, malgré une recherche minutieuse dans la chambre et dans la boîte à bijoux de la victime. Elle espère que les techniciens parviendront à prélever un échantillon d'ADN sur le bijou, car en l'absence de ce précieux élément, il sera quasiment impossible de déterminer avec exactitude son propriétaire.

Elle ajoute à la longue liste des vérifications qu'elle doit effectuer, les tâches suivantes :

- 1) Procéder à une identification du bijou par le mari.*
- 2) Vérifier l'existence d'un contrat d'assurance pour les bijoux de la victime.*
- 3) Vérifier l'existence d'un coffre à la banque.*

En absence de marques sur le corps et en se fiant aux indices, il serait tentant de conclure que la victime a été assassinée par une femme de plus petit gabarit qu'elle, qui a eu recours à l'usage de drogue pour l'immobiliser. Le mode d'administration de la drogue demeure encore un mystère. La cuisine était propre comme un sou neuf et les poubelles étaient vides.

Une fois le courriel envoyé au juge d'instruction, elle met à jour son tableau de meurtre des premiers éléments de l'enquête. Les photos du précédent meurtre sont jetées à la poubelle sans le moindre remord. Quand elle a fini, elle revient à son bureau pour lancer une recherche sur Sophia Bukowski.

Sophia est née et a grandi à Varsovie où son père est détaché par l'administration française. Elle s'est installée à Paris quatre ans plus tôt, après avoir été découverte à dix-huit ans par l'agence "Burghorf", réputée pour être l'une des plus prestigieuses et des plus puissantes agences de mannequinat au monde. À son arrivée, elle a emménagé dans le 18^e arrondissement, dans un appartement situé sur la rue des Martyrs dans le quartier des abbesses où elle réside toujours.

En dépit de ses espoirs et son indéniable beauté, elle n'a à son actif qu'une bien modeste carrière, sa naïveté se révélant un handicap dans cette industrie où les places sont chères et la compétition féroce. L'histoire a pourtant débuté comme un conte de fées. Elle a signé un juteux contrat, s'est installée dans l'une des plus belles capitales au monde et a fait la couverture de plusieurs magazines au cours de la première année. La deuxième année, son téléphone a progressivement cessé de sonner. Elle était moins sollicitée et son agent est devenu injoignable jusqu'à la signature miracle, deux ans auparavant, d'un contrat d'exclusivité avec l'agence de communication "Caris communication et publicité" dont le fondateur et directeur général n'est autre que Dimitri Fridlander.

Cette dernière information convainc Beronika qui s'en doutait déjà que Dimitri et Sophia ne sont pas uniquement liés par une relation professionnelle. Ses connaissances, en ce qui concerne les activités quotidiennes d'une agence de communication sont limitées. Néanmoins, elle se doute que le déplacement du directeur de l'agence avec l'un de ses *mannequins-employés* pendant le week-end pour repérer des lieux de tournage parce que ses équipes sont trop débordées pour le faire, est un fait suffisamment rare pour interpeller. Leur liaison est un secret de polichinelle et elle serait un bien piètre enquêteur si elle ne les avait pas immédiatement démasqués. Après un coup d'œil aux photos de Sophia, elle comprend l'attrait de Dimitri pour cette gamine qui pourrait être sa fille. Sophia ressemble à s'y méprendre à Caroline. Elle est simplement son portrait craché avec vingt ans d'écart, exception faite de ses yeux noirs, moins intenses et percutants que ceux verts de son aînée.

Elle est déçue de constater que la vie trépidante de Sophia ne révèle rien d'extraordinaire. Elle fait sporadiquement la couverture de la presse à scandales sous la rubrique "*Que sont-ils devenus ?*" ou pour quelques faits sans importance, mais en dehors de ces quelques mauvais comportements, sa vie délurée et festive ressemble à celle de n'importe quelle jeune fille de vingt-deux ans.

Afin de confirmer l'alibi de Dimitri, elle demande une commission rogatoire au juge afin de lui adresser une convocation pour une audition, le mercredi à 15h00 en espérant qu'elle aura obtenu avant cette date, les résultats de l'analyse des premiers indices et de l'autopsie.

À la fois excitée et inquiète, elle s'attaque ensuite au passé de Dimitri avec une certaine réticence et une surprenante impression de voyeurisme. Après une demi-heure de recherche, elle constate que la grande majorité des informations disponibles concernent uniquement sa vie professionnelle. À l'exception de quelques photos avec Caroline, prises sur diverses années où ils échangent des regards chargés d'amour et de tendresse qui l'emplissent sans raison de jalousie, sa vie privée est un mystère. Il formait avec Caroline, un couple publiquement discret qui n'a jamais fait l'objet de rumeurs faisant état de disputes, de violences conjugales, d'infidélité, de divorce ni de consommations de stupéfiants. Cette image médiatiquement parfaite est pourtant loin de coller avec la relation extraconjugale de Dimitri avec Sophia qui reste certes à prouver et les photos retrouvées dans la chambre.

À cet instant, Beronika ne sait que penser du couple Fridlander. *“Où se cache la vérité ?”* Se demande-t-elle. Étaient-ils en dépit des infidélités, amoureux et respectueux l'un de l'autre ? Ou étaient-ils simplement de très bons acteurs qui s'assuraient avec efficacité que leur sourire de façade ne laissait pas deviner le véritable état de leur vie intime ?

Incapable d'apporter dans l'immédiat, une réponse pertinente à ces questions, elle se concentre sur la masse d'informations professionnelles disponibles dans la biographie de Dimitri, mise en ligne sur le site internet de son agence et accompagnée d'une photo où il affiche une posture et un sourire de conquérant. Aucune étape de son ascension n'est omise. L'histoire est racontée dans les moindres détails, avec fierté. Elle apprend en parcourant ces lignes qui font de manière excessive et un brin égocentrique son apologie qu'il a débarqué sans le sou à Paris à l'âge de dix-neuf ans. Après trois années de galère où il a pratiquement vécu à la rue, il a été embauché comme stagiaire dans l'agence de communication Publicis où il a travaillé pendant un peu plus d'une dizaine d'années, gravissant les échelons à une vitesse foudroyante. Après son départ, il a intégré l'agence WPP¹ à Londres pendant deux ans avant de revenir à Paris pour créer sa propre structure “Caris communication et publicité”, dix ans plus tôt. En un quart de siècle, il est devenu un membre incontournable de la scène mondaine parisienne, côtoyant des ministres, des acteurs et de prestigieux avocats. Son agence, malgré sa jeunesse et sa petite taille, parvient à dégager plus de 15

1 — WPP est une entreprise, cotée à la bourse de Londres, qui regroupe des agences de publicité et de communication. C'est le plus important réseau d'agences de publicité et de communication mondial et emploie environ 179 000 personnes dans 3 000 bureaux à travers 111 pays.

millions de chiffre d'affaires annuel. Son compte en banque personnel affiche probablement plusieurs zéros, en complément d'un patrimoine immobilier composé de plusieurs appartements dans les quartiers les plus prestigieux de Paris, Londres, Rome, Monte-Carlo et d'un chalet à Courchevel. Sa réussite est tout à fait spectaculaire et justifie quelque peu son arrogance et son assurance.

Malheureusement, deux heures de recherche assidue l'amènent à une piètre conclusion. Très étrangement, la vie de Dimitri Fridlander est encore plus ennuyeuse et ordinaire que celle de Sophia. Cette absence de scandale pique d'autant plus sa curiosité qu'elle sait qu'il est impossible qu'un homme de sa stature ait une vie exempte de drames. Plus leur vie semble parfaite, plus sordide est la vérité.

Elle décide de le convoquer également pour une audition le vendredi à 13h00, avec la ferme intention de le secouer avec une telle violence qu'il confessera ses fautes avec l'humilité d'un pêcheur à son prêtre dans l'intimité du confessionnal. Bien évidemment, il n'obtiendra aucune absolution de sa part. Un profond repentir, quatre *"Je vous salue Marie"* et dix *"Notre Père"*, ne l'empêcheront pas de l'envoyer en prison pour le reste de ses jours, s'il est coupable.

Après s'être levé quelques minutes pour se dégourdir les jambes, elle s'attaque enfin au plus intéressant, la victime.

Caroline Fridlander, née Lemarchand, était la benjamine d'une modeste famille de trois enfants. Elle a grandi à Créteil dans le Val-de-Marne où ses parents vivent toujours, désormais retraités de la fonction publique, son père était agent des impôts, sa mère une assistante maternelle. Visiblement la plus intelligente et la plus ambitieuse de la fratrie, elle a entrepris après le lycée, des études universitaires en vue de devenir traductrice professionnelle. Elle y a mis un terme quand elle a été découverte à la suite d'un casting sauvage dans la rue par un photographe de l'agence "Burghorf" pour laquelle elle a travaillé comme mannequin pendant plusieurs années.

Grâce à son mariage avec Dimitri, elle est passée du mannequinat, à une vie de famille dans les beaux quartiers de Paris. Malheureusement son frère et sa sœur n'ont pas eu autant de chance. Sa sœur Agathe Mercier, au chômage depuis qu'elle est en âge de travailler, vit dans un logement social à Mantes-La-Ville avec son mari, travailleur intermittent et leurs trois enfants. La famille vit essentiellement des aides allouées par l'État. Leur unique frère, Alexandre Lemarchand, célibataire

et sans enfant, se débat avec des problèmes financiers après la faillite de ses nombreuses entreprises dont la dernière six mois seulement après sa création.

Elle était le cygne et eux, les deux vilains canards. Le fossé financier et social qui les séparait retient son attention, car la jalousie fraternelle qui s'achève par le décès prématuré d'un des membres de la famille est aussi vieille que le monde, à l'égal des meurtres dictés par la passion, la jalousie ou le profit. Elle convoque donc ces deux nouveaux protagonistes à un entretien dans les locaux de la brigade afin d'évaluer dans un premier temps, la possibilité qu'elle se trouve face à de potentiels suspects.

Depuis la naissance de leur fille, la vie de Caroline se résumait à une participation sporadique à des œuvres caritatives où elle apparaissait rayonnante aux bras de Dimitri dans des vêtements et des bijoux griffés valant une petite fortune. Elle avait, sans le moindre doute, une classe et une élégance naturelle, un port de tête et une grâce de danseuse qui ne laissaient rien deviner de sa sexualité peu orthodoxe.

Elle a tout d'abord pensé que les photographies avaient été prises à son insu, mais après un examen méticuleux, elle s'est aperçue que Caroline y fixait l'objectif droit dans les yeux, avec défi et quelque chose de malicieux dans le regard. Elle savait sans le moindre doute qu'elle était photographiée, immortalisée dans ces postures sexuelles qui laissent peu de place à l'imagination, et elle semblait y prendre un certain plaisir.

Elle saisit son téléphone pour regarder une nouvelle fois, les photos qu'elle en a prises avec son appareil personnel. Lorsqu'elle a fini de les faire défiler, elle s'aperçoit, dans un brusque sursaut de clarté, de l'absurdité du comportement de Dimitri qui à l'exception d'une certaine gêne, a été extrêmement calme durant leur bref échange et à l'arrivée de la police. Comment a-t-il pu rester impassible à la vue de ces images, quand elle-même, qui ne connaissait pas personnellement la victime, ne peut réprimer un certain embarras ?

Bien qu'elle ait jugé sa surprise sincère quand elle l'a questionné et que sa carrure diffère clairement de celle des hommes sur les photos, elle commence à douter de son instinct qui la pousse à le juger honnête. N'aurait-il pas dû manifester autre chose que de la surprise ? De la colère, de la tristesse, de la honte, de l'amertume par exemple ? Il est clair que l'attirance qu'elle éprouve pour lui

affecte son jugement. Elle n'a pas pour habitude de se fier naïvement aux propos d'un suspect. Elle ne leur fait pas confiance et n'éprouve aucune sympathie à leur égard.

Après une vie passée ensemble, ne devient-il pas facile de deviner les mensonges de l'autre ? Comment pouvait-il ignorer les zones d'ombre dans la vie de sa femme ? *“Grand naïf ou sacré menteur ?”* Après quelques minutes à peser le pour et le contre, elle décide de se fier à son bon sens en concluant que Dimitri était au courant des activités de sa femme et qu'il devait, à un certain degré, y prendre part.

Trois heures de recherches assidues plus tard, force lui est de constater qu'elle avance à vitesse d'escargot. Il y a certes des faits sur lesquels elle peut s'appuyer avec confiance, la présence d'une femme dans l'appartement par exemple, mais bien trop de questions sans réponse et l'unique certitude que les photos sont la clé de l'énigme. L'assassin leur a laissé un message qui l'aidera, elle en est persuadée, à comprendre le mobile du meurtre si elle parvient à le décrypter. Au vu des photos, elle se connecte à nouveau sur internet à la recherche des clubs échangistes ou BDSM qu'aurait pu fréquenter Caroline, deux pratiques sexuelles susceptibles d'assouvir ses besoins érotiques.

Elle ne s'y connaît pas réellement en BDSM, mais la lecture des aventures de Christian Grey et Anastasia Steele dans la trilogie à succès de E. L. James, Cinquante nuances de Grey, l'a aidée à acquérir quelques connaissances basiques. Elle s'en est arrêtée au premier tome. La niaiserie des héros était insupportable. Le prince était ridicule. La princesse, absurde. Cette romance sexuelle dégoulinante de bons sentiments couplée à une intrigue fadasse et bête pour jeunes vierges en chaleur l'a fait pleurer de rire. C'était tellement mauvais que ça en devenait bon.

La sonnerie de son téléphone la fait sursauter. Elle fronce les sourcils, se frotte les yeux un bref instant avant de regarder le cadran fixé au mur. Il est 10h10. Elle prend par la même occasion, conscience de l'activité qui règne désormais dans le bâtiment. Elle se sent vaguement nauséuse. Elle vient de parcourir une petite cinquantaine de sites internet à caractère pornographique avec pour seul résultat, un apprentissage de diverses pratiques sexuelles dont elle ignorait l'existence et rien sur la victime.

Elle décroche. “Beronika.”

“Bonjour, capitaine, ici Antoine.”

“Antoine ? Quel Antoine ?”

“Antoine Lecaux. Le juge d’instruction chargé du dossier Fridlander. Nous nous sommes rencontrés hier dans l’appartement de la victime.”

“Oh, oui...Pardon.” Elle s’excuse uniquement par politesse. *“Lecaux, Pierre, Jean, Jacques, Paul, Gérard, Roger, on s’en fiche.”*

Il répond d’une voix faussement enjouée. “Vous êtes tout excusée. J’appelais pour avoir des informations sur l’enquête.”

Elle lève les yeux au ciel et prend une profonde inspiration afin de ne pas perdre son calme. Elle en a marre de ces juges d’instruction qui débarquent de nulle part, pensent tout savoir parce qu’ils ont fait de longues études et demandent à avoir toutes les minutes, des informations pertinentes sur les enquêtes en cours.

“Je vous ai envoyé un courriel.” Le ton est sec. Il résonne comme une insulte.

“Que j’ai reçu et parcouru avec intérêt, mais y a-t-il du nouveau ?”

“Je vous ai écrit aux alentours de 05h00 du matin. Il est à présent, un peu plus de 10h00. Que voulez-vous qu’on ait découvert pendant ce laps de temps ?”

Le juge garde le silence. Il ne sait comment réagir. Il ne s’était auparavant jamais fait remonter les bretelles par une subalterne. Il regrette de ne pas avoir écouté les conseils de ceux qui lui recommandaient de prendre le capitaine Delacre avec beaucoup, beaucoup de pincettes, en ne se fiant pas à son physique atypique pour juger de sa personnalité. Il décide de battre en retraite. Une lutte de pouvoir ne serait pas pour l’instant à son avantage. “Il serait, je pense, plus judicieux que nous mettions un terme à cette conversation.”

“Je le pense aussi. Je vous rappelle dès qu’il y a du nouveau.”

“Très bien, capitaine. Je vous souhaite une excellente journée,” complète-t-il avec un brin d’ironie dans la voix.

“C’est ça,” répond-elle avant de raccrocher brutalement.

Pour calmer son irritation, elle se lance dans une série de pompes avant de décider de sortir prendre l’air en ne constatant aucun apaisement. Elle enfle son manteau, quitte la pièce et prend les escaliers pour se rendre au rez-de-chaussée. Comme d’habitude, il déborde d’activité. Le bruit des conversations entre prévenus ou policiers, prévenus et avocats, prévenus et policiers...La rage, la colère, le ressentiment qu’elle devine dans les éclats de voix, ne laissent aucune place au silence ni au calme qui s’en sont allés exister loin de cette folie. Ce vacarme est assourdissant et elle adore, elle s’en repaît avec délectation. Elle a signé pour cette animation, tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes. Elle salue brièvement les collègues qu’elle croise en chemin avant de sortir sous le soleil qui a daigné faire une apparition après de longues semaines d’absence.

Elle hésite à fumer une cigarette pour finir par sortir de la poche de son manteau, un vieux calepin sur lequel, elle note : *“04 novembre : Il fait beau pour la première fois depuis deux semaines. J’ai joué à la roulette russe. Ma raison commence à m’échapper”*. Quand elle a fini, elle le range et se dirige vers le Pont Neuf pour se rendre à sa boulangerie préférée située sur la rue Saint-Honoré.

Beronika n’éprouve aucune gêne à circuler dans les arrondissements chics de la capitale. Elle se fiche de ne pas être habillée à la dernière mode lorsqu’elle pousse la porte des magasins huppés qu’on y trouve.

Beronika a reçu une éducation stricte. Ses parents lui ont appris à ne pas s’attacher aux choses matérielles et à ne pas être impressionnée par les signes extérieurs de richesse. Son métier lui a aussi donné une vue privilégiée sur la sordide réalité qui se cache très souvent derrière les élégantes portes closes des nantis. Ainsi, elle n’éprouve aucun sentiment d’infériorité quand elle les côtoie, car leur vie est parfois loin d’être enviable.

“Madman” frais et reposé, l’attend dans son bureau à son retour. Il jette un regard suspicieux sur ses vêtements froissés et sa mine blafarde. “As-tu passé la nuit ici ?”

“Je ne suis pas sans domicile fixe. Que veux-tu ?”

“Bas les pattes, Beronika. J’ai été affecté à une nouvelle enquête. Rien de très passionnant, mais je ne travaillerai pas à temps plein sur le dossier Fridlander. Je me joindrai à toi pour les

perquisitions et les interrogatoires.” Elle esquisse dans sa tête une petite danse de la victoire et affiche involontairement un grand sourire. “Madman” se vexe. “Tu pourrais cacher ta joie.”

“Pourquoi ? Pour une fois, tu ne pourras pas récolter les fruits de mes efforts.”

“Un de ces jours, tu me le payeras,” répond-il l’œil mauvais.

“Ne prends pas la mouche. Tu n’es pas une fillette,” répond-elle du tac-au-tac.

Il quitte la pièce en trombe et elle retourne à son enquête. Pendant une bonne partie de la journée, elle essaye de retrouver la trace de Caroline dans des clubs pour adultes, sans grand succès. Elle a peut-être tort de s’acharner ainsi, mais elle est convaincue que la vie sexuelle de Caroline Fridlander est la piste majeure dans cette enquête.

À 16h00, la police technique l’informe par courriel de la découverte d’un indice qui pourrait considérablement booster l’enquête. La pièce, jointe au courriel est un agrandissement d’une carte de visite qui apparaît sur l’une des photos retrouvées sur la scène de crime. Le logo sur la carte est celui du club “Plaisirs interdits”. Elle effectue une rapide recherche sur Google. Le club est situé sur la rue Thérèse dans le 1^e arrondissement et réputé dans le milieu libertin. Sans perdre de temps, elle contacte “Madman”. Ils se donnent rendez-vous sur le parking.

Quand ils se retrouvent, elle le met brièvement à jour de ses dernières découvertes. Le reste du trajet se fait en silence. Beronika, aux commandes du véhicule, prend la rue de Rivoli, puis, la rue de l’Échelle et enfin la rue Sainte-Anne, tandis que “Madman” tapote sur son téléphone. Concentrée sur sa conduite, elle est loin de se douter des déplorables pensées qu’il nourrit à son rencontre. Elle le sait très envieux de sa position avantageuse au sein de la brigade et membre de la longue liste de ceux qui pensent qu’en dépit de son talent, ses succès ne sont dus qu’aux nombreuses relations de son père, mais elle est en réalité, loin de se douter de la profondeur de son ressentiment.

Quand il est entré dans la police à l’âge de vingt ans en terminant le lycée, “Madman” avait de grandes ambitions. Il les a revus à la baisse quand il s’est rendu compte, avec un certain désespoir, que ses modestes aptitudes qu’il compense avec beaucoup de zèle, l’empêcheront de gravir les échelons à la vitesse dont il rêvait. Il lui a fallu patienter quatorze longues années pour être nommé lieutenant et il espère, depuis autant d’années, atteindre l’échelon suivant, sans résultat. Se sachant incapable de réussir l’examen requis, il fait le larbin en espérant une nomination émérite, mais l’absence de reconnaissance par sa hiérarchie qu’il juge comme une profonde injustice, lui fait

craindre le pire. Il a pris Beronika en grippe dès son arrivée à la brigade. Tout ce qu'elle est, suscite chez lui une profonde animosité qu'il manifeste avec discrétion au travers de petites piques assassines. Depuis sa nomination au grade de capitaine qu'il convoitait tant, son amour-propre blessé, crie vengeance. Il s'estime légitimement lésé par le sort, car il est plus expérimenté et volontaire.

Depuis plusieurs mois, il essaye avec le concours de quelques collègues de mettre un terme à sa carrière, et enfin une action se précise. Il mène en parallèle un "projet" personnel. Au cours d'une soirée particulièrement arrosée entre collègues à laquelle elle a daigné participer, elle lui a confié l'état déplorable de sa relation avec son père. Il ne se serait jamais douté qu'entre le père et la fille, une violente guerre faisait rage. Bien que distantes, leurs relations lui semblaient cordiales et professionnelles pour éviter, il le pensait alors, de donner du grain à moudre aux mauvaises langues qui accusaient M. Delacre de favoritisme envers sa fille. Depuis cette malencontreuse confession, il a beaucoup réfléchi et il pense avoir trouvé un moyen d'utiliser leur désaccord à son avantage. Beronika a tout oublié de cette conversation et ne garde de cette soirée qu'une abominable gueule de bois, mais elle sent que quelque chose se trame. "Madman" ne cherche plus à dissimuler son aversion et affiche dernièrement, l'attitude hautaine du vainqueur.

Elle se gare à quelques minutes de leur destination vingt minutes plus tard. Ils finissent le trajet à pied. À l'adresse indiquée, ils trouvent un immeuble avec une porte en bois. Il n'y a pas d'enseigne. L'intérieur du bâtiment est caché. Les fenêtres au rez-de-chaussée et aux étages supérieurs sont fermées. Les épais rideaux en velours noir, tirés. Elle appuie sur la sonnette discrètement incrustée dans le mur à côté de la porte avant de reculer de quelques pas pour mieux inspecter le bâtiment. L'édifice est quelconque et presque invisible. Quelqu'un s'est donné du mal pour l'abriter des regards extérieurs.

Ils patientent. L'accès au club doit être contrôlé grâce à des caméras qui surveillent la rue et l'entrée. Elle donne un coup de pied dans la porte, puis, pose le doigt sur la sonnette et maintient la pression. Une minute plus tard, la porte s'ouvre et un homme d'origine africaine apparaît. Il est impossible de lui donner un âge. Il pourrait aussi bien avoir la trentaine, la quarantaine ou la cinquantaine. Il est bâti comme une armoire à glace, a l'air menaçant et l'œil mauvais. Prudent, "Madman" s'éloigne de quelques mètres.

"Qui y a-t-il ?" La voix est grave et puissante. Le ton énervé.

Elle montre sa carte professionnelle. “Police. Nous souhaiterions parler au gérant.”

“Il est absent.”

“Où est-il ?” Il ne répond pas. Il tente de refermer la porte. Elle place son pied dans l’entrebâillement. “Tu ne gagneras pas. Je suis flic. J’ai tous les droits. Dis à ton chef que je veux lui parler et je veux lui parler maintenant. Il a cinq minutes pour se décider avant que je ne mobilise des collègues pour passer la nuit devant cette foutue porte. Je doute que la présence de flics en uniforme encourage le genre de commerce que vous faites.” Elle retire son pied et il claque aussitôt la porte. Il réapparaît quelques minutes plus tard pour leur communiquer l’adresse d’un dénommé M. Vianon. Il attend leur visite dans son appartement situé sur l’avenue de l’Opéra, non loin de l’Opéra Garnier.

M. Vianon vit au deuxième étage d’un immeuble cossu. L’appartement est meublé avec une sobriété élégante et beaucoup de goût, bien à l’opposé de ce qu’elle s’imaginait être l’appartement typique d’un gérant de club échangiste. “*Ne devrait-il pas vivre dans un quartier douteux, dans un appartement encore plus douteux, décoré de façon ostentatoire avec aux murs des affiches pour adultes rappelant sa profession ?*” Il les accueille avec une froideur hautaine qui laisse deviner son mépris, son dédain pour les forces de l’ordre. Leur présence ne semble nullement l’inquiéter.

Après avoir décliné leurs identités et montré leurs cartes professionnelles, ils sont conduits par leur hôte dans son immense séjour, orienté plein sud, dans lequel d’immenses baies vitrées laissent pénétrer, tout rayon de soleil qui parvient à s’échapper des nuages opaques survolant la capitale. Beronika s’installe en face du canapé dans lequel M. Vianon a pris place. “Madman” marche de long en large dans la pièce en faisant craquer les phalanges de ses doigts. Cette basique tactique de policier pour mettre un témoin ou suspect sous pression, peine à produire l’effet escompté sur M. Vianon qui les connaissant toutes ou presque, ne se laisse pas déstabiliser.

Beronika a imprimé l’une des photos de Caroline qu’elle a trouvées sur internet. Elle la sort de la poche de son manteau et la tend à son hôte. “Connaissez-vous cette personne ?”

Il prend la photo, mais répond avant de l’avoir regardé. “Non, lieutenant ? Capitaine ?”

“Capitaine. En êtes-vous certain ?” Elle bluffe. “Nous savons qu’elle fréquentait votre club.”

“Lequel ? J’en possède plusieurs.”

“Plaisirs interdits.”

“Je ne connais pas personnellement tous mes clients.”

“Pourtant, vous gérez un lieu très sélectif, réputé pour fonctionner uniquement avec une clientèle d’habitues triés sur le volet.”

“Bien que triés sur le volet, tout un tas de gens vont et viennent dans mon club. Je vous le répète, je ne connais pas cette personne.” Il la regarde droit dans les yeux et baisse immédiatement les siens. Il y a une telle force dans son regard. L’étonnante détermination et la sombre énergie qu’ils dégagent le mettent immédiatement sur la défensive. Mal à l’aise, il se redresse sur son siège. Toujours se méfier de l’eau qui dort. Il le sait pourtant après toutes ces années à travailler dans le milieu de la nuit. *“Celle-ci est plus vicieuse et dangereuse que les autres,”* se dit-il, en pinçant les lèvres.

“Depuis quand possédez-vous ce club, M. Vianon ?”

Il répond avec une certaine fierté. “Une dizaine d’années.”

“L’affaire est-elle rentable ?”

“Oui.”

“Qu’en est-il de Neptune ?” L’une des pages du site internet du club “Plaisirs interdits” fait la promotion de la discothèque “Neptune”. Selon la publicité, la boîte de nuit est fréquentée par le gotha parisien et est réputée pour ses prestigieuses soirées à thème. Elle en a conclu que les deux endroits appartenaient à la même personne.

M. Vianon croise et décroise les jambes. “Où voulez-vous en venir ?”

Elle a fait ses devoirs. Elle sort une nouvelle liasse de feuilles de la poche de son manteau et fait semblant de les parcourir. “Je lis ici, que votre discothèque a été au cœur d’une enquête menée par la brigade des stupéfiants. Cocaïne ?”

“En effet. Mais, j’ai été lavé de tout soupçon. Nous avons récemment pu reprendre nos activités.” Elle range ses feuilles et célèbre la nouvelle en applaudissant vivement. “Fantastique !”

“Madman” et Vianon échangent un regard éberlué. “Savez-vous ce que j’ai appris sur les riches au cours des années, M. Vianon ?”

“Non. Je vous laisse éclairer ma lanterne.”

“Ils prétendent. L’équilibre de leur monde repose entièrement sur leurs faux-semblants. Savez-vous ce que cela veut dire ?”

“Non, mais je suis tout ouïe.”

“Cela veut dire que lorsqu’ils aiment la poudre, ils évitent soigneusement de penser aux cartels qui déciment des villages entiers, terrorisent des familles, saccagent des vies pour qu’ils s’en mettent plein le nez et ils ne veulent surtout pas que la police vienne frapper à leurs portes à ce sujet. Ai-je raison de supposer que les rats ont déserté le navire ?”

M. Vianon regarde ses ongles parfaitement manucurés. “Nous travaillons à regagner la confiance de notre clientèle. Je souhaiterais également remettre en question cette très belle argumentation. Tous les consommateurs qu’ils soient riches ou pauvres s’en fichent des conséquences néfastes de leurs penchants ou addictions sur leur vie ou sur celles des autres. Lorsque vous achetez avec joie un article qui devrait coûter le double, le triple ou le quadruple du prix dans des enseignes qui ont fait des bas prix leur argument de vente, vous inquiétez-vous des salaires dérisoires qu’ils payent à leurs employés, vous inquiétez-vous que certains soient des enfants, vous inquiétez-vous de leurs conditions de travail ?”

Ils se regardent et se comprennent pour la première. Ils savent qu’ils ont chacun, à leur façon, raison. “Madman” s’impatiente. Il en a marre de leurs discussions intellectuelles et ennuyeuses. Qui achète quoi, où, à qui, à combien, quelle importance ? *“Nous finirons tous dans la tombe, les uns à côté des autres après avoir été sévèrement démolis par la vie.”*

Beronika reprend la parole. “Combien perdez-vous actuellement ?”

“Beaucoup. Nos clients seront bientôt de retour. Neptune est l’une des meilleures discothèques de la capitale.”

“Resteront-ils quand des rumeurs recommenceront à circuler ? Il se murmure déjà de vilaines choses à propos de votre boîte de nuit.”

“Me menacez-vous, capitaine ?” Elle le regarde d’un œil pensif, puis, se tourne vers son coéquipier. “Ai-je proféré des menaces à l’encontre de M. Vianon ?”

“Non. Nous discussions amicalement entre amis, n’est-ce pas Vianon ?”

Beronika regarde leur hôte d’un air peiné. “Voyez comme vous êtes paranoïaque. M. Vianon, votre grande intelligence se reflète sur votre visage. Vous êtes sans le moindre doute un homme d’esprit. Permettez-moi néanmoins de vous récapituler vos options. Première option, vous coopérez. Deuxième option, vous coopérez. Pourquoi ? Parce que vous n’avez pas envie de m’avoir comme ennemie. Je suis une teigne qui déteste qu’on l’emmerde.”

“*Putain, d’où sort cette gamine ?*” Se demande M. Vianon. Il regarde enfin la photo. “La mémoire me revient, capitaine. Elle était bien une habituée.”

“Était-elle seule ou accompagnée ?” Il garde le silence. “Ne nous sommes-nous pas compris ?”

M. Vianon veut qu’elle s’en aille. La conversation ne l’amuse plus. Il répond sur un ton amer. “Elle était accompagnée.”

“De ?”

“D’un gentleman. Toujours le même. Il se faisait appeler M. Lyre. J’ai tenté d’en apprendre plus sur lui, comme je le fais pour tous mes clients, mais je n’ai rien trouvé. M. Lyre n’existe pas. Il utilisait un nom d’emprunt.”

“À quoi ressemblait-il ?”

Il réfléchit en fronçant les sourcils. “Un mètre quatre-vingt-dix environ, cheveux poivre et sel, yeux bleus, mâchoire carrée, je crois, mais je n’en suis pas certain.”

“À quelle fréquence, visitaient-ils votre club ?”

“Une à deux fois par mois.”

“Sur quelle période ?”

“Un an à peu près, entre 2009 et 2010. Puis, ils ont disparu. Ils participaient uniquement aux soirées ‘Volupté et Plaisir’ réservées aux couples. Capitaine, bien que je sois contraint de vous aider, je ne dispose que de peu d’informations sur ces gens. Madame était belle, monsieur aimait regarder et ils respectaient les règles.”

“Comment payaient-ils ?”

“En liquide.”

Elle se lève pour signaler la fin de l’entretien et prendre congé. “Veuillez-vous présenter à la brigade demain à 14h00.”

“Pourquoi ?”

“Pour nous aider à établir le portrait-robot de M. Lyre.”

“Est-ce vraiment nécessaire, capitaine ? Tout ceci date de trois ans et j’ai une très mauvaise mémoire. Je ne suis plus très jeune, vous savez...”

“La vivacité de l’esprit ne dépend pas de l’âge. Et, vous n’avez que soixante ans. Notre technicien vous aidera à vous souvenir. Merci pour votre aide.”

“Ai-je vraiment eu le choix ?” Demande-t-il froidement.

Sa question fait se dessiner un sourire sur ses lèvres. Elle se garde de lui répondre. Dans le silence qui s’est installé, M. Vianon raccompagne ses déplaisants invités à la porte.

Chapitre 5 — DIMITRI

“La solitude du pêcheur”

Journée du 04 novembre 2013

Dimitri se réveille en sursaut. Il se lève d'un bond et s'affale lourdement sur le sol. Paniqué parce qu'il peine à respirer, il saisit violemment les pans de sa chemise en s'efforçant de respirer par la bouche. Il prend de profondes inspirations jusqu'à sentir son cœur reprendre un rythme normal. Quand il se sent mieux, il se relève péniblement sur des jambes tremblantes. Il se rallonge sur le canapé où il s'est endormi dans ses vêtements de ville, avec ses mocassins aux pieds.

Sa poitrine comprimée est douloureuse, une douleur diffuse qu'il peine à décrire, tant elle est à la fois, évanescence et puissante. La bouteille de whisky à moitié vide, posée sur la table basse installée à côté du canapé semble le narguer. Il y jette un regard haineux avant de la faire basculer d'un coup de pied sec sur le sol où elle se brise en mille morceaux.

Il est d'une humeur exécrable. Ses sentiments à mi-chemin entre la tristesse et le soulagement suite au décès de Caroline, le font nager en pleine confusion. Il en vient à remettre en question son monde, ce monde dont il était pourtant si fier, si sûr, à peine quelques jours plus tôt. Pire, il en vient à remettre en cause sa propre humanité. Pourquoi éprouve-t-il du soulagement ?

Il ferme les yeux et essaye de se rendormir, mais son esprit s'y refuse. À bout de patience, il finit par se lever pour se rendre à la cuisine où il se sert un verre d'eau à l'évier avant de lancer la machine à café. Il se frotte distraitemment les yeux en regardant la machine extraire le breuvage noir

et corsé dans une petite tasse. Ses pensées sont prises d'assaut par les événements de la veille. Sa vie est un champ de ruines.

Lorsqu'il a appelé ses beaux-parents à la suite de sa brève conversation avec Diane, sa belle-mère, à sa grande surprise, a répondu à la première sonnerie en dépit de l'heure tardive. Il a oublié qu'ils ont fait installer dans leur chambre, sur la petite commode à côté du lit, un vieux téléphone des années 60, à clavier rotatif, qu'ils ont déniché dans un vide-greniers et qui leur rappelait la belle époque.

Elle a répondu avec prudence. Les appels nocturnes produisent cet effet. Ils n'annoncent rien de bon. *"Allô."*

"Mme Lemarchand..." Son cœur battait à tout rompre et ses mains étaient moites.

"Dimitri, est-ce vous ?" Malgré les années, les relations entre Dimitri et ses beaux-parents n'ont rien perdu de la gêne des débuts. Entre vouvoiement et cordialité distante, ils se comportent comme de parfaits inconnus qui viennent à peine de se rencontrer et ne savent que penser de l'autre. Elle a fondu en larmes. Il n'avait encore rien dit, mais déjà elle avait deviné le pire. *"Qu'est-il arrivé à Caroline ?"*

Il a dit des platitudes pour retarder l'échéance. *"Mme Lemarchand, je suis désolé de vous appeler à cette heure tardive —"*

"Dimitri, qu'est-il arrivé à ma fille ?" Il a perdu l'usage de la parole. Les mots ? Comment les forme-t-on ? Comment les prononce-t-on ? *"Dites-moi. Qu'est-il arrivé à ma fille ?"*

Il s'est raclé la gorge. *"Caroline est morte."* Trois mots. Un cri de désespoir. Un bruit sec. Des voix étouffées. Patrick a récupéré le combiné qui avait glissé des mains de sa femme et l'a porté à son oreille.

"Dimitri. Est-ce vrai ?"

"Oui. Je suis désolé."

"Que s'est-il passé ? Avez-vous eu un accident ? Clara ? Comment va-t-elle ?"

"Clara va bien." Il a fermé les yeux et a lâché d'une traite. *"Patrick, Caroline a été assassinée."*

Il a essayé de les reconforter, mais il n'a pas été facile de trouver les réponses appropriées à leurs questions tout en évitant de trop leur en dire. Il a réécrit l'histoire parce qu'il n'a pas eu le courage de leur dire la vérité. Même s'ils la connaîtront tôt ou tard, il a jugé préférable de les épargner le plus longtemps possible. Il leur a dit qu'à son retour d'un déplacement professionnel, il avait trouvé son corps sans vie dans leur chambre et que les causes de son décès étaient encore indéterminées. Il a complété en disant que la police privilégiait la piste du meurtre. L'utilisation du mot "meurtre" a suscité une vive émotion. Patrick a questionné Dimitri avec des larmes dans la voix.

"Caroline était aimée et appréciée de tous. Qui aurait bien pu vouloir l'assassiner ?"

"Je ne sais pas. L'enquête est encore dans ses premières heures. Je vous tiendrai au courant."

Il s'est demandé s'il le soupçonnait. Il a compris qu'il devait prendre les devants dans cette affaire. Il a besoin d'un avocat et d'un chargé de relations publiques. Non pas pour qu'ils travaillent à sa défense, mais pour contrôler les retenues médiatiques et bloquer tous les articles de presse avant leur parution. Il ne veut pas que sa vie privée devienne un cirque, qu'elle soit étalée dans la colonne des faits divers des torchons qui prétendent faire du journalisme quand ils ne font que satisfaire le voyeurisme de leurs lecteurs.

"J'ai réservé nos billets." Il n'a pas entendu Éloïse entrer dans la pièce, et il sursaute légèrement. "Nous partirons à 14h00, puis, nous prendrons le train de 20h00 pour rentrer."

Il s'inquiète de l'heure. "Quelle heure est-il ?"

"11h00. Tu as le temps de prendre une douche et de manger quelque chose. J'ai appelé Clara pour l'informer que je serai à Londres dans la journée pour une exposition. Nous avons rendez-vous chez elle à 17h00. Je ne lui ai pas dit que tu m'accompagnais. Tu seras la mauvaise surprise sur le gâteau."

Dimitri n'a pas envie de parler de l'état de sa relation avec sa fille. Il ne veut pas écouter en silence une énième leçon de moral. Il reconnaît ses erreurs. Qu'espère-t-elle de plus ? Qu'il s'ouvre les veines ? Il botte en touche. "Merci de t'être occupée des billets."

"Tu n'as rien d'autre à dire !?"

Il demande d'un ton las. "Qu'attends-tu de moi, Éloïse ?"

“J’attends que tu me demandes des nouvelles de ta fille. Merde, quoi ! Tu ne lui as pas parlé depuis une éternité !”

“Si l’éternité est une forme d’infini, ce qu’elle vient de dire n’a pas de sens. Si je n’ai pas parlé à Clara depuis une éternité, nous n’aurions pas pu avoir cette conversation puisque nous serions déjà tous morts. Aucun humain ne vivra assez longtemps pour voir s’achever l’éternité.” Dimitri intellectualise pour se donner bonne conscience. “Clara va bien. Je le sais. Ne t’en mêle pas.”

“Ah oui ? Comment ? Comment le sais-tu ? À quand remonte votre dernière conversation ? Quand t’es-tu soucié d’elle dernièrement ?”

“Arrête, Éloïse. Pas aujourd’hui, pas ce matin, s’il te plaît.”

“Et pourquoi pas ? Quand est-ce que ce sera le bon moment ?” Dimitri prend sa tasse de café et essaye de s’éloigner. Elle l’attrape par le bras. “Tu n’es qu’un lâche. Voilà ce que tu es Dimitri, un lâche !” L’insulte l’atteint comme une gifle.

“Quand as-tu assumé toute autre responsabilité que la date de livraison d’un de tes tableaux ? Quand es-tu devenu experte en matière d’éducation ? Aux dernières nouvelles, tu n’as pas d’enfant. Arrête de te mêler de ma vie !” Éloïse retire sa main comme s’il l’avait brûlé. Ses yeux s’assombrissent. Il regrette qu’elle capitule aussi facilement. Il aurait bien aimé se disputer pour pouvoir passer ses nerfs sur elle. Il se sent obligé de s’excuser.

“Je te demande pardon. Mes mots ont dépassé ma pensée.”

“J’essaye seulement de t’aider et tu sais que j’ai raison.”

“Je sais, mais as-tu besoin de remuer le couteau dans la plaie chaque fois que l’occasion se présente ? Que dois-je faire pour te prouver que j’ai conscience de mes erreurs ? M’ouvrir les veines et me vider de mon sang ? Oui, j’ai raté toutes les étapes importantes de la vie de ma fille. Oui, j’ai trompé sa mère. Oui, j’ai couché avec sa meilleure amie. Oui, j’ai été un père absent et distrait. Oui, oui et encore oui. Je plaide coupable pour tout. Que dois-je faire de plus ?”

“T’excuser ?” À aucun autre homme, Éloïse n’aurait pardonné ne serait-ce qu’une seule des fautes qu’il a énumérées. Il aurait été banni de sa vie, mais Dimitri n’est pas n’importe quel homme. Il est avant tout son frère. Les liens du sang font ça parfois. On pardonne plus qu’on ne le devrait.

“Elle refuse de me parler. Elle refuse de me voir. Que dois-je faire ? L’enfermer dans une pièce et la tenir prisonnière jusqu’à ce qu’elle le fasse ?”

“Oui, si c’est la seule option dont tu disposes. Elle croit que tu ne l’aimes pas.” Il n’en peut plus d’entendre dire qu’il n’aime pas sa fille, la chair de sa chair.

“Pourquoi ? Ne lui ai-je pas prouvé mon amour en me saignant à blanc pour les mettre financièrement à l’abri ? Toute ma vie, j’ai travaillé dur pour leur offrir le meilleur. Rien que le meilleur. N’ai-je pas couvert Clara de cadeaux ? Ne l’ai-je pas nourrie, logée, blanchie ? Ne lui ai-je pas payé la meilleure éducation possible ? Un appartement ? Des vêtements à ne plus savoir quoi en faire ? Ai-je jamais rechigné à lui offrir la moindre petite chose qu’elle me demandait ? Pourquoi tout cela ne compte-t-il pas ?”

“L’argent et les biens matériels ne suffissent pas, Dimitri. Elle veut que tu lui accordes du temps. Elle veut que tu t’intéresses à elle.”

“Parce qu’il suffit d’être disponible pour être un bon parent, pas vrai ? Suis-je le seul imbécile à ne pas avoir compris qu’il vaut mieux vivre dans la précarité et passer du temps avec ses enfants que faire le nécessaire pour qu’ils n’aient jamais à courber l’échine ni limiter leurs rêves parce qu’ils sont nés du mauvais côté de la barrière ?”

“Je n’ai jamais dit ça.”

Il demande d’un ton amer. “Que dis-tu alors ?”

Contrairement à Dimitri, Éloïse ne sait pas trancher entre deux extrêmes. Son monde est gris. Celui de son frère noir ou blanc. Il ne fait pas de compromis. Mais, si être intransigeant est une qualité remarquable en affaires, c’est un défaut dans tous les autres aspects de la vie. Elle espère qu’il finira par le comprendre. Pour l’instant, elle décide de battre en retraite. Il a raison. Elle n’a pas d’enfants. Elle l’a choisi. Elle n’est pas experte sur le sujet. “Que vas-tu lui dire au sujet de Caroline ?”

“La vérité...Je voulais demander le divorce. J’ai pris rendez-vous avec un avocat. J’étais décidé, sûr de mon choix, mais...Désormais j’en doute et je regrette. Comment est-ce possible ?”

“La mort change notre perception de la vie. Elle nous met à nu et nous force à regarder. C’est un miroir devant lequel nul ne peut se cacher.”

Dimitri ne l'entend pas et continue sur sa lancée. "Tout aurait été différent, si je m'étais donné la peine. Est-elle morte par ma faute ? J'ai regardé mon foyer se désintégrer en remettant tout à demain. Je pensais contrôler mon destin. Je le ferai plus tard, quand j'aurai le temps parce que je pensais que j'en avais...du temps...Le temps de m'occuper de Clara, d'être un bon père, de me faire pardonner mes erreurs, de reconstruire mon mariage avec Caroline. J'ai oublié que nous étions tous sur la sellette et que la mort...la mort n'arrive pas qu'aux autres. Demain, me suis-je promis des millions de fois. Demain est enfin arrivé, et que me reste-t-il ?"

"Clara. Il te reste, Clara. Et des centaines de milliers d'euros à la banque."

Il la regarde et sourit. "Elle ne me pardonnera jamais."

"Bien sûr qu'elle le fera. Elle t'aime. Son amour est enseveli sous un épais ressentiment, mais il est encore là. Caché quelque part au fond d'elle. La mort de Caroline est injuste, atroce, incompréhensible, et j'ai tellement honte de le dire, mais comprends-tu que cette tragédie peut aussi se révéler être une chance ? Arrête de chercher ailleurs ce que tu possèdes déjà. Tu n'as plus rien à prouver à personne. D'accord ?" Il acquiesce et elle s'en va.

Après son départ, il reste un long moment à contempler le vide avant de se diriger vers la salle de bain. Un désordre indescriptible y règne. Il ouvre l'armoire à pharmacie, furete parmi les emballages, trouve des cachets d'aspirine qu'il avale sans eau avant de se déshabiller pour se glisser sous le jet d'eau. Tandis qu'il se frotte le corps, la douleur dans sa poitrine qui s'est atténuée pendant sa conversation avec Éloïse, se ravive avec une brutale intensité. Son cœur rate un battement, puis, se serre douloureusement, une boule de sanglots lui noue la gorge faisant monter à ses yeux, des larmes dont il a honte. En quelques secondes, il pleure comme un gamin. Il s'accroupit sur le sol et regarde le jet d'eau se mélanger à ses larmes pour disparaître dans les canalisations. Au bout d'un certain temps, il sort de la cabine, s'essuie le corps et se brosse les dents. Une serviette nouée autour des reins, il retourne dans le séjour où il récupère le petit sac contenant les maigres effets qu'il a été autorisé à prendre la veille, puis, il retourne dans la salle de bain pour finir de s'habiller.

Éloïse est partie quand il était sous la douche. Il a entendu la porte d'entrée claquer. Pour s'occuper, il met son téléphone à charger et l'allume pour consulter ses messages. Il est à peine midi, pourtant, il a déjà reçu plus d'une centaine de courriels. Il les parcourt rapidement sans y répondre. Pour une fois, les affaires ne sont pas sa priorité. Il contacte ensuite son assistante et lui demande d'annuler tous ses rendez-vous de la semaine en déléguant les urgences à son associé Luc Derbeaux.

Luc et Dimitri ont débuté leur carrière à Publicis le même jour. Ils ont collaboré sur de nombreux projets au cours des années, mais ne sont pas pour autant devenus amis. Tous deux très carriéristes, ils ont été plus compétiteurs qu'alliés. Pourtant, quand de retour de Londres, Dimitri a décidé de se lancer en solo, il n'a pas hésité à faire appel à son ancien rival pour être son bras droit, car il était le partenaire idéal. Luc est tenace, pugnace, un travailleur acharné qui n'a pas peur de se mouiller pour atteindre ses objectifs. Il n'a jamais regretté sa décision. Au cours des années, surtout les plus difficiles, Luc ne l'a jamais failli ni fait défaut.

Il vient de raccrocher lorsque la porte s'ouvre. Éloïse pénètre dans le séjour et lui tend un sachet de viennoiseries. Il n'a pas faim. Néanmoins, il en retire un croissant encore chaud. Camille, à laquelle il a été contraint d'annoncer la nouvelle, doit déjà la propager aux commères de l'agence. Ses mauvaises langues s'en donneront à cœur-joie si les détails sordides entourant le décès de Caroline venaient à être dévoilés. Déjà, Dimitri a honte du portrait qu'ils dresseront de leur famille, de leurs valeurs, de leur mode de vie. L'apparence du couple beau, uni et sympathique qu'ils ont bâti au cours des années volera rapidement en éclats, les exposant aux critiques et aux moqueries de leur entourage, en l'obligeant à s'avouer que pendant toutes ces années, ils n'ont été que des imposteurs. Il contemple le croissant qu'il tient du bout des doigts d'un air hagard.

"Mange." D'à peine deux ans son aînée, Éloïse a tendance à le mater. "*Couvre-toi. Repose-toi, tu as l'air fatigué...*" Elle s'immisce dans sa vie au point d'en devenir parfois agaçante. "*Arrête de me traiter comme un enfant !*" rouspète-t-il intérieurement.

"Je n'ai pas faim." Il jette le croissant dans la poubelle.

Elle s'insurge avec véhémence. "Merde, Dimitri ! Il existe des personnes qui meurent de faim." Les réminiscences de leur éducation catholique la saisissent de temps à autre. Dimitri ignore ses remontrances. Pourquoi s'évertuer à lui expliquer qu'un croissant jeté dans un appartement bordélique à Paris n'a aucune incidence sur la faim dans le monde ? Il a mieux à faire et est pressé de s'y mettre. "Allons-y."

"Il est à peine midi. Pourquoi se précipiter ?"

Il répond avec irritation. "J'étouffe ici. J'ai besoin d'air."

"Ce n'est pas la peine de t'énerver. On y va..."

Éloïse prend son sac, tandis qu'il s'assure que son portefeuille et ses clés sont toujours dans la poche du long manteau noir qu'il a pris en remplacement de sa veste en Tweed peu adaptée aux basses températures du mois de novembre. Dans la rue, les décorations de Noël ont déjà été installées. Il ne s'en était pas aperçu la veille. Elles le font penser à Clara et son cœur se serre pour sa fille. À Londres, Clara vaque innocemment à ses occupations sans se douter du changement dramatique qui la veille s'est produit dans sa vie. Elle ne sait pas que la mort a frappé de la plus absurde et injuste des façons et qu'elle est désormais, orpheline. Dimitri pour l'avoir vécu à deux reprises, sait que peu importe l'âge, la mort d'un proche est une tragédie difficile à comprendre et à accepter. Quand ses parents sont morts, il venait de fêter son quarantième anniversaire. Il était un homme, un adulte autonome et financièrement indépendant. Pourtant, il ne se remet pas de leur absence. Lui manquent surtout, le son de leurs voix, leurs sourires, leurs encouragements et la douceur de leurs étreintes. Il s'arrête un instant sur le trottoir et lève la tête pour contempler le ciel. Éloïse s'arrête à ses côtés et fait de même. "Qu'y a-t-il à voir ?"

"Rien."

"Qui a bien pu assassiner Caroline ?"

"Je n'en sais rien. Je ne vois personne dans notre entourage capable d'une telle barbarie."

"Peut-être son amant ?"

"Lequel ? Elle semblait en avoir plusieurs...Le pire, c'est que je pensais bien la connaître. Je pensais que je lisais en elle comme dans un livre ouvert. J'étais si loin de la vérité que c'en est presque risible. Elle était une inconnue, un mystère. Elle l'a toujours été d'une certaine façon, je le comprends maintenant. Que va découvrir la police dans les prochains jours ? Quelles autres parties de sa vie, de notre vie, me cachait-elle ? Je la trompais, notre mariage était fini, mais je me sens quand même floué parce qu'au moins j'étais honnête et je pensais qu'elle l'était aussi. Mais à bien y réfléchir pourquoi l'aurait-elle été quand je lui avais clairement fait comprendre que je m'en fichais. Tout est ma faute, n'est-ce pas ?"

Durant ces quelques minutes, ses œillères tombent et tous ses prétextes se brisent. Il se voit tel qu'il est pour la première fois depuis longtemps. La vérité lui fait l'effet d'un atterrissage brutal au sol après une longue chute. Il contemple sa vie avec lucidité, telle qu'elle est vraiment et non comme il se disait, pensait, s'est convaincu qu'elle était au cours des années. Ses origines modestes et les privations qui y ont été monnaie courante l'ont rendu cupide et revanchard. Il était obnubilé par

l'argent. Quand il a commencé à en gagner, il est tombé amoureux du pouvoir et des privilèges dont il s'accompagnait. Il est devenu gourmand. Il en voulait plus, toujours plus. Son ego a gonflé proportionnellement aux centaines de milliers d'euros qu'il amassait. Il est devenu un salaud. Il ne touchait plus terre. Pourtant, son père l'a mis en garde. *"Il faut avoir la tête dans les étoiles, mais les pieds sur terre."* Il n'a pas écouté. La conclusion est désormais sans appel. Il a été un mauvais mari et un mauvais père. Il a émotionnellement maltraité Caroline et il ne s'est jamais occupé de Clara. Il n'a jamais changé ses couches ni consolé ses chagrins ni encore veillé quand elle était malade. Il comprend enfin ce qu'Éloïse essayait de lui dire. L'argent, à lui seul, ne rend pas heureux.

Les premières années de la vie de Clara, il dormait peu et travaillait beaucoup. Il était réglé comme une horloge. Il arrivait dans les locaux de Publicis, tous les matins peu avant 07h00. Il ne repartait pas avant 21h00. De retour chez lui, il s'enfermait dans son petit bureau, et n'en sortait pas avant minuit. Il la voyait très peu. Il n'était pas de ces pères investis ou concernés qui trimballent des photos de leurs gosses dans leur portefeuille, prêts à les montrer au premier venu en s'extasiant devant leur progéniture.

Elle avait cinq ans quand il est parti à Londres, rejoindre les effectifs de l'agence WPP. Pour apaiser sa conscience et se dédouaner auprès de Caroline, il est rentré les deux premiers week-ends suivants son départ. Ils ont passé leurs journées dans des parcs d'attractions, leurs soirées au restaurant et leurs nuits, tous les trois dans le même lit, à se raconter des histoires jusqu'à l'aube. Puis, il n'a plus fait le déplacement jusqu'à son retour définitif à Paris. Caroline est venue lui rendre visite à de nombreuses reprises, mais elle ne se faisait accompagner de Clara qu'avec parcimonie, car elle ne supportait pas son indifférence à l'égard de leur fille qui se faisait une joie de le revoir pour rentrer systématiquement déçue et en larmes parce qu'il a complètement ignoré leur présence et n'a pas daigné quitter son bureau.

Il a dormi dans les locaux de son agence, les six premiers mois après sa création. Pour gagner du temps, il a fait installer un canapé convertible dans son bureau et à réaménager les locaux pour y inclure une cuisine et une salle de bain. Cette fois, le travail a été son unique priorité parce qu'il était désespéré. Il a joué leur vie à la roulette russe en investissant toutes leurs économies dans son nouveau projet. L'échec n'était pas une option. Il n'était déjà plus assez jeune pour tout recommencer.

Ainsi pendant les dix-huit premières années de sa vie, il s'est trouvé des excuses et n'a été qu'une ombre dans la vie de sa fille. Il était, comme elle aimait à le dire, un illustre inconnu, un courant d'air qui entraît et sortait avant qu'elle n'ait eu le temps de le saisir. Ils étaient de parfaits inconnus l'un pour l'autre. Leurs rapports étaient gauches et maladroits. Mais, l'animosité n'est apparue que plus tard. Après son incartade avec Magalie, sa meilleure amie.

Clara et Magalie se sont rencontrées à quatre ans et sont aussitôt devenues meilleures amies. Tout comme sa fille, il l'a vue passer des couettes et de la frivolité de l'enfance, aux doutes de l'adolescence ingrate et enfin aux tribulations des premières fois. Jusqu'à ce qu'elle lui prouve solidement le contraire, Magalie était restée une enfant aux yeux de Dimitri.

Elle passait la grande majorité de son temps dans l'appartement des Fridlander qu'elle jugeait de loin plus spacieux et confortable que celui de ses parents. Lorsque Clara s'est installée à Londres, elle a continué de leur rendre visite. D'abord épisodiques, ses visites se sont progressivement faites plus fréquentes. Caroline la considérait comme sa fille. Ils l'accueillaient chez eux sans se poser la moindre question. Il travaillait fréquemment de l'appartement et il n'était pas rare qu'il se joigne à la conversation de ces dames par politesse.

Magalie était inscrite en médecine à l'université Paris VIII. À dix-huit ans, elle possédait déjà un corps de femme, tout en courbes généreuses qui laissaient peu d'hommes indifférents. Sa peau laiteuse, ses longs cheveux noirs dont elle accentuait la coloration avec une teinte plus foncée, ses yeux vairons dus à une rare aberration génétique, l'un noir, l'autre gris, ainsi que les vêtements de couleur sombre qu'elle affectionnait, lui conféraient une aura mystérieuse, presque mystique. Elle était d'une beauté dangereuse, du genre qui pousse les hommes à faire des folies, à tout risquer pour elle, et les femmes de tout âge, à la détester dès le premier regard. Clara était d'ailleurs sa seule amie. Elle était consciente de ses atouts et était un brin aguicheuse. Ainsi, quand Dimitri a enfin compris que ses visites n'étaient pas anodines et qu'elle désirait faire de lui sa prochaine victime, il a balayé ses avances avec dédain. Il avait encore les idées claires. Elle était trop jeune, sa femme et lui connaissaient ses parents et elle était l'amie de sa fille.

Il a pris ses distances. Sa froideur a affermi sa volonté. Elle lui envoyait des photos très suggestives par SMS. Quand ils se retrouvaient seuls par inadvertance, elle le tentait. Ses doigts se baladaient délicatement à la naissance de ses seins. Elle se mordillait lascivement les lèvres ou

remontait ses vêtements jusqu'à laisser entrevoir ses dessous ou leur absence. Elle a piqué son intérêt. Encouragée par le désir qu'elle a commencé à lire dans ses yeux, elle est devenue de plus en plus audacieuse. Elle s'habillait et se comportait de façon très osée. Elle le chauffait lentement et sûrement et il s'est laissé faire. Il n'essayait plus de l'éviter au contraire, il attendait ses visites avec impatience. Quatre mois après le départ de Clara, ils s'embrassaient et se caressaient fougueusement dans son bureau. Mais, Dimitri les empêchait d'aller plus loin. Même si, elle était une énième conquête qu'il avait hâte d'ajouter à son tableau de chasse, il n'arrivait pas à franchir le pas.

Un soir, alors que Caroline recevait Magalie à dîner, il est entré à temps dans le séjour pour entendre Caroline parler de son prochain déplacement à Londres. Elle partait le vendredi — il était mardi, et y restait trois jours. Un simple regard entre Dimitri et Magalie a scellé l'affaire. Le chat n'allait faire qu'une bouchée de la petite souris. Il se tenait au bord du précipice. Des voyants d'alarme rouges clignotaient sous ses yeux. Ils l'avertissaient que ce saut lui en coûterait. Il s'est jeté dans le vide. Sans filet.

Vendredi. Il s'est hâté de rentrer chez lui. 18h00. De sa vie, il n'avait jamais fini une journée de travail de si bonne heure. 19h00. La sonnerie a retenti. 19h05. Il a ouvert la porte. 19h06. Leurs corps sont entrés en collision. Ils étaient affamés. La tension sexuelle, graduellement intensifiée au cours des précédents mois, a explosé en une supernova. Leurs furieux ébats, à même le sol du séjour ont duré une partie de la nuit.

Magalie était une amante agressive et exigeante. Elle n'était ni une vierge ni une ingénue. Dimitri a dû reconnaître avec désappointement qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Elle était à l'aise avec son corps. Elle était douée. Elle avait peu de tabous. La combinaison était explosive. Elle faisait et l'autorisait à faire des choses qui auraient fait rougir bon nombre de ses aînées. Il n'arrivait pas à croire qu'à cet âge, une fille pouvait déjà être de la dynamite au lit. Coucher avec Magalie était une ode à la gloire de la débauche. Elle était dangereuse. Elle était carnassière. Il en retirait une satisfaction coupable qui l'a corrompu. Il s'était dit une seule fois, puis, une seule nuit. Ils ont finalement passé le week-end ensemble. Pendant six mois, il lui a donné rendez-vous pour des parties de plaisir qu'il jugeait — parce que cela l'arrangeait de penser ainsi, sans conséquence.

Quand il l'a décidé, souvent parce qu'il souhaite obtenir quelque chose, Dimitri est un homme auquel on s'attache facilement en amitié comme en amour. Il est charismatique et fausset — il est passé maître dans l'art de flatter ego et vanité, attentionné. Il crée un monde autour de ses interlocuteurs dans lequel chaque mot qu'ils prononcent est reçu comme parole

d'évangile. Il leur donne de l'importance et les fait se sentir uniques, intelligents, indispensables à leur survie immédiate. Il les amène à lui ouvrir leurs âmes, tandis qu'il n'en dit jamais trop pour susciter l'intérêt.

Magalie jouait avec les hommes. À l'adolescence, quand son corps a changé, de la chrysalide au papillon, elle a compris qu'elle les tenait, et elle usait de tous les artifices pour maintenir son pouvoir. Ses amants étaient plus âgés, plus riches, plus intelligents, mais elle menait la danse. Ils se pliaient à ses quatre volontés. Nonobstant son expérience, elle n'était pas armée pour lutter et gagner contre le charme de Dimitri, une arme, qu'il a commencé à façonner alors qu'elle n'était encore qu'une possibilité dans la vie de ses parents. Il l'a prise dans ses filets avant qu'elle n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Elle a bu ses belles paroles comme du petit-lait et a cru qu'elle deviendrait bientôt la nouvelle Mme Fridlander. Le divorce n'était qu'une formalité que Dimitri entreprendrait pour lui faire plaisir. Le temps est passé. Pour Dimitri, la question ne se posait pas. Il n'allait quand même pas quitter Caroline pour une gamine qui couchait à droite et à gauche, et se vendait au plus offrant, d'autant plus qu'il s'est entretemps trouvé un nouveau jouet. Furieuse, Magalie a révélé leur liaison à Clara et Caroline. Elle avait du cran. Il le respectait.

Le téléphone a sonné. Clara. Elle ne l'appelait pas souvent. Il a décroché. *“Salopard !”*

Boom. L'insulte lui a déchiré la peau. Clara n'avait jamais un mot plus haut que l'autre. Elle n'utilisait pas de gros mots.

“Tu as couché avec Magalie ? Magalie ! ? Comment as-tu osé ? Tu as ruiné ma vie. Je te déteste, tu m'entends ? Je te déteste, petit tas de merde ! Tu mourras seul et les chiens viendront pisser sur ta tombe...”

Les obscénités ont fusé et l'ont sonné. Il ne mentira pas. Sa carapace est épaisse, mais les insultes de Clara lui ont entaillé le cœur. Il s'est tourné vers Magalie. Ils étaient dans une chambre d'hôtel à Saint-Michel.

“Échec et mât,” a-t-il lu dans ses yeux. Il l'a saisie par les cheveux et l'a foutue dehors. Ses affaires n'ont pas tardé à la suivre. Elle a tambouriné à la porte en demandant pardon. Il a appelé la réception.

“Mettez-la dehors. Elle m'importune.”

Une deuxième chance ? Balivernes ! Ne savait-elle pas qu'il détruirait tous ceux qui s'attaqueraient à sa fille ?

Le scandale a laissé Caroline indifférente. Les infidélités de Dimitri ne l'affectaient plus depuis belle lurette. Leur mariage n'était qu'un marché de dupes duquel elle ne retirait qu'un statut social prestigieux et un grand confort matériel. Clara en a souffert. Non contente de l'avoir trahie, Magalie l'a faite tourner en bourrique. À leurs amis communs, elle a raconté ses escapades avec son père. Elle leur a même transféré les messages que Dimitri lui avait écrits. On ne se remet pas d'une telle humiliation dans un groupe de jeunes gens pataugeant dans l'âge bête qu'est l'adolescence. Le cœur lourd, elle s'est résignée à s'éloigner d'amis qu'elle connaissait depuis l'enfance.

Dimitri a aussitôt rappelé Clara. Il l'a appelée à plusieurs reprises, tous les jours pendant une semaine. Selon l'humeur, elle rejetait ses appels ou le laissait faire la conversation avec son répondeur. La dernière fois qu'elle a mis les pieds chez eux, il a essayé de lui donner sa version des faits — une version dans laquelle il était la victime innocente et Magalie, la vraie coupable. Elle l'a écouté sans l'interrompre. Quand il a fini, elle est partie. Sans dire un mot. Il a vu sa fille sous un nouveau jour. Il s'est trompé. Certes, elle évite les conflits, se met rarement en colère et ne rechigne pas à faire des concessions, mais elle ne manque pas pour autant de caractère. Il a dû réviser son opinion. Une opinion qui l'a d'ailleurs amené à penser qu'en découvrant le pot-aux-roses, elle lui pardonnerait son incartade avec Magalie. Un an, trois mois et quatre jours de silence. Il a compté.

Il s'est morfondu, il s'est défendu, mais il n'a pas pensé à s'excuser. L'idée ne lui a même pas traversé l'esprit. Pourquoi l'aurait-il fait ? Magalie l'a cherché et a eu ce qu'elle méritait. Pourquoi Clara ne le comprenait-elle donc pas ?

Il a reçu de nombreuses mises en garde. Il a choisi de toutes les ignorer. Il se pensait intouchable. Mais, la vie a cette façon intransigeante et implacable de nous obliger à apprendre. Même quand on le veut pas. Elle nous casse les jambes. On s'écroule. On tombe dans la boue, et le nez dans la gadoue, il faut choisir. Comprendre, accepter, changer et grandir ou rester là. Rester là et se laisser mourir.

Machinalement, il arrête un taxi. Ils arrivent à la Gare du Nord à 12h30. Dimitri s'achète un café pour s'occuper puis ils s'installent côte-à-côte sur les sièges dispersés dans la gare. Tandis qu'ils

patientent, Éloïse, stressée, rappelle Clara pour confirmer de nouveau sa venue. Clara lui fait savoir qu'elle n'arrive pas à joindre Caroline. Elle s'inquiète. Prise au dépourvu, Éloïse prétend qu'elle a appris via Dimitri que Caroline faisait une retraite spirituelle à l'abbaye Saint-Jacut-de-la-Mer, situé dans les côtes d'Armor où elle avait l'habitude de séjourner périodiquement. Clara n'y voit que du feu.

L'Eurostar arrive à la gare Saint-Pancras à l'heure. La gare communique avec le *London Underground*, l'équivalent du métro parisien. Ils passent rapidement de l'une à l'autre. Ils achètent et rechargent leur *oyster card* avant de prendre la *Picadilly Line* jusqu'à la station *Leicester Square*. L'appartement se trouve dans le quartier Soho. Situé dans le West End, l'ouest londonien, Soho est l'un des quartiers les plus animés de la capitale britannique. Il regroupe la majorité des grands théâtres.

Depuis la station, ils marchent moins de dix minutes jusqu'à la *Old Compton Street*. Dimitri a mis son cerveau en veille et se contente de suivre bêtement Éloïse. Ses visites à l'appartement se comptent sur les doigts d'une main. Il y est allé une première fois pour visiter les lieux avant achat et une deuxième fois pour aider Clara à y emménager.

Éloïse sonne à l'interphone, tandis qu'une bourrasque hivernale les fait frissonner. Il ne fait pas encore nuit, mais la ville est habillée d'un gris épais. Un léger crachin tombe. Le vent souffle avec un bruit sinistre. Il fait s'envoler les feuilles qui retombent mollement sur le sol.

Clara attend déjà sur le palier, impatiente de retrouver Éloïse. Quand elle aperçoit la silhouette de son père dans l'escalier, sa bonne humeur retombe instantanément.

“Comment vas-tu, ma chérie ?” Éloïse se rapproche de Clara. Elles s'embrassent. Dimitri garde une distance prudente.

Clara répond distraitement. Ses yeux sont rivés sur Dimitri. “Très bien. Bonsoir, Dimitri.” Après son écart avec Magalie, elle ne pouvait plus l'appeler papa. Il était Dimitri. Il l'a toujours été d'une certaine façon. Une connaissance qui navigue en périphérie de sa vie. Dimitri ne savait pas que son titre lui avait été retiré. L'entendre utiliser son prénom le blesse cruellement, mais il ne dit rien. Il encaisse sans sourciller parce qu'il l'a mérité.

“Bonsoir, Clara.”

Après quelques secondes d'un silence inconfortable, elle s'efface pour les laisser entrer. L'appartement s'ouvre sur un séjour de 15m² environ. À sa droite, une baie vitrée occupe toute la surface du mur et donne accès à un balcon avec vue sur la cour de l'immeuble. La cuisine américaine se trouve à sa gauche ainsi qu'un couloir qui donne accès à la salle de bain, au débarras et à l'unique chambre. Dimitri et Éloïse se débarrassent de leurs manteaux et s'asseyent sur le canapé dans le séjour. Ils évitent de se regarder. La tension monte. Dans la cuisine, Clara prépare une collation. Ses mains tremblent. Elle s'est éloignée pour se remettre du choc et de l'effolement provoqué par la présence inattendue de Dimitri. "*Que s'est-il passé ?*" Elle imagine le pire, mais le pire est absurde. Elle efface l'idée. Elle la gomme soigneusement.

Elle dépose avec précaution, un plateau sur la table basse. Elle refuse d'un regard froid, l'aide de Dimitri qui s'est galamment levé pour lui prêter main-forte. Elle sert Éloïse et prend place sur le fauteuil en face de Dimitri. Éloïse intervient. "Offre quelque chose à ton père."

"Non. Il n'est pas le bienvenu." Si elle devait décrire Dimitri, Clara pourrait citer avec certitude quatre traits de sa personnalité. Il est d'un calme à toute épreuve, il plaît aux femmes, il fronce les sourcils pour manifester sa désapprobation, et il se passe la main dans les cheveux quand il est nerveux. Elle n'en sait pas plus. Alors que sa mère lui raconte chaque seconde de chaque minute de sa vie au point de la mettre parfois mal à l'aise, de s'embarrasser et de l'embarrasser, elle ne sait rien des émotions et des tourments qui agitent Dimitri. Il ne dit presque rien. Quand elle a coupé toute forme de communication un an plus tôt, elle s'est aperçue qu'ils n'avaient jamais réellement conversé. Ils ne faisaient qu'échanger des informations sur les faits de la vie courante. Dix minutes plus tard, il avait déjà disparu. Il n'était jamais là. Il n'était jamais disponible. Elle ne déteste pas Dimitri. Elle n'y arrive pas. Elle ne peut pas nier qu'il a fait beaucoup pour elle. Grâce à lui, elle n'a jamais eu à se battre pour obtenir la moindre chose. Malgré la discorde, il couvre encore toutes ses dépenses. Le virement mensuel est resté. Six mille euros qui n'incluent ni les charges de l'appartement ni les frais de scolarité. Il mettra la main à la poche, si elle demandait plus. Elle n'en doute pas. À Paris, elle vivait dans une bulle. Tous ses amis venaient de familles aisées. Ils étaient insouciant. Le monde était leur terrain de jeu. À Londres, ses amis sont pour la plupart des immigrés. Ils viennent des pays pauvres d'Europe, d'Afrique ou d'Asie. Ils ne sont pas nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. En les regardant trimer avec dignité, elle a pris conscience de sa chance. Certains n'ont ni le père ni l'argent, et personne à qui se plaindre de leurs galères. Ils doivent parfois envoyer une partie du peu qu'ils gagnent à leurs familles restées au pays. Elle est reconnaissante pour tout ce que Dimitri a fait. Elle est prête à pardonner, mais il doit arrêter de les

détruire. Elle veut que ses deux parents cessent de détruire leur famille. “Comment s’est passé l’exposition ?”

“Laquelle ?” Éloïse ne sait pas mentir. Elle a déjà oublié l’excuse qu’elle a donnée à Clara pour justifier leur visite impromptue.

Clara sourit. “La tienne ? Celle pour laquelle tu es à Londres ? Qu’est-ce que tu peux être tête en l’air parfois.”

“Oui, oui, mon exposition. Je crois que j’ai eu un semblant de succès.” Un immense soulagement l’envahit quand le téléphone de Clara sonne. Elle jette un bref coup d’œil sur l’écran avant de rejeter l’appel.

“Qui est-ce ?”

“John.”

“Comment va-t-il ?”

“Bien.” Clara reste évasive. Elle ne veut pas parler de sa vie intime en présence de Dimitri, mais elles ont piqué sa curiosité. Il veut savoir. “Qui est John ?”

Elle baisse les yeux, gênée. “Mon petit ami.”

Dimitri ignorait que Clara fréquentait quelqu’un. Caroline et Éloïse se sont bien gardées de le mettre dans la confidence, l’une par ressentiment et souci de revanche, l’autre parce qu’elle a été tenue au secret. “*Elle n’a que vingt ans,*” s’insurge une voix en lui. “*Elle est trop jeune, trop naïve pour comprendre les nuances et les complexités des choses de l’amour et se protéger des menteurs, prêts à tout pour lui faire ôter ses vêtements.*” Il se mord la langue. Il serait sage de ne rien dire. Il se contient. Une, deux, trois secondes, puis, il la bombarde de questions. “D’où vient-il ? Que fait-il dans la vie ? Quel âge a-t-il ? Où vit-il ?” “*Où vit-il que j’aille lui casser la gueule !*” Il prend conscience que quelqu’un pourrait traiter sa fille comme il a traité bon nombre de ses maîtresses, comme des objets sexuels dont il s’est débarrassé quand il en a eu marre de jouer. Elles aussi sont les filles de pères inquiets qui ne voulaient pas qu’elles croisent le chemin d’un salopard, et pourtant elles l’ont rencontré et il a profité d’elles. Il transpire de peur.

“Il est noir et sans papier. Il est illettré, n’a pas de diplômes et est au chômage. Maintenant, que faisons-nous ? Je le quitte parce que tu désapprouves ? Crois-tu que ton opinion à la moindre importance ?” Pour l’énervé, Clara décrit un cliché auquel elle-même, a longtemps cru. Heureusement, elle a quitté le nid, elle a expérimenté le monde et a appris à penser par elle-même. Surtout, elle a rencontré des noirs éduqués, ambitieux, souvent plus cultivés qu’elle ne l’était, vers lesquels elle se tournait pour demander conseil parce qu’en dépit de leur jeune âge, ils avaient beaucoup d’expérience sur les choses de la vie.

Dimitri fronce les sourcils. Sa réaction fait plaisir à Clara. Il a l’air concerné. “Ne sois pas insolente ! Je n’accorde aucune importance à la race ni au statut social.”

Sa réponse irrite Clara. L’hypocrisie est une constante dans la vie de ses parents. Elle n’en peut plus. Quand on le pense, on devrait au moins avoir le courage de l’assumer. Les amis de son père sont tous blancs. Ils font souvent des blagues sur les Noirs, les Arabes et les Pauvres. Il dit qu’il n’est pas condescendant parce qu’il a été pauvre. Il dit qu’il n’est pas raciste parce qu’il ne pense pas à mal. Mais, la seule culture qu’il connaisse et comprenne est la culture française. Il défend parfois l’Europe pour se donner bonne conscience. Il n’a jamais pris la peine de se renseigner sur les autres cultures parce qu’il pense par défaut que la sienne est la meilleure et de fait, la seule qui compte. Il enregistre les clichés et les répète à qui mieux mieux. A-t-il jamais promu les quelques *étrangers* compétents qu’il a recrutés ? Non. Pourquoi ? Parce que.

“Ben, voyons ! Arrête de mentir, tes fidèles sont de repos. Dimitri Fridlander, le grand. Adulé et respecté parce qu’il a tout construit à la force du poignet. Cause toujours, tu m’intéresses ! Tu n’es qu’un imposteur. Un menteur et un infidèle.” Un silence de plomb se fait dans la pièce après sa virulente tirade.

“Est-ce là une façon de parler à son père ? Excuse-toi. Immédiatement !”

“Non ! Je veux qu’il s’en aille. J’appelle maman.” Elle saisit son téléphone, se lève et s’éloigne de quelques pas. Dimitri et Éloïse sont pris de court. Éloïse panique. “Ne fais pas ça ! Je t’ai dit qu’elle était à l’abbaye. Elle y fait une retraite.” Elle se lève. Dimitri fait de même. Clara regarde l’heure. “Elle doit être rentrée ou sur le chemin du retour.” Elle lance l’appel et porte le téléphone à son oreille. Dimitri la rejoint. “Tu l’appelleras plus tard. D’abord, il faut qu’on parle.”

“Je m’en fiche de ce que tu as à dire. Je veux que tu t’en ailles.”

“Clara, s’il te plaît, écoute ton père.” Elle regarde Éloïse. Quelque chose dans les yeux de sa tante semble la convaincre. Elle raccroche. “Très bien. Que se passe-t-il ?”

“C’est à propos de ta mère.”

“Maman ? Que lui est-il arrivé ? Elle est à l’hôpital, c’est ça ? Elle est malade ?”

“Je suis désolée, Clara. Car—Ta mère est morte.” Clara tarde à réagir. Éloïse et Dimitri retiennent leur respiration. “Tu dis n’importe quoi ! Nous nous sommes parlé vendredi. Elle allait très bien. Si c’est une blague, elle n’est pas drôle du tout.” Elle appelle sa mère et porte le téléphone à son oreille. Dimitri essaye de lui prendre l’appareil. Elle l’esquive et s’éloigne de quelques pas. Caroline ne décroche pas. Elle laisse un message sur son répondeur. “Maman, c’est moi. Où es-tu ? Papa est à Londres. Il dit que tu es morte. Quelle mauvaise blague ! Rappelle-moi. Rappelle-moi, immédiatement.” Sa voix sur la fin manque d’assurance. Dimitri s’est discrètement rapproché d’elle. Il pose la main sur son épaule. “Clara, elle n’est plus là. Je suis désolé.” Elle dégage sa main d’un geste brusque. “Arrête de mentir ! Éloïse, j’en ai assez. Je veux qu’il parte. Dis-lui de partir. Je ne veux plus l’écouter.” Éloïse fond en larmes. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais les mots lui manquent. Clara regarde sa tante. Elle secoue la tête. “Non, non, non, non. C’est impossible.” Elle recule comme pour échapper à la nouvelle. Elle bute contre le mur. Ses jambes se dérobent. Elle s’affaisse sur le sol, la tête entre les jambes. Vaincue. “Non.”

Dimitri s’agenouille à côté d’elle. Il hésite puis pose lentement la main sur sa tête. Doucement, tout doucement pour ne pas la brusquer, il lui caresse les cheveux. Son corps est secoué par les sanglots. Elle tremble. Ses dents claquent. Elle gémit. “Com...ment ?” Éloïse et Dimitri échangent un regard.

Dimitri murmure. “Ta mère a été assassinée.”

Elle redresse la tête. Il lit dans ses yeux, la stupeur, l’horreur, l’incompréhension et la peine. “Assassinée !? Par qui ? Pourquoi ?” Elle serre son téléphone dans sa main. Elle fait mine d’appeler sa mère. Il lui prend l’appareil. Ça suffit.

“Je ne sais pas, Clara. La police enquête, mais nous ne saurons peut-être jamais.”

Les larmes coulent sur son visage. Le flot est ininterrompu. Il prend son visage entre ses mains et essuie ses larmes avec ses doigts. Il retient difficilement les siens. “Je suis désolé...pour

tout.” Elle le regarde pendant quelques secondes d’une lente agonie pour Dimitri. Elle hoche la tête et se jette contre lui. Il la serre contre lui. Fort, très fort. Malgré le drame, il est reconnaissant, tellement reconnaissant. Éloïse se joint à eux. Ils restent ainsi, enlacés, soudés, ensemble jusqu’à ce que les sanglots de Clara se réduisent à de légers hoquets et que ses larmes se tarissent, pour l’instant.

Éloïse se relève. La mort de Caroline lui confère un nouveau rôle dans cette famille. Elle en a conscience. Elle sera à la hauteur. “Nous devons y aller. Nous avons un train à prendre. Ton père ne peut pas s’absenter de Paris trop longtemps.”

Clara s’essuie le visage dans sa manche. “Je rentre avec vous.”

“Je sais. J’ai ton billet.”

“Je vais préparer ma valise.” Elle se dirige vers chambre, et revient sur ses pas. “La police te suspecte-t-elle ?” Elle ne s’adresse à aucun d’eux en particulier, mais Dimitri se doute que la question lui est destinée.

“Peut-être, mais je n’y suis pour rien. Je suis capable de bien de mauvaises choses, mais ôter consciemment la vie à un autre être humain, surtout un qui fait partie de la mienne, non, je n’en suis pas capable. J’aimais ta mère.” Il réfléchit. “Je l’aimais encore.” Elle ne répond pas. Elle va s’enfermer dans sa chambre. Dimitri n’est pas sûr d’avoir réussi le test.

Éloïse s’écrie depuis le séjour. “As-tu besoin d’aide ?”

“Non, mon sac est presque prêt. Je n’ai pas besoin de grand-chose.”

Elle ressort quinze de minutes plus tard et ils se précipitent hors de l’appartement. Dans la rue, un taxi apparaît comme par miracle. L’idée était mauvaise. Ils restent bloqués dans le trafic de fin de journée. Une fois arrivés à la gare, ils passent les contrôles de douane et entrent dans le salon Eurostar quelques secondes avant que leur train ne soit annoncé.

Le trajet du retour se fait dans le silence. Clara, installée à côté de son père, lui tient la main jusqu’à leur arrivée à Paris. Dimitri dans son malheur, ne peut s’empêcher de se sentir heureux.

Après tout, comme l'avait prédit Éloïse, la mort de Caroline semble le rapprocher de Clara. Quelques minutes avant que le train ne s'arrête à la Gare du Nord, Clara se tourne vers lui. "Je te crois, papa." Il entoure ses épaules de son bras et la serre contre lui, trop ému pour énoncer le moindre mot.

De la Gare du Nord, ils prennent un taxi qui les conduit à Créteil. Clara restera chez ses grands-parents jusqu'à ce que Dimitri trouve un nouvel appartement. Il sait qu'il ne pourra plus jamais mettre les pieds dans l'appartement, rue de Londres, qui malgré les souvenirs qu'il renferme, n'est désormais plus qu'une scène de crime.

Ils restent chez les parents de Caroline jusqu'aux alentours de 01h00 du matin. Clara s'est endormie après le repas qu'ils leur ont servi malgré le refus de Dimitri qui ne voulait pas les déranger.

Il leur est reconnaissant de ne manifester aucune suspicion à son égard. Depuis l'annonce de l'assassinat de Caroline, ils n'ont pas fait le moindre commentaire quant à sa possible culpabilité. Ils ont cru, sans qu'il n'ait à se justifier, à son innocence, car au cours de toutes ces années, Caroline leur a caché les difficultés qui existaient dans son mariage.

Éloïse et Dimitri prennent un taxi pour se rendre à l'appartement de celle-ci. Sur le trajet du retour, il contacte son agent immobilier. Il donne ses ordres au répondeur de Sylvie. Il espère qu'elle fera au plus vite. Sa santé mentale est en jeu. Il ne tiendra pas une semaine dans le désordre d'Éloïse, sans sombrer dans la folie.

De retour chez elle, il s'effondre sur le canapé et s'endort tout habillé, vaincu par les émotions de la journée.

Chapitre 6 — BERONIKA

“Un sombre passé”

Mardi 05 novembre 2013

La veille, de retour à son bureau, elle a dressé le procès-verbal de l’audition de M. Vianon. Elle a noté sur son tableau, la principale information issue de cet entretien. Entre 2009 et 2010, Caroline Fridlander a fréquenté le club “Plaisirs interdits” avec un individu se prénommant M. Lyre. Cette piste soulève une série de nouvelles interrogations. Qui est M. Lyre ? Pourquoi ont-ils cessé de fréquenter le club ? Que s’est-il passé après ? Elle a méticuleusement noté ces questions sur son carnet. Elle a ensuite lancé une recherche sur M. Lyre. Elle a testé plusieurs combinaisons du nom avec différents prénoms, sans succès. Le nom Lyre n’existe pas dans la base nationale ni dans celle d’Interpol.

Elle est rentrée chez elle à 20h30. Elle a pris une douche, a mangé des pâtes au beurre à même la casserole, a nourri son chat avant de se coucher à 22h30 avec la ferme intention de s’octroyer une nuit complète de repos.

Elle s’est réveillée en sursaut à 00h30. Elle a essayé de son rendormir, mais son cerveau préférerait réfléchir au dossier Fridlander. Elle s’est tournée et retournée dans son lit, incapable d’endiguer le flot de questions et d’hypothèses qui fusaient de toute part dans sa tête. De guerre lasse, elle s’est levée du lit, et est retournée dans son séjour pour y récupérer son ordinateur. De retour dans sa chambre, elle l’a allumé et lancé le premier épisode de la dernière saison de la série télévisée Dexter. Le héros est à la fois un tueur en série et un justicier. Pour assouvir ses pulsions

meurtrières, il n'assassine que des criminels ayant échappé à l'administration judiciaire. Le concept est simple. Il a même l'air pratique. On laisse les criminels s'entretuer jusqu'au dernier, et soudain, le monde se porte à merveille. Il ne faut pas s'y laisser prendre. L'idée n'est belle qu'en apparence tout comme les promesses d'un politicien pendant la période électorale. Elle ne peut exister que dans l'imaginaire. L'imaginaire est infini. Il est modulable. Le réel ne l'est pas. Le réel est un carré rigide. On ne sort des lignes délimitées qu'à ses risques et périls. Le psychopathe tueur en série n'a pas plus de conscience que les criminels que la police pourchasse. Il tue à répétition parce qu'il ne fait pas la différence entre le bien et le mal. Il a son propre système de valeurs. Le rendre tout-puissant, lui donner le pouvoir de décider de la vie ou de la mort, revient à faire entrer le loup dans la bergerie en espérant que les moutons y survivent. Ils mourront tous. Tôt ou tard, ils mourront tous parce que le meurtre corrompt l'âme.

Elle n'adhère pas forcément aux théories que certaines séries dramatiques développent, mais elle n'en reste pas moins amatrice de celles qui font l'apologie de l'anarchie et de la violence ainsi que des films d'horreur. Elle s'est endormie devant son ordinateur. Il était 03h32.

06h30. La radio se déclenche automatiquement. Le réveil est difficile. Elle tergiverse, mais finit par quitter son lit. Elle enfile rapidement sa tenue de sport — de longues leggings et un t-shirt à manches longues, et sort de l'appartement.

Dehors, la nuit est noire et le jour tarde à se lever. Elle pose ses écouteurs sur ses oreilles, et à petites foulées, descend la rue de Pixérécourt. Elle traverse la rue de Palestine, puis, la rue Fessart pour atteindre les buttes Chaumont. Le parc est désert. Le vent froid souffle bruyamment. Les feuilles s'agitent. Le parc vivant et animé en journée, a désormais l'air menaçant. Le silence y règne. Il maximise le moindre bruit, le bruissement des feuilles mortes lorsqu'on foule le sol, le vol des oiseaux ou le coassement sordide des corbeaux. On n'a pas peur, mais on est aux aguets. On sursaute quand un autre coureur déboule sans prévenir. Plus tard, on rit parce qu'on se sent un peu bête de s'être laissé effrayer.

Elle court pendant une heure. 13 km. Elle connaît une partie du parc par cœur. Elle y court au moins cinq fois par semaine depuis qu'elle s'est installée dans le quartier. Ses courses matinales en hiver contrarient sa mère. Elle l'exhorte à changer ses horaires ou à se limiter à la salle de sport, mais Beronika se contente d'acquiescer sans rien changer à ses habitudes. Sa mère est un tantinet

théâtrale et aime faire une montagne de rien. Jusque-là, elle a eu de la chance. Elle n'a pas été confrontée à une situation pouvant s'inscrire dans les pages d'un journal de faits divers. Le cas échéant, elle sait se défendre. Un coup de pied ou de poing au bon endroit, et la situation devrait se régler naturellement.

Le noir l'angoisse, mais elle aime la nuit. Même si elle n'était pas insomniaque, elle vivrait la nuit. À cause du silence. Le silence prend une autre dimension lorsque le soir tombe. Il titille un sentiment indescriptible au fond de nous, un sentiment qui tourbillonne lentement et ne disparaît qu'aux premières lueurs de l'aube... Il s'agit peut-être de solitude, une solitude qui va de pair avec notre statut d'humain mortel que rien, la famille, les amis, l'argent, la réussite sociale, ne saurait combler.

08h34. Elle revient à son appartement par la rue de Crimée pour varier les plaisirs. Elle se lave à l'eau bien froide, puis, elle enfle un jean slim noir et un pull à col v. Ses cheveux mouillés sont noués à la va-vite. Après s'être longuement regardée dans le miroir, elle décide de ne pas se maquiller. Parfois, il faut assumer de ne ressembler à rien. Elle remplit la gamelle de son chat, boit du jus d'orange à même la bouteille et se chausse, assise sur le canapé. Elle fait attention à porter de nouveau, les chaussures de la veille. Elle a constaté que lorsqu'elle changeait de chaussures pendant une enquête, l'affaire finissait en eau de boudin. Pour que la chance soit de son côté, elle doit avoir aux pieds quand elle travaille, les chaussures qu'elle portait quand elle est arrivée pour la première fois sur la scène de crime. Pour autant, elle n'est pas superstitieuse. Elle respecte la règle parce que la méthode a fait ses preuves. Elle revêt son manteau. Il est 09h12.

Elle sort de son immeuble et récupère sa voiture qu'elle a garée pour la nuit sur la rue de Belleville. Elle se lance à l'assaut des petites rues parisiennes jusqu'à son arrivée à la brigade, une demi-heure plus tard. Elle pénètre dans le bâtiment et rejoint son bureau. Une fois installée, elle allume son ordinateur, puis, elle se connecte à sa messagerie électronique. Dans la pile de courriels reçus, deux en particulier attirent son attention. Il s'agit des rapports de la police scientifique et du légiste. Ravie, elle se dépêche de les ouvrir impatiente de découvrir les informations qu'ils contiennent.

Les contenus des courriels sont brefs. Les informations les plus intéressantes sont dans les pièces jointes à ceux-ci. Elle les enregistre sur son bureau avant de les imprimer. La messe a été dite. Les impressions intempestives détruisent la planète. Elles sont à proscrire. Veuillez penser à l'environnement avant d'imprimer ! Oui, tout à fait, bien sûr. Mais entre croire et vivre sa foi en

respectant toutes les règles prescrites, il y a un fossé. Alors, elle imprime, elle imprime, elle imprime, tout et rien parce que le papier sera probablement l'une des rares ressources tangibles que le monstre technologique ne nous enlèvera pas...peut-être.

Elle récupère les documents à l'imprimante collective et revient à son bureau. Il est à peine 10h15, mais la pièce est déjà plongée dans une semi-obscurité. Elle allume une lampe avant de se plonger dans la lecture du rapport du légiste.

Les alertes qu'elle a enregistrées sur son téléphone se succèdent. Le premier affiche les chiffres suivants sur l'écran "104 105 98 105 115 99 117 115". Ils correspondent au mot "hibiscus" en code ASCII². Elle éprouve une fascination mystérieuse pour les Hibiscus. Elle s'est documentée et en sait long au sujet de ces plantes à fleurs datant de la haute antiquité. Elle a une préférence pour l'hibiscus rosa sinensis, une variété tropicale qui produit des fleurs rouges aux couleurs vives et éclatantes. Elle récupère ses comprimés dans son sac et les avale.

La deuxième est une alerte de rendez-vous avec son thérapeute en fin de journée. Si son assiduité aux séances n'était pas indispensable à la poursuite de sa carrière, elle l'annulerait. Son psychiatre tient un registre de présence qu'il adresse mensuellement à son père. Elle n'a pas eu d'autres choix que de donner son accord puisqu'il était la condition sine qua none de son entrée dans la police. M. Delacre l'a mise en garde. Une séance manquée sans une excuse solide et inattaquable équivaldrait à un renvoi ou à une mise à pied puisqu'il informerait les autorités compétentes de sa maladie. Elle le croit sur parole. Contre lui, il ne sert à rien de lutter. Elle le regarde entasser les carcasses de ses adversaires depuis assez longtemps pour ne pas s'illusionner. Elle a les pieds et poings liés.

L'autopsie révèle que la victime a été droguée avec un mélange de GHB et d'Halcion. L'association d'un psychotrope avec ce puissant somnifère l'interpelle. L'Halcion lui a été prescrit par son médecin. Elle sait par expérience que la dose maximale journalière de 0,25 mg suffit à achever un cheval. L'une ou l'autre de ces deux drogues aurait largement suffi à rendre la victime inconsciente. Elle comprend parfaitement l'utilisation des somnifères pour endormir la victime.

2 — *L'American Standard Code for Information Interchange (Code américain normalisé pour l'échange d'information), plus connu sous l'acronyme ASCII, est une norme informatique de codage de caractère apparue dans les années 1960. C'est la norme de codage de caractères la plus influente à ce jour. ASCII définit 128 codes à 7 bits, comprenant 95 caractères imprimables : les chiffres arabes de 0 à 9, les lettres minuscules et capitales de A à Z, et des symboles mathématiques et de ponctuation* – Source Wikipédia.

Mais, pourquoi y ajouter la “drogue du violeur” ? S’agit-il d’une référence à la vie sexuelle de Caroline ?

Le mélange explosif explique l’absence de marques de défense sur le corps de la victime. Caroline était dans les vapes quand elle a été assassinée. *“Au moins, elle ne l’a pas vu venir.”*

Le médecin légiste situe la mort au vendredi 1^{er} novembre 2013 entre 15h00 et 20h00. Caroline Fridlander a reçu une vingtaine de coups de couteau, concentrés sur la partie supérieure du corps au niveau du ventre et des seins. Les trois premiers coups étaient hésitants et imprécis, l’assassin était semble-t-il indécis. Puis, il a frappé avec de plus en plus d’assurance, comme si sa colère avait augmenté avec chaque coup porté à la victime. Le crime prend clairement racine dans la vengeance et le ressentiment. *“Qu’a-t-elle donc fait pour susciter une telle haine ?”* Les plaies de la victime correspondent parfaitement à la lame du couteau retrouvé dans la chambre. L’arme du crime n’appartenait pas au tueur. Il ne l’a pas apportée avec lui. La victime a eu des rapports sexuels non protégés avec deux partenaires masculins avant son décès. De l’ADN a été prélevé au cours de l’autopsie et comparé avec la base nationale et celle d’Interpol, sans résultat.

Le rapport de la police scientifique est mince. Des empreintes n’ont été relevées que sur une seule photo parmi les onze retrouvées dans la chambre du couple. Le couteau était propre. Il a été soigneusement nettoyé, mais aucune trace de sang n’a été retrouvée dans les canalisations de l’appartement. Le sang qui tachait les draps et autres articles de literie ainsi que le corps est du groupe sanguin O négatif. Il appartenait exclusivement à la victime. Le coupable ne s’est miraculeusement pas blessé durant l’assaut meurtrier. Enfin, de l’ADN a été prélevé sur la boucle d’oreille. Il ne correspond pas à celui de Caroline. La boucle d’oreille ne lui appartenait pas. Elle n’appartient à aucune des personnes connues des services de police.

La victoire est maigre. Le coupable n’a rien laissé derrière lui qui permettrait de l’identifier. Il portait des gants et a pris toutes les précautions nécessaires. Les ADN ne s’avéreront utiles qu’après qu’elle a trouvé les bons témoins ou suspects avec lesquels les comparer. Il ne lui reste plus qu’à prélever les empreintes et l’ADN de Dimitri. Les premières pour les comparer avec celles retrouvées sur les photos et confirmer, comme elle s’y attend, qu’elles lui appartenaient. La deuxième pour déterminer s’il a eu des rapports sexuels avec sa femme avant son décès. S’agit-il d’un crime passionnel ? Il en a peut-être eu marre de la partager. Ou d’un crime motivé par l’argent ? Elle a contacté la banque du couple. Leur service juridique est réticent à communiquer les

informations qu'elle a requises au sujet des bijoux de Caroline et sur les polices d'assurance contractées par le couple. Elle a passé le témoin au juge d'instruction.

Déjà plus d'une journée de travail, et elle n'arrive toujours pas à se faire une idée précise sur la victime. La frustration commence à monter. Caroline menait une double vie, et les secrets de sa vie cachée ralentissent la progression de l'enquête. Cette fois, le défi à relever n'est pas de réussir l'analyse de la scène de crime ou les interrogatoires et auditions des potentiels témoins ou suspects. Non. Le défi à relever est de percer à jour, le casse-tête que représente la victime. Au cours d'un procès, on demande à l'avocat général de répondre à trois questions. Quand ? Comment ? Pourquoi ? Si chaque réponse doit être convaincante, le mobile doit l'être d'autant plus qu'il est étroitement lié à la victime. Pour rendre justice à Caroline, elle doit apprendre à la connaître et à la comprendre. Pour ce faire, elle doit pénétrer ses secrets. *“Combien de temps, me faudra-t-il pour y arriver ?”*

Vers midi, elle sort déjeuner avec quelques collègues pour s'aérer l'esprit. À son retour à 14h00, elle aperçoit M. Vianon dans le hall. Il se lève en la voyant s'approcher.

“M. Vianon.”

“Beronika.” Ils échangent une poignée de main. Elle ne sait que penser de l'emploi de son prénom. Elle le dévisage. Il a l'air moins réticent que la veille. Elle décide de passer l'éponge. “Suivez-moi.” Elle montre le chemin jusqu'au bureau de Frédéric, l'un des meilleurs dessinateurs de la Police Judiciaire. Elle frappe à la porte close, puis, l'ouvre sans attendre. La pièce est un cagibi. “Frédéric, comment vas-tu ?” Un grognement lui répond. Il ne lève pas les yeux de son écran qu'il fixe d'un air hagard pendant que ses doigts survolent le clavier. Il est dans l'un de ses mauvais jours. Elle ne s'en formalise pas. On ne peut qu'être indulgent face à la mauvaise humeur lorsqu'on est soi-même passé maître dans l'art d'être désagréable. De plus, elle pense qu'on peut se permettre d'être difficile quand on est doué, et son collègue est un génie. Il est capable de reproduire à la perfection, un visage sur la base des informations souvent vagues et incomplètes que lui fournissent les témoins. Il y a deux ans à peine, il était la coqueluche de la brigade. Il était sollicité de toute part. Il choisissait les enquêtes sur lesquelles il travaillait et n'en faisait qu'à sa tête — en bonne diva, jusqu'à ce qu'il commette une faute, jugée grave par la police des polices au cours d'une enquête contre la montre pour retrouver une fillette de dix ans qui avait disparu aux abords du parc Monceau. Agacé par la désinvolture du témoin principal, il lui a mis son poing dans la figure. Son

coup d'éclat a considérablement ralenti l'enquête et a été — selon ses supérieurs, la principale raison pour laquelle, la fillette n'a jamais été retrouvée.

Sa bavure a causé un tollé médiatique. Il avait un passif et la réputation d'être violent. Il a été rapidement mis à pied et obligé de suivre une thérapie pour mieux gérer ses accès de rage. Il a échappé de peu au licenciement ou à la retraite anticipée, grâce à son père, le préfet de police. Depuis qu'il a repris le service, onze mois plus tôt, de nombreux collègues l'évitent comme la peste. Beronika l'apprécie. Elle comprend sa colère. Il s'énervait parce qu'il se souciait vraiment des victimes. Elle dit à M. Vianon. "Frédéric est de très bonne humeur. Vous allez passer un agréable moment, j'en suis certaine." Elle lui présente une chaise pour qu'il s'assie. Elle dit à Frédéric. "Retiens-toi de le frapper. Sous ses airs ronchons de vieux garçon grincheux, M. Vianon est de notre côté. Il a eu l'intelligence de comprendre qu'il était face à plus fort que lui." Elle ferme la porte derrière elle, et retourne à son bureau.

Elle œuvre pour retrouver la trace de Caroline Fridlander dans l'un des clubs échangistes de la ville. Celui que Beronika suppose qu'elle a fréquenté quand, avec son compagnon, ils ont cessé de fréquenter le club de M. Vianon. Elle axe sa recherche uniquement sur les clubs d'un certain standing. Les revenus de Dimitri devaient lui permettre de fréquenter des endroits de qualité. Au vu des prix affichés sur le site du club, M. Lyre ne devait pas être pauvre non plus. Elle est surprise de constater que certaines souscriptions coûtent plus de cinq mille euros.

À 16h30, les yeux fatigués, irritée de n'avoir aucune piste sérieuse, elle décide de faire une pause quand Frédéric apparaît sur le seuil de son bureau, une feuille de papier à la main. Il s'agit du portrait réalisé avec l'aide de M. Vianon. Il lui tend le document et disparaît de la pièce avant qu'elle n'ait eu le temps de le remercier. Elle murmure quand même, "Merci, Frédéric."

Elle contemple le visage de l'amant de Caroline Fridlander. Il a l'air distingué et semble plus âgé. Il ne ressemble à aucun des hommes immortalisés sur les photos. Il devait être âgé d'une bonne cinquantaine d'années en 2010. De profondes rides marquent son front et les coins de ses yeux. La peau des joues est tombante. Ses cheveux sont légèrement bouclés, noirs et grisonnants au niveau des tempes. Il possède un visage carré, un front très large, un nez long et fin. Les yeux d'un bleu très clair sont vifs, froids et distants. Le menton est large et recouvert d'une barbe fournie, bien taillée. Ses pommettes sont creuses, ses lèvres si fines qu'elles forment presque une ligne droite. Le visage est dur et manque de finesse. Sur le portrait, l'homme semble antipathique. Elle le range dans un tiroir. Elle suspend ses recherches sur la vie privée de Caroline et s'attaque à la préparation de ses

prochaines auditions. Lorsqu'elle ne peut plus repousser l'échéance, elle éteint son ordinateur et quitte la brigade. Elle monte dans sa voiture, lance le moteur et se dirige vers le cabinet de son psychiatre. Il est 18h30.

Le cabinet du docteur Daniel, se situe sur l'avenue de Laumière dans le 19^e arrondissement de Paris. Perdue dans ses pensées, elle prend mécaniquement, le boulevard du Palais, puis, la rue Sébastopol, le boulevard de Strasbourg, la rue du Faubourg Saint-Denis, la rue La Fayette et atterrit sur l'avenue de Laumière en prenant un peu avant, l'avenue Jean Jaurès. Elle connaît le trajet par cœur et n'a plus besoin de se concentrer. Elle s'y rend si souvent que le cabinet médical est comme une deuxième maison.

Le trajet lui prend une vingtaine de minutes. Arrivée sur l'avenue de Laumière, elle se gare où elle peut, coupe le moteur, remonte l'avenue à pied et s'arrête devant l'immeuble qui abrite le cabinet. Elle tape rapidement le code d'entrée, pousse l'énorme porte, pénètre dans l'immeuble, monte les quatre premiers étages — l'immeuble en comporte sept, puis, sonne à la porte du cabinet.

Quelques secondes plus tard, un léger cliquetis lui annonce l'ouverture de celle-ci qu'elle pousse dans la foulée. Le cabinet se compose de trois pièces. Une pièce de 20 m² où le psychiatre reçoit ses patients, une deuxième pièce d'environ 15 m² où se partagent l'accueil et la salle d'attente et enfin une petite salle d'eau.

En pénétrant dans le cabinet, elle entre directement dans l'espace d'accueil et salle d'attente avec, l'accueil situé à droite et la salle d'attente à gauche. Au bout de cette pièce ouverte, un petit couloir donne à gauche sur la salle de consultation et à droite sur la salle d'eau. La porte de la salle de consultation est fermée, comme il est de coutume quand le docteur est avec un patient.

Hélène, son assistance est fidèle au poste avec son ineffaçable sourire. Elle est âgée d'une cinquantaine d'années et travaille pour le docteur depuis une dizaine d'années. Elle traite ses patients avec une délicatesse quasiment maternelle et tente d'égayer les lieux avec les compositions florales qu'elle crée.

“Bonsoir Hélène, comment allez-vous ?”

“Très bien, Beronika. Je vous remercie. Et vous ?”

Beronika se force à sourire pour lui rendre le sien. “Ça va.”

Elle désigne la salle d’attente d’un geste de la main. “Je vous laisse patienter un instant. Le docteur est en retard ce soir.”

Elle prend place sur l’un des canapés et parcourt la pièce des yeux pour passer le temps. L’endroit est désert. Elle est la dernière patiente de la journée. Les murs blancs qui l’entourent sont nus et confèrent au lieu, un air aseptisé de laboratoire. Il semble bien que le docteur ne veuille pas brusquer la sensibilité de ses patients avec des couleurs trop vives qui selon la pathologie, peuvent être jugées agressives ou raviver des psychoses. Contrairement aux salles d’attente habituelles, il n’y a pas de magazines. En lieu et place, une musique douce est diffusée — à un volume très bas, par des enceintes invisibles.

Le docteur Daniel est le troisième thérapeute qu’elle consulte. Il la suit depuis une dizaine d’années. Après sa première tentative de suicide à dix-huit ans, elle a été suivie par le docteur Pons pendant quatre ans. Quand il est parti à retraite, il a recommandé le docteur Moreau pour continuer le travail entamé avec Beronika.

Le docteur Moreau était alors âgé d’une quarantaine d’années. Elle en avait vingt-deux. Il était très attentionné. Il la traitait avec une délicate affection qui la faisait se sentir spéciale. Après une année de thérapie à hauteur de deux rendez-vous par semaine, il était plus que son psychiatre. Il était son ami et son confident. Elle le considérait comme un père de substitution. À la suite de ses deux tentatives de suicide, ses relations avec M. Delacre se sont dégradées. Là où certains pères auraient fait preuve de sollicitude, M. Delacre était plus dur et sévère que jamais. Elle savait qu’il avait honte qu’elle soit sa fille.

Le docteur a un jour décidé de changer les horaires de sa consultation. Elle devenait la dernière patiente de la journée. La secrétaire était partie. Ils étaient seuls dans le cabinet. C’était un soir. Un de ces soirs qu’on n’oublie pas. Moreau a quitté son fauteuil pour s’installer sur le canapé. Elle n’a pas senti le danger. Elle lui faisait une confiance aveugle. Il a posé la main sur sa cuisse. Elle n’a pas réagi. Elle pensait qu’il essayait de la réconforter. Sa main a disparu sous sa jupe. Elle s’est décalée. Il s’est rapproché. Elle s’est décalée jusqu’à buter contre l’accoudoir du canapé. Il s’est

rapproché. Ses doigts glacés ont remonté le long de sa cuisse. Elle s'est statufiée. Si elle s'abstenait de bouger, il finirait par s'arrêter. Il n'allait quand même pas... Il n'allait quand même pas...

Il a dit qu'il voulait l'aider à se détendre. Il a dit que tout irait bien parce qu'il l'aimait. Il a dit qu'il était tombé amoureux d'elle au moment exact de leur rencontre. Il a dit qu'elle le perturbait, qu'il avait essayé de se contrôler, mais qu'il n'y arrivait plus. Il a dit qu'elle devait l'aider avec son problème comme il l'aidait avec le sien.

Il a murmuré à son oreille. *“N’aie pas peur. Je ne te ferai pas mal.”* Il lui a demandé de s'allonger. Elle a obtempéré. Elle ne pouvait pas désobéir au docteur Moreau. Il était son seul ami. Sans lui, elle n'avait personne. Elle n'était personne. Beronika a eu son premier rapport sexuel à l'âge de dix-sept ans avec son petit ami de l'époque. Il a mis un terme à leur romance quelques semaines avant sa première tentative de suicide. Depuis leur rupture, elle était célibataire.

Le bruit d'un emballage qu'on déchire. La lumière au plafond est vive, aveuglante. Le canapé s'enfonce sous le poids d'un homme. Des jambes qu'on écarte. Un corps qu'on pénètre sans en avoir le droit. La douleur est une onde qui se propage. Des dents déchirent une lèvre pour empêcher la bouche de crier de douleur. Des grognements à son oreille ont planté un silence absurde dans tout son être. Il a dit, *“tu es belle, tu m'appartiens, nous sommes liés pour toujours.”*

Un homme se redresse. Il remonte son pantalon. Il s'éclipse. Un autre corps se redresse. Une main ajuste une jupe. Le passager d'un train a collé son nez contre la vitre. Il sourit. Il neige et il fait froid. Il fait beau et il fait chaud. Un corps tremble. De honte. De dégoût. De fatigue. L'âme est vide. Les ailes de l'oiseau se sont brisées. Il ne volera plus. Il a plu. L'eau est montée. Tout a disparu. L'esprit est une cage. Les barrières sont en coton. Les murs blancs d'un hôpital. Une vieille dame cuisine dans la cour. Ses vêtements sont imprimés d'une myriade de couleurs. Dans le jardin des hibiscus. Rouges. On danse. On tournoie. Le rythme est entraînant. Puis, une prière. On appelle Dieu. Où est-il ? Un corps vidé de son âme. Le vide est un brouillard. Le vide est un trou. Un trou noir qui a tout englouti. Il a dit, *“tu n'as pas dit non. Tu étais d'accord. Tu étais consentante. Tu n'es plus une enfant. Tu sais faire la différence.”* Il a dit, *“ton père te déteste. Il a honte de toi. Personne ne te croira parce que tu es folle.”* Il a dit, *“ils ne te comprennent pas comme je te comprends. Nous partageons quelque chose de spécial. Ne gâche pas tout.”* Il a dit, *“si tu parles, tu finiras dans un asile. Les fous, là-bas, te violeront. Ce sont des animaux, et les animaux détruisent les jolies choses comme toi.”* Il a dit, *“si tu ne viens pas à la prochaine séance, je saurai que tu as parlé. As-tu vraiment envie de perdre le seul ami que tu as ?”* Il a dit, *“reste avec moi et tu seras libre.”* Elle est restée.

Un corps pénètre dans un appartement où vit un monstre. Il ouvre une porte, puis, une autre porte. Il se place sous la douche sans se déshabiller. Une main tourne un robinet. L'eau est chaude. Elle brûle la peau. Une voix s'élève. *"Oublie,"* ordonne-t-elle. *"Ne dis rien. Il ne te croira pas. Il te déteste. Il t'enfermera avec les fous, les incompris, les tarés. Il ne s'est rien passé. Il ne s'est rien passé."* Alors, l'esprit a oublié.

Elle a continué la thérapie. Elle s'est rendue au cabinet du docteur Moreau deux fois par semaine pendant quatre mois. Ils ont eu des rapports sexuels durant chaque séance. Le docteur Daniel affirme que le docteur Moreau l'a violée. Elle ne le croit pas. La justice et la police ne stipulent-elles pas que pour qu'un rapport sexuel soit qualifié de viol, il faut que la victime ait dit "non" ? Elle n'a pas dit "non". Elle est aussi coupable qu'il l'était. Elle l'a laissé faire. Elle a honte. Tellement honte.

Dernière rencontre. Le froid commençait à s'installer à Paris. Il l'étranglait. Il avait des goûts particuliers. Il était aussi tordu que les patients qu'il soignait. La colère était montée progressivement. Petit à petit. Elle ne s'en est aperçue qu'après qu'elle s'est déversée comme un torrent. Il n'était pas sur ses gardes. Elle avait été docile jusque-là. Le coup l'a atteint à la tête. Il était net. Il était précis. Ses cours de boxe ont enfin servi. Sonné, il est tombé. Elle a saisi son pantalon, et a commencé à l'enfiler tout en courant. Il l'a attrapée par la cheville. Elle s'est retournée. Le coup de pied dans le ventre est parti tout seul. Elle fonctionnait purement à l'adrénaline et à l'instinct. Elle aurait pu le tuer. Elle s'est enfuie. Sur le palier elle a fini de s'habiller. Elle s'est précipitée dans les escaliers. Une fois dans la rue, elle a couru. Elle a couru, couru, couru.

Le bruit d'une assiette qui se brise l'a sortie du brouillard. Elle était dans la cuisine de ses parents. Elle était rentrée à la maison.

Mme Delacre n'en a d'abord pas cru ses yeux. Sa fille, échevelée, les vêtements en désordre, des marques autour du cou, marmonnait des propos incohérents, les yeux dans le vague. La tasse lui a échappé des mains. Beronika s'est recroquevillée dans un coin. Elle se balançait d'avant en arrière. Elle a appelé une ambulance. Elle a appelé son mari. Elle a voulu exposer le docteur Moreau, mais M. Delacre est parvenu à la convaincre qu'une prise en charge discrète de l'affaire était plus judicieuse. Beronika a été internée pendant une semaine. Puis, les Delacre sont rentrés chez eux. Ils n'ont jamais parlé de l'incident.

Dès le lendemain de son agression, à l'insu de Beronika, le docteur Moreau a reçu dans son cabinet, la visite d'inspecteurs de la police qui ont eu avec lui, une très désagréable conversation. Après leur départ, le docteur a donné congé à sa secrétaire et a précipitamment quitté les lieux. Depuis, il semble s'être évaporé. À la demande de sa femme, un dossier pour disparition inquiétante a été ouvert par la police, mais l'enquête, dix ans plus tard, en est encore aux premiers stades et ne sera, probablement, jamais résolue.

Des bruits de pas la ramènent à la réalité. Le docteur Daniel la salue d'un bref hochement de tête avant de raccompagner son patient à la porte. Âgé d'une soixante d'années, il est du haut de son mètre quatre-vingt-dix, un géant pour elle. Ses cheveux blancs sont toujours en bataille et l'incroyable bleu de ses yeux est accentué par son temps hâlé en toute saison.

Elle s'est levée du canapé dès qu'elle l'a aperçu. Quand le précédent patient a quitté les lieux, elle le suit dans la salle de consultation. La pièce contrairement au reste du cabinet est plus spacieuse et lumineuse. Il est difficile d'en juger, car la nuit est déjà tombée. La baie vitrée laisse filtrer la lumière diaphane de la lune qui crée une atmosphère presque irréelle. À l'exception de deux canapés, d'un bureau et d'une large bibliothèque, la pièce est dépourvue de tout superflu. Pourtant, il s'en dégage mystérieusement, une atmosphère paisible et intime dont elle a du mal à déterminer l'origine.

La peur lui noue le ventre. Ses souvenirs ont ravivé de vieilles blessures. Elle n'a pas envie d'être seule avec le docteur.

Le docteur Daniel observe sa patiente. Elle se tient debout à côté du canapé. Son corps est tendu. Son visage exprime sa peur. "Hélène peut rester, si vous le souhaitez."

Elle se sent ridicule. Elle répond en détournant le regard. "Oui."

"Je reviens." Il quitte la pièce et revient quelques minutes plus tard. Beronika s'est déjà installée sur le canapé. Il s'assied et dépose son bloc-notes sur l'accoudoir de son fauteuil.

"Comment allez-vous, Beronika ?"

Elle évite de croiser son regard. "Très bien."

“En êtes-vous certaine ?”

“Oui.” L’affirmation manque d’assurance.

“Vous avez mauvaise mine. Dormez-vous assez ?”

Elle se décide à dire la vérité. Quitte à ne pas avoir le choix, autant tirer profit de la situation.

“Non.”

“Pourquoi ?”

Elle le regarde droit dans les yeux, et prononce la phrase qu’elle a répétée plus souvent qu’elle ne l’aurait souhaité. “J’ai arrêté de prendre mes médicaments.” Sa voix transpire la bonne dose de honte et de repentir. Son visage est triste, mais résolu. Le but est de convaincre son interlocuteur qu’elle ne commettra plus jamais une telle erreur parce qu’elle a enfin, enfin, enfin, enfin compris que ce n’était pas la chose à faire. Désormais, elle joue le rôle à la perfection. Elle l’a répété à plusieurs reprises devant son miroir. Elle se devait d’être convaincante. Quand elle commençait à délirer parce que le traitement avait cessé d’agir, sa mère était le dernier rempart contre l’internement. “*Je ne le ferai plus,*” promettait-elle, et Mme Delacre se laissait berner. Elle est ce junkie qui après une énième cure de désintoxication promet à sa famille qu’on ne l’y reprendra plus. Six mois plus tard, il est de nouveau dépendant à sa drogue de prédilection. La manœuvre est simple. Il n’est pas nécessaire d’être un excellent acteur. Il suffit de le dire avec un semblant de conviction parce que les proches concernés veulent le croire. Ils ont besoin de le croire, de croire que le cauchemar est fini une bonne fois pour toutes et que les meilleurs jours sont enfin arrivés. Elle sait qu’elle ne dupera pas le docteur Daniel. Elle le fait par réflexe. Les vieux mécanismes ont la peau dure.

M. Daniel n’est pas surpris. Il a l’habitude de cette nouvelle. Bon nombre de ses patients arrêtent périodiquement leur traitement ou disparaissent du jour au lendemain. La gravité des maladies psychiatriques est connue, elles touchent de nombreuses familles, mais la société ne les assume pas encore et peine à gérer les malades et leurs familles. Les bouleversements et le stress qu’elles provoquent au sein des familles sont importants. Pourtant, on en parle encore en chuchotant. Les malades ont honte de dire qu’ils sont malades. Ils peinent à parler de leurs souffrances. Beaucoup finissent par baisser les bras. Ils s’avouent vaincus parce que la thérapie et les médicaments ne les guérissent pas. Ils pallient le mal et le prix à payer est cher, physiquement et émotionnellement pour eux et leurs proches — pour ceux qui ont la chance d’être entourés. Les

proches sont particulièrement démunis. Ils sont abandonnés à leur triste sort. Pour eux, il n'y a ni soutien ni accompagnement. Ce sont des maladies qui isolent à cause de la honte ou de la gêne. La plupart de ses patients sont malades chroniquement. Ils devront prendre des médicaments toute leur vie. Ils n'y auront pas de répit. La croix est lourde à porter. Il comprend qu'ils en aient marre de temps en temps.

Le docteur Daniel s'est pris d'affectation pour Beronika. Ses manières brusques cachent un bon et un grand cœur. Elle ne l'admettra pas, mais elle est fragile. Ses extérieurs bourrus sont une protection. Elle choisit de passer pour une dure à cuire pour cacher sa vulnérabilité. Il admire sa force. Elle ne lâche rien. La vie n'a pas été tendre avec elle. Elle a eu son lot de déceptions, de problèmes et de douleur, pourtant, elle se plaint moins que certaines personnes de son entourage qui comparés à elle, devraient se réjouir d'avoir eu plus de chance. Il l'interroge. "Pourquoi ?"

"Je me sentais mieux."

"Beronika, nous en avons parlé à plusieurs reprises. Je ne peux pas vous obliger à suivre votre traitement. Je ne peux que vous exhorter à le faire. La décision finale vous revient."

Elle soupire. "Je sais." *"Jusqu'à ce qu'un jour quelqu'un affirme que je suis folle. À ce moment-là, on ne voudra certainement plus que je décide."*

"Nous avons fait beaucoup de progrès. Comprenez-vous qu'ils sont en partie dus à vos médicaments ?"

"Oui."

"Alors, ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Croyez bien que lorsqu'il sera temps de le faire, je me ferai une joie de vous informer."

"Je sais. Je ne commettrai plus cette erreur." *"Jusqu'à ce que je la commette de nouveau."*

"Je vous crois. Vous ferez une prise de sang afin que nous revoyions, si nécessaire, vos dosages."

"Très bien."

"Pendant combien de temps avez-vous arrêté votre traitement ?"

“Environ deux mois.”

“Quand avez-vous recommencé à prendre vos médicaments ?”

“Il y a environ une semaine.”

“Êtes-vous à nouveau sujette à des pensées suicidaires ?”

“Oui.”

“Avez-vous eu envie de passer à l’acte ?”

“Non.” La pièce est tombée côté pile, mais le docteur ne le sait pas. Il ne sait pas qu’elle joue à la roulette russe. Certaines informations ne se divulguent pas, surtout à un psychiatre lorsqu’il est à la solde de votre pire ennemi. Le docteur Daniel respecte en apparence le code de déontologie de sa profession. Il affirme que le contenu de leurs séances est strictement confidentiel. *“Rien de ce que vous me dites, ne sort de cette pièce. Je ne communique à votre père que les dates de nos rendez-vous.”* Mais, les murs ont des oreilles et les langues se délient aisément à la demande de M. Delacre.

“Pourquoi avez-vous repris vos médicaments ?”

“Je ne veux pas perdre contact avec la réalité. Je dois avoir les idées claires pour pouvoir travailler efficacement. Je tiens aussi à préserver ma réputation.”

Le docteur Daniel marque une courte pause avant de reprendre la parole. “Beronika, il s’agit de votre vie, de votre santé. Je peux vous aider à aller mieux, mais vous êtes la seule capable de décider de votre destin. Le comprenez-vous ?”

“Oui.”

“Très bien. Comment vous sentez-vous désormais ?”

“Mieux, mais je dors mal et je refais le même cauchemar.”

“La boîte à musique ?”

“Oui.”

“Nous y reviendrons. Comment se passent vos journées ?”

“Je suis chargée d’une enquête difficile.”

Beronika est fière de son travail et fière de faire partie de la police. Ils abordent fréquemment le sujet, mais ils ne faisaient que gratter la surface. Elle n’avait jamais admis aussi honnêtement les difficultés qu’elle rencontrait. Elle avait plutôt tendance à minimiser les émotions qu’il suscitait en elle. *“J’ai l’habitude de voir des cadavres. Cela ne m’atteint plus. Ma carapace est épaisse, solide, indestructible,”* répondait-elle.

“Je vois que cette enquête vous affecte personnellement.” Il prend furieusement des notes sur son calepin sans la regarder.

“Oui.”

“Pourquoi ?”

“J’éprouve une attirance sexuelle pour le mari de la victime.”

“Et ?” Il se doute qu’il y a plus en jeu.

“La victime a été souillée. Elle n’a pas été violée, mais elle était nue et son intimité était exposée aux regards. Pourtant, mes collègues et moi, nous vaquions à nos occupations, comme si elle n’était rien. Elle a été la fille de quelqu’un, la femme de quelqu’un, la mère de quelqu’un...Je m’en veux...”

“Pourquoi ?”

“J’aurais dû la recouvrir. Ne devrions-nous pas redonner leur dignité aux morts ?”

“Aviez-vous le choix ?”

“Non.”

“Pourquoi ?”

“Parce que nous devons photographier les scènes de crime en l’état. Parce qu’en déplaçant le moindre petit objet, la résolution de l’enquête peut être faussée.”

“Vous n’aviez donc pas le choix. Beronika, vous faites du mieux que vous pouvez. Ne soyez pas si dure avec vous-même. Pourquoi ce meurtre vous déstabilise-t-il ? Vous êtes depuis des années quotidiennement confrontés à des crimes violents, qu’est-ce qui vous touche particulièrement chez cette victime ?”

“Je ne sais pas.” Elle baisse les yeux.

“Je crois au contraire, que vous le savez.” Elle garde le silence et se met à tortiller la manche de son pull en signe de nervosité assez inhabituel chez elle. “Souhaitez-vous que nous mettions le sujet de côté pour l’instant ?”

“Non.” Elle ne collabore pas.

“Je suis impartial, vous le savez, n’est-ce pas ? Nous parlons de vos émotions afin que vous n’ayez plus à les subir. Je vous aide à mettre en perspective la façon dont vous les percevez ou les interprétez ainsi, vous arrivez à mieux les contrôler.” Elle acquiesce d’un hochement de tête, mais ne pipe mot. “Nous travaillons ensemble depuis de nombreuses années maintenant, n’est-ce pas ?”

“Oui.”

“Au cours de nos séances, avez-vous déjà le sentiment d’être jugée ?”

“Non.”

“Nos conversations vous mettent-elles mal à l’aise ?”

“Non.”

“Et vous avez reconnu un moment plus tôt que nous avons aussi fait des progrès.”

“Oui.”

“Comment ? Comment y sommes-nous parvenus ?”

“Grâce à la...confiance ?” Beronika a répondu un peu au hasard. Elle reconnaît néanmoins qu’il fait partie des rares personnes auxquelles elle fait confiance, même si elle lui cache certains pans de sa vie.

La voix du docteur Daniel s'élève. Calme et posée. "En effet, Beronika. La confiance est le mot-clé. Elle est indispensable à tout traitement médical. Lorsque votre médecin généraliste vous diagnostique une grippe et vous recommande la prise de certains médicaments pour la soigner, vous ne remettez ni le diagnostic ni le remède en question. Pourquoi ? Parce que son métier est de vous guérir. Vous faites implicitement confiance à son titre et à la blouse blanche qu'il porte. Le même niveau de confiance est requis pour les thérapies psychiatriques. Vous partagez avec moi, vos pensées les plus intimes. Ce faisant, vous me faites confiance pour garder non seulement vos secrets, mais aussi pour vous aider à aller mieux. Cette confiance est notre socle. Elle définit la nature du chemin que nous parcourons ensemble. Êtes-vous d'accord ?"

"Oui."

"Parlez-moi, Beronika. Pourquoi cette enquête vous touche-t-elle ?"

"Il y avait..." Elle déglutit et recommence à tortiller sa manche. "La victime était impuissante. Elle ne s'est pas défendue. Elle a été soumise de force à la volonté d'autrui. Cette impuissante transparaissait dans la chambre. Elle était criarde...Moi aussi, je ne me suis pas défendue. Vous savez...quand il m'a touchée ? Je ne me suis pas défendue...J'avais vingt-trois ans... J'ai tellement...honte..." Des larmes roulent sur ses joues. Elle s'empresse de les essuyer.

"Le docteur Moreau était votre thérapeute. Vous étiez vulnérable et impressionnable. Vous ne vous êtes pas défendue parce que vous étiez psychologiquement sous son emprise. Je vous le dirai autant de fois que nécessaire. Vous n'êtes pas responsable des agissements du docteur Moreau. Vous n'étiez pas en état de donner votre consentement. Vous êtes une victime. Vous devez l'accepter. Être une victime n'est pas systématiquement synonyme de faiblesse ou d'impuissance. Vous avez survécu. Il ne vous a pas détruite. Vous êtes encore là. Vous êtes forte, vous êtes courageuse...Beronika, je vous recommande de déléguer cette enquête."

"Vous voulez que je me désiste !? Non. Certainement pas ! M. Delacre m'a personnellement confié cette enquête. Que vais-je lui dire ? Que je ne peux pas la résoudre parce que mon ancien psychiatre m'a imposé des relations sexuelles ? Pensez-vous qu'il s'en soucie ?" La relation qui lie M. Delacre et Beronika est au cœur de sa thérapie. Elle est tellement complexe que le docteur Daniel, malgré ses longues études et son expérience s'y perd parfois.

"Beronika, vous êtes douée, vous êtes compétente. Ils le savent, votre père y compris. Vous n'avez plus rien à prouver."

Elle ment. “Je sais. Je veux résoudre cette enquête parce que je veux mettre un assassin derrière les barreaux.”

“Votre détermination est noble et tout à fait à votre honneur, mais cette enquête risque d’intensifier vos névroses et vos angoisses. En êtes-vous consciente ?”

“Docteur, je prends mes médicaments, je ne rate pas une seule de mes séances. Je vais mieux. Je me sens mieux. Tout se passera bien. Ne vous inquiétez pas.” La réponse est ferme. Elle n’essaye pas de le convaincre. Elle essaye de se convaincre, mais le doute plane.

“Très bien. Revenons un instant sur les sentiments que vous éprouvez pour le mari de la victime. Arriverez-vous à être objective et impartiale ?”

“Oui.”

“Vous me dites donc qu’en dépit de votre attirance pour le mari de la victime et du meurtre qui réveille de vieux et douloureux traumatismes, vous vous sentez capable de mener cette enquête avec le même détachement que toutes les précédentes.” Il essaye de l’amener à la conclusion la plus évidente sans donner l’impression de la lui imposer, mais Beronika est têtue. Elle ne veut pas décevoir M. Delacre.

“Oui.”

“Beronika, identifier et arrêter cette personne, ne vous rendra pas justice.”

“Je sais.”

“Très bien. Comment comptez-vous gérer toutes ces émotions ?”

“Je suis en paix avec mes vieux traumatismes, docteur. J’ai apprivoisé ce démon-là. La douleur s’est atténuée. Elle est supportable. Oui, je pleure encore quand j’y repense, mais j’y pense de moins en moins avec les années. Je n’oublierai jamais, mais j’ai choisi tourner la page et d’écrire de nouveaux chapitres. Je veux laisser le passé là où il est le mieux. Dans le passé.”

“Pourrez-vous résister aux émotions que cet homme suscite chez vous.”

“Oui.”

“Comment ?”

“En limitant mes contacts avec Dimitri...le mari de la victime, au strict minimum nécessaire.”

“Est-ce possible ? Sa qualité d’époux de la victime en fait, selon moi, l’un des piliers de cette affaire.”

Il a raison, mais elle est loin de s’avouer vaincue. “En effet. Toutefois, je pense que j’ai dramatisé un peu trop précipitamment la situation. Je réagis comme une coupable alors que je n’ai absolument rien fait de mal. J’ai rencontré M. Fridlander une seule fois, très brièvement et dans des circonstances exceptionnelles. L’attirance que j’ai ressentie n’était peut-être ni réelle ni réciproque —”

“Et si, elle l’était ? Que ferez-vous ?”

“Je suis capable de résister aux avances d’un homme, docteur. Surtout, lorsqu’une relation de tout autre type que professionnelle avec cette personne ruinera ma carrière. J’ai travaillé dur pour arriver là où je suis. Je ne vais pas tout risquer pour une chimère...Tout ceci est en réalité sans importance. Je ne veux pas retomber dans mes travers en sur-analysant une situation anodine. Je suis chargée de résoudre le meurtre d’une femme qui a été assassinée dans sa chambre vendredi dernier. Point final. Vous m’avez appris à maîtriser et à contrôler mes émotions, et c’est exactement ce que je vais faire.”

Le docteur Daniel consulte discrètement sa montre. “Très bien, Beronika. Nous allons nous arrêter là pour aujourd’hui. Vos dernières paroles sont encourageantes. Toutefois, après l’arrêt de votre traitement, il est impossible de prédire vos réactions si la situation venait à vous échapper. Je ne veux pas courir le moindre risque. À compter de ce jour, je vous suivrai deux fois par semaine.”

“Mais...Docteur, je suis très occupée—”

“Vous trouverez le temps, Beronika.” Il se rend à son bureau et consulte son agenda. “Je suis disponible jeudi prochain à 18h30. Hélène vous contactera demain pour planifier les autres séances.”

Elle donne son accord de très mauvaise grâce. “Très bien.”

“Je vous dis donc à jeudi. Merci.”

“Merci, docteur.”

Elle se lève et se dirige vers la porte. “Beronika.” La main sur la poignée, elle se tourne vers lui. “Avez-vous réfléchi au traitement dont je vous ai parlé ?”

“Oui.”

“Souhaitez-vous y participer ?”

“Je réfléchis encore, docteur.”

“Prenez votre temps. Il n’y a pas d’urgence. Bonne soirée, Beronika. Faites attention sur la route.” Il sourit machinalement.

“Bonne soirée, docteur.”

Deux semaines plus tôt, il lui a parlé d’un traitement expérimental auquel il souhaitait qu’elle participe. Ce nouveau procédé qui permettrait de la guérir définitivement semble prometteur. L’expérimentation se déroulerait sur une année avec de fréquents rendez-vous médicaux. Malgré les contraintes, cette proposition aurait été une très bonne opportunité, si l’un des effets secondaires n’était pas la stérilité possible du patient.

En sortant du cabinet du docteur, elle remonte la rue, s’installe dans sa voiture et pose la tête sur le volant.

La journée a été longue.

Chapitre 7 — BERONIKA

“Entretien avec Sophia Bukowski”

Mercredi 06 novembre 2013

Elle s’est allongée sur le lit pour se remettre de ses émotions. Une dizaine de minutes. Puis, elle prendrait une douche, dînerait et regarderait quelques épisodes de la série Dexter avant d’aller se coucher. Les dernières aventures du tueur en série à la double personnalité la tiennent en haleine. La fin approche à grands pas. Le mystère et le suspense restent pourtant entiers. La fin serait-elle dramatique ? Elle espère une conclusion tragiquement épique. Logiquement, tout devrait mal finir. Quelqu’un va mourir, quelqu’un doit mourir. Dexter ne peut pas s’en tirer à bon compte. Il a tué des centaines de personnes et fait quelques victimes innocentes. On ne devrait pas l’absoudre de ses crimes. Ce ne serait pas —

06h30. Elle se réveille en sursaut. Elle n’a pas bougé. Elle s’est endormie tout habillée. Elle a dormi comme une masse, sur le côté, sans changer de position pendant neuf heures d’affilée. Ça ne lui était pas arrivé depuis belle lurette. Elle regarde autour d’elle avec surprise et suspicion. Elle a l’impression d’avoir été assommée. Elle se redresse et s’assied sur le bord du lit. Elle s’étire en bâillant. Si son réveil ne s’était pas déclenché, elle serait restée au lit une bonne partie de la journée.

Elle s’attaque à la journée avec enthousiasme. Elle se sent bien. Les précédents jours, tout lui semblait irréel. À cause de l’épais brouillard qui l’enveloppait, elle a dû prétendre à une normalité de laquelle elle était déconnectée. Les ténèbres se sont dissipées. Elle retombe sur ses pieds. Elle se sent de nouveau, elle-même.

Elle déroule son rituel du matin en musique. Beyoncé et quelques vieux tubes des Destiny's Child pendant sa course. L'album éponyme de l'artiste qu'elle a illégalement téléchargé sur un site internet pirate est entraînant. Elle écoute la chanson "XO" à plusieurs reprises et se laisse même aller à quelques pas de danse après s'être assurée d'être seule. Elle danse en courant. Elle sourit en courant. Elle se sent forte, vivante, invincible. L'armure se remet en place, pièce par pièce, boulon par boulon. À la fin de sa course, elle s'installe sur un banc et profite de l'instant et de l'endroit. La vie est belle.

Sous la douche et en s'habillant, elle écoute l'album "Body Music" d'AlunaGeorge, un groupe anglais originaire de Londres. Elle change la litière et remplit la gamelle d'Hibiscus. Elle essaye de le câliner, mais le chat est plus teigneux que son maître. Il grogne et s'échappe. Elle quitte joyeusement son appartement.

09h00. Elle arrive à la brigade. D'abord, elle s'arrête dans le bureau de Frédéric pour l'inviter à boire un café, le breuvage indispensable à tout flic pour bien commencer la journée. Ensemble, ils se rendent à la cafétéria, bondée comme d'habitude à cette heure. L'humeur y est joviale et conviviale. Un observateur extérieur ne se douterait pas des défis que ces hommes et femmes, en uniforme ou en civil, doivent relever chaque jour.

Des collègues saluent brièvement Beronika. Ils ignorent Frédéric et ne se joignent pas à leur petit groupe. Elle est peinée de voir qu'ils le considèrent toujours comme la brebis galeuse. Les collègues ne lui reprochent pas d'avoir causé un esclandre, ils sont tous un peu sur les nerfs dans la profession. Ils ont la dent dure contre lui parce qu'il a bénéficié d'un traitement de faveur grâce à son père. Oui, il a été favorisé. Doit-il en payer le prix ? Elle ne le pense pas. S'ils s'étaient retrouvés dans la même situation, aucun d'eux n'aurait refusé l'aide d'un père, d'un oncle ou d'un ami ayant le bras long. Pourquoi lui reprocher de tirer profit des avantages qui lui ont été offerts par la vie ? Pourquoi devrait-il avoir honte d'être bien né ?

Frédéric, de son côté, ne fait aucun effort pour atténuer la rancœur ambiante. Il ignore les regards haineux que ses détracteurs lancent dans sa direction, et rend injure pour injure. Leur ressentiment ne semble pas le perturber. Quelle est la clé vers un tel détachement ? À l'exception de "Madman", les ennemis de Beronika avancent masqués. La jalousie ou la rancœur qu'ils éprouvent à son égard n'est pas visible, fort heureusement. Elle ne supporterait pas d'être émotionnellement rudoyée par la centaine de personnes avec lesquelles elle doit travailler quotidiennement. Elle aurait

démissionné. La mort dans l'âme, certainement, mais elle aurait fui cet environnement négatif et malsain.

Frédéric n'est pas un bavard. Sans l'être aussi, elle reste néanmoins plus loquace. Lorsqu'ils sont ensemble, ils discutent peu. Ils se contentent de profiter de la compagnie de l'autre. Ils n'essayent pas de meubler le silence avec des mots. Ils se sont inconsciemment reconnus. Ils appartiennent à la même meute. Ils sont des loups. Ils sont des solitaires. Beronika est quand même curieuse d'en savoir plus sur son ami. Où vit-il ? A-t-il un compagnon, une compagne ? A-t-il des passions en dehors du travail ? Où a-t-il appris à dessiner ? La technologie a évolué. Désormais, des logiciels toujours plus performants assistent les dessinateurs de la Police Judiciaire dans leur travail, mais Frédéric commence toujours ses portraits à la main. Il a un bon coup de crayon. A-t-il essayé de devenir un artiste ? Elle a essayé de briser la glace, mais Frédéric ne divulgue que le strict nécessaire. Frédéric est maladivement discret et profondément secret. Il a bâti autour de lui d'épais murs qui protègent un jardin secret difficile à pénétrer.

Avec peu de pistes à exploiter, elle occupe sa matinée à creuser le même trou. La vie privée de Caroline Fridlander. Si elle parvient à trouver le club qu'elle a fréquenté après les "Plaisirs Interdits" l'enquête avancera drastiquement, elle en est certaine. Elle ne croit pas que Caroline a cessé de fréquenter le club de M. Vianon parce qu'elle a décidé de brider ses penchants. Ce mode de vie est une drogue. Quand on y trouve son compte, l'adhésion est finale et définitive. Le besoin peut s'intensifier, se diversifier, se modérer, se ramifier, mais il ne cessera pas de se faire sentir.

Les informations disponibles sur Caroline sont minces et inintéressantes. Elle n'utilisait pas les réseaux sociaux. Sa messagerie électronique dont Dimitri leur a communiqué l'adresse et dont Jonathan a rapidement décrypté le mot de passe ne contient que des invitations à des événements mondains auxquelles elle n'a pas pour la plupart répondu. Son relevé téléphonique fait état d'appels et de SMS reçus et émis vers les numéros de ses parents, de quelques amis, de sa fille et de Dimitri. Caroline et sa fille étaient visiblement extrêmement proches. Elles s'appelaient quotidiennement.

Les contacts limités de Caroline n'apportent également rien de nouveau à l'enquête en dehors des protagonistes qu'elle a déjà identifiés. La vie privée de Caroline était résolument privée. Elle a appliqué la bonne méthode pour cacher efficacement ses infidélités et protéger ses secrets.

Elle allume son ordinateur et télécharge le portrait-robot de Lyre que Frédéric lui a envoyé par courriel. Elle ouvre ensuite le logiciel de reconnaissance faciale, y télécharge l'image avant de lancer une recherche comparative. Le résultat est sans appel. "Chou blanc."

À 11h30, elle quitte son siège pour se placer devant son tableau de meurtre où les indices se recourent. Elle a beau l'observer avec concentration, rien de probant ne lui saute aux yeux. Les seuls liens concrets pour l'instant sont ceux qui lient la victime à son mari et à son mystérieux amant ? Qui est-il ? Par où commencer pour découvrir son identité ? Pourquoi ne s'est-il pas manifesté après l'assassinat de sa maîtresse ? Ce fait extraordinaire n'aurait-il pas dû le pousser à joindre Dimitri, la police ou un quelconque ami de la victime qu'il doit connaître ?

Un coup de fil du juge d'instruction, l'interrompt dans sa réflexion. N'ayant aucune information digne d'intérêt à lui communiquer, elle lui fait un rapide état des lieux et l'informe qu'elle lui fera parvenir un courriel plus détaillé après son entretien avec Sophia Bukowski. Elle raccroche sans attendre son approbation. *"Déjà qu'on nous impose des chefaillons, faudrait pas en plus espérer qu'on les respecte."*

À 13h30, Frédéric la rejoint. Il prend place sur une chaise. Il lui tend une version améliorée du portrait de M. Lyre. Il l'a fait de son propre chef. Elle pensait que la version de la veille était la version finale. Comme elle, Frédéric aime le papier et le tangible. Ce monde virtuel qui englouti le réel à grands pas l'effraye un peu.

"Je t'ai envoyé la version électronique par courriel."

"Merci. J'ai lancé une recherche en utilisant la précédente version. Il n'est pas connu de nos services."

"Il ne te reste plus qu'à lancer un appel à témoins."

"Hors de question. Les dégénérés vont me noyer d'appels et d'informations absurdes. J'aviserais après les auditions de la semaine. Allons déjeuner."

Un peu moins d'une heure plus tard, elle est à peine de retour à son bureau qu'elle reçoit un appel de l'accueil l'informant de l'arrivée de Sophia Bukowski. Elle descend rapidement au rez-de-

chaussée pour accueillir son témoin. Tous les regards sont posés sur le superbe modèle qui s'est vêtu pour l'occasion. Robe courte pailletée noire, escarpins à talons hauts de quinze centimètres, long manteau en fourrure noir, maquillage de jour soigneusement appliqué. Elle ne passe pas inaperçu dans les locaux ordinaires, délabrés et surpeuplés de la police. Les sifflets approbateurs les accompagnent jusqu'au seuil de son bureau. "Madman" se présente sans être invité. On l'a averti qu'un canon était présent dans le bâtiment. Il est venu vérifier de ses propres yeux. Il apprécie ce qu'il voit. Il est émerveillé. Il n'a pas vu un tel morceau de près depuis sa jeunesse. Il propose d'assister Beronika. Il s'installe sur la dernière chaise vacante sans attendre son accord. Il sourit. La fille sent aussi bon qu'elle est jolie.

Avec trois personnes dans la pièce, le petit bureau de Beronika est désormais plein à craquer. Elle lance l'enregistreur et débute sans plus tarder. "Mercredi, 06 novembre 2013, 16h12, audition du témoin Sophia Bukowski dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Caroline Fridlander." Elle fait craquer ses articulations. "Merci d'avoir répondu à notre convocation, Mlle Bukowski." Sophia, impassible, fixe sur elle de grands et beaux yeux vides.

"Est-elle sous l'influence de stupéfiants ?"

Elle demande simplement par politesse. "Désirez-vous boire quelque chose ? Un verre d'eau ?"

L'intéressée saisit la proposition au vol. "Non, mais je prendrai volontiers une tasse de café, sans sucre, avec du lait demi-écrémé."

"Elle a du nerf, cette conne."

Beronika garde son calme. Elle se lève et sort de son bureau. À la cafétéria, elle saisit une tasse sale dans l'évier. Elle le remplit du fond de café froid dans la cafetière avant d'y ajouter trois morceaux de sucre. *"Elle en a grand besoin. Elle n'a que la peau sur les os."* Quelques instants plus tard, elle dépose la tasse devant Sophia. Elle s'en saisit sur-le-champ sans la remercier. Elle prend une petite gorgée qu'elle recrache aussitôt sans élégance.

Elle tient à informer Beronika. "Il est dégueulasse votre café."

"Nous ne sommes pas dans un cinq-étoiles." Beronika et "Madman" échangent un regard de connivence. Ils partagent un rare moment de complicité qui les surprend tous les deux. "Sophia, M.

Fridlander a perdu sa femme dans des circonstances tragiques le week-end dernier. En avez-vous été informée ?”

“Oui, Dimitri m’a appelé pour me l’annoncer.” Elle se sent obligée d’ajouter. “Quelle triste nouvelle. Elle était encore si jeune.” Mais, elle regarde ses ongles. Ils ont déjà commencé à s’abîmer. Elle doit penser à prendre rendez-vous pour une manucure. Une femme ne doit pas négliger son apparence. Les hommes sont sensibles à l’apparence. Il faut à tout prix rester mince, quitte à vomir ses repas dans les toilettes. Il faut porter de beaux vêtements à la dernière mode, avoir l’air fragile et s’assurer de jouer les imbéciles. Les hommes n’aiment pas les femmes trop intelligentes ou trop indépendantes. Est-ce génétique ? À cause de la testostérone ? Ou parce qu’on leur a appris à penser ainsi ?

“Quand ?”

“Dimanche soir. Non, plutôt lundi matin.”

“Le salaud n’a pas perdu de temps.”

“Que vous a-t-il précisément dit ?”

“Il m’a parlé du meurtre de Caroline. Il m’a expressément demandé de vous dire que nous étions à Saint-Malo du vendredi au dimanche soir.”

“Sacré alibi, M. Fridlander ! On en fait plus des comme ça depuis longtemps.” Elle n’allait pourtant pas se plaindre de la naïveté de Sophia. Un tel témoin est une aubaine pour toute enquête.

“Très bien. Re commençons depuis le début si vous voulez bien. Où étiez-vous, le week-end du 1 au 3 novembre ?”

“À Saint-Malo.”

“Y étiez-vous seule ?”

“Non, j’étais avec Dimitri...M. Fridlander.”

“Vous a-t-il demandé de mentir ?”

Sophia trouve la question bête et inutile. Elle lève les yeux au ciel. “Non.” Elle précise en détachant chaque mot. “Nous étions à Saint-Malo pendant le week-end.”

“Quand avez-vous quitté Paris ?”

“Notre train a quitté la gare de Montparnasse, vendredi à 19h00.”

“Le légiste a situé la mort entre 15h00 et 20h00. Dimitri était donc présent à Paris pendant une bonne partie de la plage horaire donnée par le légiste. Il avait largement le temps d’assassiner sa femme.”

“Quand êtes-vous rentrés ?”

“Dimanche à 20h00.”

“Où avez-vous passé le séjour ?”

“À l’hôtel Villefromoy.”

“Qu’avez-vous fait pendant votre séjour ?”

“Dimitri voulait me faire visiter la ville. Je m’y rendais pour la première fois. Malheureusement, la météo a été mauvaise. Il faisait froid et le vent soufflait fort. C’était assez désagréable. Nous avons donc passé la majorité du séjour dans notre chambre. Je ne m’en plains pas, soit dit en passant...Le service de chambre dans cet hôtel est impeccable. Dimitri y a bonne réputation. Ils nous ont traités comme des princes—”

Beronika en a assez entendu. Elle l’interrompt. “Êtes-vous certaine qu’il s’agissait d’un déplacement professionnel, Sophia ?”

“Euh...non.”

“Pourquoi étiez-vous donc à l’hôtel avec un homme marié ?”

“En fait...” Elle s’arrête.

“Avez-vous fait chambre à part ?”

“Non.” Elle se rattrape. “Enfin, je veux dire oui. Nous n’étions pas dans la même chambre.”

“En êtes-vous certaine, Sophia ? Prenez le temps de réfléchir avant de répondre. Je vous rappelle que nous vous interrogeons dans le cadre d’une enquête pour meurtre et que tout mensonge sera considéré comme une entrave à la justice.” Elle extrapole. “Vous irez en prison pour ce délit. Pensez-vous vraiment être calibrée pour la prison ? Nos cellules sont vétustes, sales, surpeuplées. On y trouve de tous, des voleurs, des assassins, des violeurs, des malades mentaux, etc. C’est bruyant, confiné et il y a toutes ces règles. On vous dit quand manger, quand aller aux toilettes, quand vous doucher ou dormir. Adieu le confort, les marques, les soirées dans les beaux quartiers et les week-ends dans des hôtels de luxe.” Mais, la gamine n’est pas aussi fragile qu’elle le laisse penser. Elle dit fermement en soutenant son regard.

“Je le répète. Nous n’étions pas dans la même chambre. Je ne suis pas stupide. Ne vous fiez pas à l’apparence. Je regarde la série New York Police Judiciaire. Je connais toutes vos tactiques. Il faudrait déjà que mon avocat soit présent pour que vous m’arrêtiez.” Beronika éclate de rire sans pouvoir s’en empêcher. “*Pas conne, la princesse.*”

“Très bien, Sophia, si vous le dites. Mais sachez qu’un simple coup de fil à l’hôtel me permettra d’avoir le fin mot de l’histoire. Espérons qu’il nous donne une version identique à la vôtre.”

Sophia hésite et déglutit précipitamment. Elle a oublié que la police procédait à des vérifications et croyait rarement les témoins sur parole. Elle dit dans un murmure. “Nous étions dans la même chambre.”

“Voyez le temps que vous nous avez fait perdre. Gardez en tête, Sophia, qu’il n’y a aucun scénario dans lequel vous vous en tirez à bon compte avec vos secrets de polichinelle. Bien, entretenez-vous une liaison avec M. Fridlander ?”

Elle baisse les yeux. “Oui.”

“Quand a-t-elle débuté ?”

“Il y a un an environ.”

“Êtes-vous en lice pour devenir la nouvelle Mme Fridlander ?” Dimitri est un beau parti. Sophia a-t-elle tué la femme de son amant pour prendre sa place ?

“Pas du tout. Vous n’y comprenez rien.”

“Ah bon ? Vous ai-je donné l’impression d’être stupide ?”

“Vous m’avez mal comprise. J’essaye simplement de vous dire que nous n’entretenez pas une relation suivie. Nous nous voyons de temps en temps, quand il en a envie. J’ai le droit de fréquenter d’autres personnes, vous savez.”

“Le mari trompe la femme qui trompe le mari et dans leurs infidélités respectives, ils trompent également leurs amants. Quel beau bordel !”

“Connaissez-vous, Mme Fridlander ?”

“Pas vraiment. Je l’ai brièvement croisée à l’agence.”

“Était-elle au courant de votre relation avec son mari ?”

“Je ne sais pas. Elle était distante. Nous n’avons échangé que quelques mots.”

“Comment avez-vous rencontré M. Fridlander ?”

“Dans le cadre de ma collaboration avec son agence. Il fait appel à moi pour travailler sur ses campagnes.”

“Comment décririez-vous, M. Fridlander ?”

“Intelligent et charmeur. Il est aussi infatigable au lit.” Elle décroche un clin d’œil à Beronika. “Madman” a une pensée pour Dimitri. Finalement il l’aime bien ce Fridlander. S’il peut se taper ça, il ne doit pas être un mauvais bougre.

Beronika tape du poing sur la table. “Argumentez !”

“Je ne le connais pas vraiment. Je couche seulement avec lui. On ne se parle pas beaucoup.”

“Ah vraiment ? On se demande bien pourquoi.”

Elle décide d’orienter la conne. “M. Fridlander est-il violent ?”

“Non.”

“Se plaignait-il de son mariage ? Était-il en colère contre sa femme ?”

“Non. Je n’en sais rien, en fait. Vous comprenez nous ne sommes pas ensemble. Il ne se confie pas à moi.”

“Vous couchez avec cet homme depuis plus d’un an. Vous devez bien savoir quelque chose !”
Beronika s’impatiente.

“Madame—”

“Madame !? Suis-je si vieille ?” Elle la corrige instantanément. “Capitaine.”

“Capitaine, je vous l’ai déjà dit. Je ne le connais pas vraiment. Nous couchons ensemble. Nous ne parlons pas.”

“Où étiez-vous vendredi après-midi ?”

“À un casting.”

“Tout l’après-midi ?”

“Oui.”

“Qui peut le confirmer ?”

“Le responsable du casting, ses deux assistantes, le photographe, les filles avec lesquelles j’ai discuté dans la salle d’attente. Elle s’appelait Anaïs et... Flora, je crois, enfin un truc dans le genre, joli et exotique. Non, ne tenez pas compte de ces deux-là. Nous n’avons pas gardé contact. On ne se fait pas d’amies dans ce milieu. Je suis arrivée à la gare cinq minutes avant le départ du train. Dimitri était furieux. Le casting a été long et ennuyeux. Ils m’ont fait essayer de nombreuses tenues. Elles m’allaient toutes. Je n’ai pas grossi. Je n’en étais pas certaine, mon pèse-poids est indulgent.” Elle semble fière. “J’ai défilé de long en large. J’avais mal aux pieds. Ce contrat était pour moi. J’en étais sûre, mais ils ne m’ont pas retenue. Les salauds ! J’ai perdu mon temps.” Gros soupir. “J’ai pris un Uber pour me rendre à la gare. La course est enregistrée dans mon application. Je peux vous la montrer.” Sans attendre, elle dégaine son téléphone de son sac à main Chanel. Elle lance l’application et lui met le reçu sous le nez en s’avançant sur son siège.

“Cette gamine me donne la migraine.”

Beronika lui tend une feuille vierge et un stylo. “Veuillez noter les noms et contacts de ceux qui pourront confirmer votre présence à ce casting.” L’écriture arrondie de Sophia est enfantine. Beronika range la feuille dans un tiroir. Sophia n’a pas pu assassiner Caroline. Elle est trop dispersée pour organiser et exécuter un crime pareil. Comprenant qu’il n’y a pas grand-chose à tirer d’elle au sujet de Dimitri, elle lui montre sans grande conviction le portrait-robot de Lyre.

“Connaissez-vous cet homme ?”

Sophia regarde la photo. “Je crois, oui.”

Beronika se redresse sur son siège. “Vraiment ? Comment ?”

“Nous fréquentons le même club.”

“Quel club ?”

“Un club multi-genre, capitaine. Ils en ont pour tous les goûts. J’espère que vous avez compris que je faisais référence au sexe.” Au tour de Beronika de lever les yeux au ciel.

“Quel est le nom de ce club ?”

“Il s’agit du club ‘Joyaux’. C’est le meilleur club de la capitale. Les frais d’inscription sont exorbitants, à minima dix mille euros. Ils peuvent monter jusqu’à trente, cinquante mille selon la catégorie. En complément, chaque membre doit annuellement s’acquitter d’une cotisation mensuelle d’au moins cinq mille euros pour profiter de leurs infrastructures et réseaux.” Sophia est incapable de garder un secret. Il ne faut pas se confier à elle lorsqu’on a quelque chose à cacher.

“Comment arrive-t-elle à se payer leurs prestations ?”

“Comment en devient-on membre ?”

“Le club s’adresse à une certaine élite, capitaine.”

Beronika la rabroue. “Ne soyez pas insolente !”

“On devient membre uniquement par cooptation. D’abord, il faut trouver un parrain. Il doit être membre du club depuis au moins deux ans. Votre parrain prend ensuite contact avec l’administration du club. Si le club vous juge digne de rejoindre ses rangs, vous constituer et envoyer

un dossier à une boîte postale. Le dossier doit comporter vos informations personnelles, le détail de vos activités professionnelles, de vos biens immobiliers, de votre portefeuille financier ainsi que les résultats d'un check-up complet. Je n'avais presque rien de tout ça, mais mon parrain a su les convaincre. Capitaine, saviez-vous que les règles n'existent que pour ceux qui ne peuvent les contourner ? Ensuite, il faut patienter. Environ un mois. Puis, le club vous convoque pour des entretiens. Ils se déroulent dans un endroit tenu secret. Vous montez dans une voiture. Deux molosses vous bandent les yeux. Vous atterrissez dans une espèce de hangar au milieu de nulle part, en banlieue parisienne. La banlieue ! Fallait y penser. Ensuite, il faut encore patienter. Si vous êtes accepté, un nouveau monde s'ouvre à vous. Mon séminaire d'initiation s'est déroulé dans son très beau château en province. J'y ai passé un moment absolument inoubliable."

Sophia parle, parle et parle. Pour la première fois, Beronika a envie de demander à un témoin de la fermer. Fort heureusement, dans ce flot d'informations, il y en a quelques-unes qui pourront faire avancer son enquête.

"Le club possède-t-il un site internet ?"

"Oui."

"Quelle en est l'adresse ?"

"Je ne peux pas vous la communiquer."

"Pourquoi ?"

"Parce que vous serez incapable d'y accéder. Leur système informatique est sophistiqué et ultra-sécurisé. En tapant simplement l'adresse dans votre navigateur, vous recevrez un message d'erreur."

"Où se trouve le club ?"

"Il se dit que le siège administratif se trouve dans le 1^e arrondissement. Je ne peux malheureusement pas le confirmer. Le club garde jalousement ses secrets. Les infrastructures restent au même endroit pendant deux mois, puis, ils changent de location. Actuellement, certaines se trouvent dans le 7^e arrondissement."

Beronika pointe la photo de Lyre du doigt. "Quel est le nom de ce monsieur ?"

“Je ne sais pas. Le club protège l’identité des adhérents. Personne n’utilise son vrai nom.”

“Savez-vous ce qu’il fait dans la vie ?”

“Non. On ne parle pas beaucoup au club. On y va pour le plaisir, Capitaine. Ce mot évoque-t-il quelque chose en vous ?” Elle a de la répartie. À son grand regret, Beronika commence à l’apprécier.

“Y avez-vous déjà croisé Caroline Fridlander ?”

Elle réfléchit avant de répondre. “Peut-être ?”

“Dimitri, est-il membre du club ?”

“Non. Je lui ai proposé, mais il a refusé. Il n’apprécie pas ce genre d’endroit.”

Une idée germe dans l’esprit de Beronika. “Quand avez-vous commencé à fréquenter ce club ?”

“Il y a deux ans.”

“*Elle a commencé à vingt ans. Merde !*” Tout à coup, elle se sent vieille et hors du coup. “Vous font-ils confiance ?”

“Bien sûr. Je suis bonne cliente.” Elle se tourne vers “Madman” et sourit. Il rougit comme un adolescent pré-pubère. “*La belle effrontée.*”

“Très bien. Vous allez me parrainer.”

“Quoi !? Non ! Je ne peux absolument pas faire ça.”

“Pourquoi ?”

“Parce que vous êtes un flic.” Elle hausse les sourcils pour souligner l’évidence.

“Ils n’ont pas besoin de le savoir.”

“Ils savent tout, capitaine. Ils mènent des enquêtes. Ils trouvent vos petits secrets et vous les exposent. Si je mens, ils le sauront.”

“On vous apprendra à mentir.”

Le refus est catégorique. “Non.”

“Je crains que vous n’ayez pas le choix, Sophia.”

“Vous ne pouvez pas me forcer.”

“Nous le pouvons. Nous sommes la police. Nous pouvons tout nous permettre.”

“Non.”

Beronika ne l’entend pas de cette oreille. “Comment se portent vos parents ?”

La surprise se peint sur son visage. “Mes parents !?”

“Oui.”

“Ils vont bien. Je leur parle régulièrement.”

“Ils doivent être terriblement fiers de leur petite fille, n’est-ce pas ?”

“Non. Ils ont honte de moi. Ils ne voulaient pas que je déménage à Paris. Ils ne respectent pas mon métier. Pour eux, le mannequinat s’apparente à de la prostitution.”

“Quelle tragédie ! Vous m’en voyez désolée. Que feront-ils lorsque je leur dirai que vous êtes mêlée à un meurtre sordide et que vous fréquentez un club pour adultes où se déroulent de nombreuses activités illégales ?”

“Vous n’avez pas le droit. Je suis une adulte. Je me fiche de leur jugement.”

“Vraiment ? Pour combien de marques, travaillez-vous actuellement, Sophia ?”

Elle hausse le menton. “Toutes les grandes.”

“En êtes-vous certaine ? J’ai cru comprendre que votre campagne la plus importante remonte à une bonne année et qu’en dehors des petites publicités que vous tournez pour M. Fridlander, votre carrière est au point mort. Je parie qu’il ne vous fait même pas participer aux plus prestigieuses. Vous n’êtes bonne qu’à vendre du savon et des serviettes hygiéniques, n’est-ce pas ?”

Sophia garde le silence. Elle serre et desserre les dents pour calmer la colère que suscite chez elle, la supposition blessante, mais quelque peu vraie de Beronika.

“Comment subvenez-vous à vos besoins ?” Le regard de Sophia se fait haineux. “Comment faites-vous Sophia ?”

“Mes parents me donnent de l’argent.”

“Vous avez bien de la chance. Ce n’est pas le cas de tout le monde. Pensez-vous qu’ils continueront à le faire après mon coup de fil ? J’ai cru comprendre que votre père était assez... conservateur ?” Une fois encore, un silence énervé répond à sa question. “Personnellement, je ne le pense pas. Mon petit doigt me dit qu’ils vous renieront. Quand les médias auront eu vent de votre implication dans cette affaire, et je peux vous garantir que je m’en assurerai, le scandale nuira à la carrière politique de votre père. Ils vous renieront et vous n’aurez pas d’autre choix que de faire le tapin pour maintenir votre style de vie. Est-ce votre objectif, Sophia ? Faire la putain pour le restant de votre vie ?”

“Vous n’avez pas le droit.”

“Nous avons tous les droits. Nous sommes la police. Ne vous laissez pas duper. Je ne suis pas votre amie, et si vous me forcez la main, je vous écraserai pour obtenir les informations dont j’ai besoin.” Un nouveau silence emplit la pièce. “Bien. Sophia que décidez-vous ?”

“Je regrette de vous avoir parlé du club.”

“Ne vous en voulez pas. Cette information aurait fini par remonter à la surface. En découvrant que vous m’avez menti, j’aurai immédiatement décroché mon téléphone pour contacter votre père. Votre honnêteté vous permet au moins d’avoir le choix. N’est-ce pas fabuleux ? Bien, allez-vous m’aider ?”

Elle soupire. “Oui.”

“Je ne vous entends pas, Sophia.”

Elle répète d’une voix affirmée. “Je vais vous aider.”

“À la bonne heure ! J’en suis ravie et vous remercie.”

“Je ne souhaitais pas vous rendre service, capitaine.” Elle se mord les lèvres et semble au bord des larmes. Beronika décide de ne pas s’attarder sur la susceptibilité d’une jeune anorexique au chômage. “Nous allons mettre votre téléphone sur écoute, puis, vous reviendrez dans nos locaux pour contacter le club au sujet de ma candidature.” Elle compte enregistrer la conversation et avec un peu de chance, tracer l’appel jusqu’à son interlocuteur. “Sophia, il est important que vous ne parliez de ceci à personne. Le comprenez-vous ?”

“Oui, capitaine. Ne vous inquiétez pas, je n’ai pas spécialement envie de me mettre ces gens à dos.”

“Parfait. Maintenant, j’aimerais en savoir plus sur cet entretien dont vous nous avez parlé un plus tôt.”

“Il se déroule sur une journée. Il est intense et psychologiquement éprouvant. Ils utilisent des détecteurs de mensonges et vous posent à répétition des questions dont ils ont déjà les réponses. Ils vous soumettent à des tests de logique et vous font passer des entretiens avec plusieurs psychologues. Vous finissez par leur livrer tous vos secrets. Ils essayent aussi d’établir et de confirmer la relation qui lie le parrain à l’aspirant pour s’assurer qu’il ne s’agit pas d’un traquenard. Certains membres pourraient par exemple, essayer de coopter des flics,” rapporte-t-elle, en tirant la langue. “Ils s’assurent enfin que l’aspirant comprend et partage leurs valeurs. Confidentialité. Argent. Pouvoir. Sexe et liberté pour tous. Les membres ont non seulement accès à toutes leurs infrastructures, mais aussi aux vidéos et photos disponibles en ligne.”

“Des vidéos ?” Quelles vidéos ?”

“Des vidéos des soirées, des films spécialisés avec leurs propres acteurs, des photos...De l’érotisme sous tous les formats, capitaine.”

“Avez-vous accès aux vidéos ?”

“Oui, je suis un membre...Capitaine, prêtez-vous attention à ce que je dis ?”

“Comment accédez-vous au site ?”

“J’utilise mon ordinateur, capitaine.”

“Insolente.”

“Sophia, aujourd’hui est votre jour de chance.”

“Ah bon ? Pourquoi ?”

“Montrez-moi ces vidéos et vous n’aurez pas à mentir aux administrateurs du club.” Elle ne veut pas perdre deux mois à attendre une possible inscription. Elle préfère aussi éviter de mettre la vie de la jeune fille en danger si elle le peut. Ce genre d’institution foisonne de gens riches et puissants. Il ne sert à rien d’essayer de les entourlouter ou de les faire fermer boutique. De plus, elle est mandatée pour résoudre un meurtre, pas pour enquêter sur les agissements d’un club échangiste de luxe.

Sophia demande pour confirmation. “Si je vous montre les vidéos, vous me laisserez tranquille ?”

“Oui, Sophia. Tout à fait.”

“D’accord.”

“Parfait.”

“Je vous attends demain à 10h00 dans nos locaux avec votre ordinateur.”

“Non.”

“Non ?”

“Pour qui se prend cette gamine ?”

Sophia a retrouvé sa bonne humeur, soulagée de l’avoir échappé belle. Elle sourit. “Ne vous énervez pas, capitaine. Ce que je veux dire, c’est que ça ne marche pas ainsi. Pour accéder au site, je dois me connecter à un réseau spécifique accessible depuis mon appartement uniquement.”

“Pas de problème. Je serai chez vous, dès demain.”

Elle se lève de son siège, et le doit droit, elle mime un salut militaire. “C’est noté, capitaine.”

“Ne me faites pas perdre mon temps, Sophia. Vous avez intérêt à être chez vous quand je sonnerai à votre porte. Tout retard ou absence résultera à un coup de fil à votre père !”

“Détendez-vous mon capitaine, j’ai compris. Il est inutile de prendre cette voix sévère et de froncer les sourcils. Vous allez rider votre beau visage.”

“La petite est maligne, et elle a en plus l’intelligence de le cacher !?”

Sophia consulte son énorme montre. “Avons-nous fini ? Puis-je m’en aller ?”

Beronika ne résiste pas à l’envie de s’amuser un peu à ses dépens. “Non.”

“Pourquoi ?” Interroge-t-elle avec hésitation. “Comptez-vous m’arrêter ?”

“Comment parvient-elle à être bête et perspicace à la fois ?”

“Vous devez signer le procès-verbal de votre audition. Veuillez patienter dans la salle d’attente.” Sophia quitte le bureau avec la majesté d’un mannequin qui défile sur un podium. “Madman” profite du spectacle sans en perdre une miette. Il s’est quand même rendu utile. Il a pris note de l’entretien sur son ordinateur. Il le lui envoie par courriel. Elle l’enregistre avant de le relire. Elle corrige quelques fautes, l’imprime en deux exemplaires avant de faire appel à Sophia.

“Veuillez relire et parapher.”

“Parapher ? Qu’est-ce que ça veut dire ?”

“Lisez, signez et allez-vous-en. Je vous en supplie.”

“Détendez-vous, capitaine. Détendez-vous. Vous êtes trop jeune pour mourir d’une crise cardiaque.” Elle signe sans se donner la peine de lire. “Capitaine, je me posais la question...Que faites-vous à votre visage ? Vous n’avez pas une seule ride et il est presque impossible de vous donner un âge. Quels crèmes et soins pour le visage, utilisez-vous ? Oh, je n’y avais pas pensé ! Vous faites de la chirurgie esthétique, n’est-ce pas ? Quel est le nom de votre chirurgien ?”

“Hors de ma vue !”

“Je vous faisais un compliment, capitaine. Ne vous énervez pas.” Elle se dirige vers la porte.

Beronika lui rappelle leur rendez-vous avant qu’elle ne la referme. “Soyez chez vous demain à 10h00 !”

“Sans-faute, capitaine.” Elle envoie un baiser à “Madman” et disparaît. L’intéressé est sous le charme. “*Quand tu veux, chérie,*” murmure-t-il dans sa barbe.

Chapitre 8 — BERONIKA

“La vie n’est pas un long fleuve tranquille”

Jeudi 07 novembre 2013

Après le départ de Sophia, elle est restée environ deux heures de plus à la brigade. Elle a contacté la réception de l’hôtel qui après quelques simagrées sur l’importance qu’elle attachait à la vie privée de ses clients, a confirmé la présence de Dimitri et Sophia dans leur suite présidentielle aux dates qu’elle a spécifiées. Elle a ensuite essayé de glaner des informations sur le club “Joyaux”, sans grand succès. Comme l’a affirmé Sophia, ils — quels qu’ils soient, couvrent jalousement leurs traces. Sans une âme charitable pour mettre la puce à l’oreille, impossible de connaître leur existence. Elle n’a pas trouvé d’extraits Kbis, ni de déclaration fiscale, ni de rapport des commissaires aux comptes, ni de rapport d’activité. Le club est masqué par un épais écran de fumée. Elle s’est discrètement renseignée auprès de ses collègues. Le club n’est pas connu des brigades de la Police Judiciaire et ne fait pas l’objet d’une enquête.

En quittant la brigade, elle est allée à la salle de sport avant de rentrer chez elle. Le rendez-vous hebdomadaire avec son père se profilait à l’horizon. Le déjeuner dominical était une source de stress qui venait s’ajouter à la frustration et l’insatisfaction causée par l’enquête, gênée par l’absence de mobile et de pistes concrètes. Elle n’a rien à rapporter et pourra difficilement cacher à M. Delacre qu’elle tourne en rond. Elle appréhendait tout rendez-vous avec son père, le prochain avec énormément de frayeur. Rien qu’en y pensant, son sang s’est glacé d’effroi et une goutte de sueur froide a glissé le long de son échine. L’investigation piétine parce que la victime est un mystère et les indices muets. Elle le signalera à M. Delacre. Il répliquera que les excuses sont la prérogative des

faibles et des fainéants. “*Tu n’es bonne à rien,*” la réprimandera-t-il durement, et une fois encore, elle le croira.

Elle s’est forgée une armure pour se protéger contre M. Delacre. Mais, d’un seul regard, avec une phrase bien sentie ou une gifle — à une certaine époque, il la brise en mille morceaux. Elle la reconstruit, elle la fortifie en espérant qu’elle résistera à la prochaine attaque. L’armure s’est ainsi épaissie au fil des années, mais elle continue à faillir à sa tâche fondamentale. Très ironiquement, elle la protège contre tous les autres, sauf contre la personne en raison de laquelle elle l’a initialement bâtie. Elle a envisagé de rompre tous les liens avec lui. Mais, cela reviendrait simplement à remplacer un problème par un autre. Qui aurait cru qu’un tout petit spermatozoïde détenait un tel pouvoir ?

Assise sur son canapé, avec Hibiscus et la télévision pour seuls compagnons, elle a hésité à contacter Alexia, sa dernière compagne officielle avant l’abstinence et la seule dont elle a gardé le numéro de téléphone dans son répertoire. Une nuit avec elle calmerait plus efficacement son état d’agitation que l’heure d’entraînement exigeant qu’elle s’est imposée. Elle a composé un long message qu’elle n’a finalement pas osé envoyer. Elle avait peur de la réaction de son ex-amie parce qu’elle avait quitté Alexia d’une manière odieuse, et elle était gênée parce qu’elle ne souhaitait la revoir que pour tromper le désir qu’elle éprouvait pour Dimitri.

Trois ans plus tôt, elle avait rencontré Alexia dans un bar situé dans le 18^e arrondissement où elle avait ses habitudes. Le bruit et l’animation qui y régnaient la distrayaient agréablement de ses pulsions suicidaires. Elles ont fini la nuit dans le spacieux appartement de sa nouvelle conquête. Beronika n’aime pas recevoir des inconnus chez elle. À cause de leur incroyable compatibilité sexuelle, elles ont décidé de se revoir puis de se mettre en couple. Très vite, des disputes ont éclaté, leurs différences se révélant être un handicap insurmontable.

Alexia est née dans une puissante famille gabonaise, un petit pays d’Afrique Centrale. Son père est un magnat du pétrole. Il a rencontré sa mère sur les bancs de l’université à Paris. Ses parents n’ont gardé que de bons souvenirs de leur séjour dans la capitale française. Ils ont souhaité que leurs enfants fassent la même expérience. Alexia, la benjamine et la seule fille de la fratrie de quatre enfants, est arrivée à Paris à l’âge de dix-neuf ans pour poursuivre des études supérieures.

Au Gabon, elle a reçu une éducation stricte. Ses parents sont de fervents adeptes de la discipline. Ils ont décidé à sa place. Ses études seraient sa seule et unique priorité. Après l’école, elle

révisait ses cours et faisait ses devoirs avec une pelletée des répétiteurs. De onze à quatorze ans, elle est allée au catéchisme les mercredis et samedis après-midi. La messe du dimanche était un rituel auquel elle s'est soumise jusqu'à son départ. Elle devait demander la permission pour quitter la somptueuse villa de ses parents. Elle lui était rarement accordée, et elle ne sortait qu'accompagnée de sa mère.

Sa soudaine liberté lui est montée à la tête. Elle menait la grande vie. Elle aimait le luxe, les soirées jusqu'au bout de la nuit et tout ce qui brille. Ses parents finançaient sans le savoir son train de vie fastueux. Elle graissait de plusieurs milliers d'euros les factures qu'elle leur envoyait. Dotée d'une personnalité extravagante et exubérante, elle vivait tout entière dans le présent, dans l'excès. Elle avait aussi un goût prononcé pour les drames. Elle se mouvait dans la vie à une vitesse incroyable quand Beronika peinait souvent à mettre un pied devant l'autre.

Après six mois d'essais ratés et épuisants, elles ont d'un commun accord, décidé de ne plus maltraiter leur relation en essayant de lui faire prendre une forme précise et de la vivre à leur façon, sans y attacher un mode d'emploi prédéfini. Puisqu'il n'y avait plus d'efforts à faire, leur liaison est devenue purement sexuelle. Leur passion mutuelle, une évidence facile à satisfaire. Leurs corps en osmose, créaient une attraction, un désir qu'elles prenaient plaisir à assouvir sans tabous.

Quelques mois plus tard, Beronika, sans raison particulière, a perdu tout intérêt pour Alexia. Elle la regardait et ne voyait que du vide. Elle s'étiolait dans la relation. Lorsqu'elles faisaient l'amour, ses caresses l'irritaient. La synergie s'était rompue. Elle était déconnectée. Elle bougeait et touchait simplement par réflexe, feignant des orgasmes qu'elle ne parvenait plus à atteindre. Elle a cessé de répondre à ses appels et SMS, trop lâche pour lui dire en face qu'elle ne lui trouvait plus aucune substance, qu'elle lui semblait irréaliste.

Au réveil, après sa course matinale et une douche glacée, elle se place de dos face au miroir. Ses tatouages commencent à s'effacer. Il faudra penser à les rafraîchir. Elle a choisi cette partie de son corps parce qu'elle souhaitait les cacher à ses parents. 24 ans. Fin 2003. Elle s'est fait tatouer pour la première fois pour commémorer un nouveau départ. Deux hibiscus, une date. Le picotement aigu provoqué par l'aiguille, la douleur, l'adrénaline, l'accumulation de ses trois sensations a déclenché une forme de jouissance. Elle n'y a éprouvé que du plaisir. Elle y est retournée avec frénésie jusqu'à ce que l'encre recouvre l'entière surface de son dos. Elle s'est donnée

cette limite, car elle savait que sans celle-ci elle en aurait recouvert son corps et l'aurait peut-être regretté un peu plus tard. Les tatouages dans leur ensemble racontent sa vie. Chaque étape importante est marquée sur sa peau. Ils expriment un message. En dépit de sa petite taille, de sa maladie, de ses échecs passés ou de ce que pense son père, elle est forte et aussi capable que tous les autres. Elle n'a pas besoin d'être couvée, protégée ou sauvée. Elle est et restera toujours maître de son destin.

Mme Delacre s'est fait un devoir, autant que faire se peut, d'entraver l'indépendance de sa fille. Beronika a vécu chez ses parents jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Elle a souhaité déménager à vingt-cinq ans, mais il lui a fallu quatre longues années pour trouver un logement. Sa mère a réagi avec virulence contre cette décision déjà pourtant bien tardive à son âge. Beronika est passée outre ses récriminations et s'est mise à la recherche d'un appartement. Sa mère a essayé de semer le doute dans son esprit en remettant en question sa capacité à être autonome. Beronika n'avait jamais vécu seule et les propos de sa mère la piquaient au vif. Cependant, elle est restée ferme. Quand M. Delacre utilise la brutalité pour contrôler leur fille, Mme Delacre a pour arme le chantage émotionnel. Lorsque toutes les astuces qu'elle a employées pour la faire changer d'avis se sont révélées inefficaces, elle a sollicité l'aide son mari. M. Delacre pour une fois, approuvait la décision de sa fille, mais il s'est rangé à l'opinion de sa femme. Chaque dossier de location qu'elle a déposé contre l'avis de sa mère a été rejeté. Après plusieurs mois de recherches infructueuses, Beronika a compris qu'elle n'y arriverait pas sans son soutien. Il a fallu négocier et la liste de doléances de sa mère était longue, très longue. Enfin de compte, elle n'a pu quitter sa maison que pour un appartement qui appartenait à ses parents. S'y plier l'a rendu amère, elle ne voulait plus rien leur devoir.

Cinq ans et plusieurs promotions plus tard, elle continue d'appeler quotidiennement sa mère pour la rassurer. Mme Delacre a du mal à lâcher du lest. L'image de sa fille lorsqu'elle est rentrée de sa dernière séance avec le docteur Moreau est gravée à jamais dans sa mémoire. Depuis ce soir-là, une peur brute et livide la retient prisonnière. Elle est malade d'angoisse pour sa fille. La maladie de Beronika est une source constante d'inquiétude, et cette vie marginale qu'elle se plaît à vivre n'arrange rien. Son meilleur ami est un chat, elle fréquente des hommes et des femmes et elle ne veut pas avoir d'enfants. Ce mode de vie laisse Mme Delacre très, très, très perplexe.

Beronika ne voulait pas être mère. Elle ne subissait pas la pression de l'horloge biologique. Elle avait conscience de ses propres limites. Elle n'était pas douée pour les relations amoureuses et elle avait déjà assez à faire avec elle-même. Elle ne pouvait pas et ne saurait pas s'occuper correctement d'un enfant. Elle était incapable d'en élever un seul. Elle admirait les femmes qui y parvenaient. Lorsque le docteur Daniel l'a averti des risques d'infertilité liés au traitement expérimental, son assurance a vacillé. Ce revirement l'a désarçonnée. Elle n'avait pas imaginé que ses certitudes s'effondreraient comme un château de cartes sans le droit de choisir.

De son appartement, elle se rend directement chez Sophia. "Madman" sera furieux. Ils s'étaient donné rendez-vous à la brigade pour y aller ensemble. Elle sonne à la porte à 10h00.

Sophia l'accueille vêtue d'une micro-nuisette transparente, avec les yeux pleins de sommeil et de beaux cernes. Pourtant, même sans fard ni artifice, elle reste une très jolie jeune fille. "Madman" aurait été aux anges.

"Capitaine, vous êtes en avance."

Elle vérifie l'heure sur sa montre. "Bonjour, Sophia. Il est 10h04."

Sophia recule dans le vestibule, de manière à la laisser entrer. "Je m'excuse pour le bazar. Faites comme chez vous. Je vais chercher mon ordinateur." Beronika referme la porte derrière elle. Elle trouve seule son chemin vers le séjour, tandis que Sophia retourne dans sa chambre. Pour le peu qu'elle verra, le mot "bazar" semble insuffisant pour décrire le bordel dans lequel vit Sophia. Des vêtements et des chaussures ont été inexplicablement relégués dans le minuscule débarras construit dans le vestibule. La porte cassée, a été dégonflée et placée contre le mur. Des chaussures, des parapluies inutilisables et des magazines traînent dans le couloir. Accrochées au mur des photos, beaucoup de photos de Sophia, en couverture de célèbres magazines, au ski, à la plage, défilant sur des podiums, dans la rue, à des fêtes, seule, avec des amis, au naturel ou maquillée, son joli minois, exposé sans complexe pour qui voudrait bien l'aduler. "*Elle devrait changer son prénom et se faire appeler Narcisse.*" Le séjour est un désastre. Une épaisse couche de poussière recouvre les meubles. La pièce d'une dimension de 20 m² est pleine à craquer de bibelots en tous genres. Des assiettes sales, des cadavres de bouteilles, des verres vides jonchent le sol et sont posés anarchiquement sur toutes les

surfaces disponibles. Les cendriers sont pleins à craquer. Elle y détecte un fort relent d'alcool et de transpiration. Beronika tire les rideaux et ouvre les fenêtres.

L'air frais a refroidi la pièce quand Sophia y pénètre. "Je ne vous ai pas autorisée à ouvrir les fenêtres."

"Ne devais-je pas me mettre à mon aise ?"

"Cette phrase est une simple formule de politesse. Personne ne s'attend à être pris au mot." Elle les referme d'un coup sec pour marquer son mécontentement. Le canapé est encombré. Elle déplace assiettes bouteilles et verres sur le sol et s'installe. Beronika se place à ses côtés avec réticence. La saleté et le désordre la mettent mal à l'aise. Elle fait partie du groupe des maniaques. Sophia ouvre son ordinateur. Beronika regarde l'écran avec attention. Sophia lance une application VPN à laquelle elle se connecte. Sur le bureau, elle clique sur une icône. Une deuxième application se lance et une page d'authentification apparaît. Elle tape ses paramètres de connexion dans les champs prévus à cet effet et tend l'appareil à Beronika.

La conception de l'application est simple et épurée. Les couleurs dominantes, le noir et le gris. Elle offre peu de fonctionnalités à l'utilisateur. Le menu principal se compose de deux boutons. Ils donnent accès à une liste de photos et de vidéos rangées dans une trentaine de catégories ordonnées par ordre alphabétique. L'application est minimaliste. Il n'y a pas de boîte de dialogue pour messagerie instantanée, pas d'information sur les autres utilisateurs connectés ni sur les dates des précédentes connexions. Il s'agit d'un simple répertoire en ligne de photos et de vidéos pornographiques. Il n'y a pas de logo ni d'informations sur l'entreprise propriétaire de l'application ou sur ses développeurs. Le contenu n'est pas téléchargeable.

Pour visionner les photos et vidéos, et découvrir des indices susceptibles de faire avancer l'enquête, elle devra passer les prochains jours voire semaines — l'application répertoriait une centaine de contenus dans les cinq catégories qu'elle a consultées, dans l'appartement de Sophia. "*Hors de question !*" Elle lui rend l'ordinateur, se lève et tâte les poches de son manteau. Elle est soulagée d'y trouver son téléphone. Elle s'éloigne de quelques pas pour appeler Jonathan, son collègue de la Police Technique avec lequel elle a collaboré sur de nombreuses enquêtes. Pirate informatique extrêmement doué, il l'aide parfois à entrer en possession d'éléments de preuve de manière officieuse.

Il décroche à la deuxième sonnerie. "Beronika."

“Bonjour Jonathan. Je —”

“Laisse-moi devenir. Aurais-tu par le plus grand des hasards, besoin de mon aide ?”

“Oui.” Le contraire l’aurait étonné. Il est déçu. Jonathan a un fort béguin pour Beronika. L’aide qu’il lui apporte est une façon détournée de la courtiser. Mais, elle n’y voit que du feu. À ses yeux, il n’est qu’un geek sympathique et un peu étrange qui l’a à la bonne. “J’aimerais récupérer des données informatiques sur des serveurs.”

“As-tu pensé à demander une perquisition numérique au juge d’instruction ?”

“Non, et c’est pour cette raison que je t’appelle. Peux-tu les pirater ?”

“La voie illégale ne doit pas devenir une habitude. Tu m’appelles un peu trop souvent. Je vais bientôt commencer à te faire payer mes services.”

La tentative d’humour tombe à l’eau. Beronika répond avec sérieux. “Ton prix sera le mien. J’ai besoin de ces données de toute urgence. Je ne veux pas perdre mon temps dans des lenteurs administratives. La personne ou l’organisation à laquelle appartiennent ses données fait tourner un club clandestin à Paris, et elle œuvre sans être inquiétée par nos services. Si je passe par la voie légale, je crains que les données ne disparaissent dans l’heure qui suit.”

“As-tu conscience que ces informations ne seront pas recevables comme preuves ?”

“Oui. Le club en lui-même ne m’intéresse pas. J’espère que ces données me mettront sur une bonne piste. J’en ai désespérément besoin.”

Il lui demande de télécharger et d’installer un logiciel qui lui permettra de prendre le contrôle de l’ordinateur de Sophia à distance. En suivant ses indications, elle effectue quelques manipulations, puis, il lui promet de la recontacter dans la journée avant de raccrocher.

Beronika se tourne vers Sophia. “Branchez le chargeur de l’ordinateur et n’y touchez pas jusqu’à nouvel ordre.”

“Dûment noté, capitaine.” Elle continue d’un air grave. “Vous vous attaquez à des personnes puissantes. Elles ont les yeux et leurs oreilles dans tous les cercles et sont prêtes à tout pour préserver

leur anonymat et leurs secrets. Quand vous aurez récupéré toutes les photos et vidéos, oubliez-moi. S'il vous plaît, ne me mêlez pas à tout ça."

"Je ne peux rien vous promettre, Sophia. Toutefois, si votre vie venait à être menacée, nous vous protégerons. Vous n'avez rien à craindre."

"Permettez-moi d'en douter, capitaine."

"Qui sont ces gens ?"

Beronika remonte dans sa voiture pour se rendre à la brigade. Le rendez-vous avec Sophia a été productif. Caroline avait un penchant pour l'exhibitionnisme. Les photos laissées sur la scène de crime le prouvent. Elle apparaîtra donc sur l'une des vidéos du club. Avec l'assassin ou une personne qui connaît son identité. L'excitation familière lui lèche l'échine. L'horizon s'est éclairci. Bientôt, elle mettra la main sur le petit détail qui lui permettra de dérouler la pelote des indices et de mettre le coupable derrière les barreaux.

Elle franchit le seuil de son bureau au moment où la sonnerie vieillotte et stridente de son téléphone retentit. Elle s'y précipite. Jonathan a peut-être déjà de bonnes nouvelles à lui annoncer.

"Allô."

"Beronika ? Comment vas-tu ?"

Le soulagement l'envahit. Un large sourire se dessine sur ses lèvres. "Tu es rentrée."

"Oui. Saine et sauve, encore une fois."

"On se retrouve au bar ?"

"Oui. À 18h30 ?"

"Je serai à l'heure."

“Moi aussi.”

“Bonne journée, Charlotte.”

Beronika et Charlotte se sont rencontrées à l'école de police. Elles étaient les seules filles de la promotion. À l'époque, les femmes étaient encore sous-représentées dans les secteurs d'activité initialement réservés aux hommes. Elles étaient malvenues et ont été malmenées pour cette simple raison. Elles devaient en permanence faire leurs preuves, et supporter les blagues misogynes ainsi que le mépris des autres élèves, parfois même de leurs instructeurs. Elles ont été victimes des préjugés liés à leur genre et ont subi des préjudices physiques et psychologiques.

Certains de leurs camarades n'avaient rien contre leur présence, mais lorsqu'ils étaient ensemble leur comportement de groupe visait à affaiblir leur moral et à les décourager. Ils étaient systématiquement dans la surenchère. Malgré tout, Beronika admire la solidarité masculine. À cause des codes — implicitement validés par la plupart, qui régissent leurs rapports, le premier instinct des hommes lorsqu'ils se retrouvent est de créer, vaille que vaille, une forme de cohésion. Celui des femmes est de s'entretuer en jouant bêtement le rôle qu'elles ont été socialement programmées à endosser.

Beronika et Charlotte n'avaient pas d'affinité l'une pour l'autre. Toutefois, elles ont eu l'intelligence de comprendre qu'elles devaient s'entraider et se soutenir pour survivre dans cet environnement difficile dans lequel elles avaient choisi d'évoluer. Elles sont progressivement devenues amies.

Après l'école, Beronika a rejoint la criminelle et Charlotte, la brigade de répression du proxénétisme où elle s'est spécialisée dans les missions d'infiltration. Elle s'est mariée et a fondé une famille. L'agenda chargé de Charlotte et leur mode de vie diamétralement opposé, les empêchent de se voir régulièrement. Toutes deux peu adeptes des téléphones et autres moyens de communication modernes, elles ne s'appellent qu'en cas d'urgence ou pour convenir d'un rendez-vous. Elles ne s'étaient pas parlé depuis un an. Pourtant, elles sont restées proches. Elles ont traversé les grandes étapes de leur vie ensemble. Beronika a été le témoin de Charlotte à son mariage. Bien qu'elle ait connu l'appétence limitée de Beronika pour la compagnie des enfants, Charlotte l'a désignée marraine à titre honorifique de sa fille. Parce que les plus belles choses se forment dans la douleur, l'expérience difficile qu'elles ont vécue à l'école de police a créé entre elles, des liens indéfectibles.

Charlotte se doute que Beronika est malade. Ses références occasionnelles à un certain docteur Daniel, lui ont mis la puce à l'oreille. Un soir, alors qu'elle était dans la salle de bain de Beronika, elle a recopié le nom inscrit sur le papier adhésif collé sur l'un des tubes de médicaments rangé dans la boîte à pharmacie. Elle est rentrée chez elle, et elle a fait une recherche sur Google. Les deux premiers liens de la page des résultats, lui ont appris ce qu'elle voulait savoir. Elle n'a jamais ouvertement abordé le sujet avec Beronika. Elle a choisi de respecter sa discrétion.

N'ayant aucune piste à explorer, Beronika a participé à des interrogatoires pour occuper son temps. Entre deux auditions, elle appelait Jonathan. Il a fini par l'envoyer sur les roses, exaspéré par son insistance.

À 17h00, son téléphone sonne.

“Du porno, du porno et encore du porno ! Je viens de te donner accès à un peu plus de 30 Go de contenus pornographiques. Tu vas t'éclater !”

“Tu n'étais pas censé consulter les fichiers !”

“Comment aurais-je pu résister à la tentation ? Je les ai déposés sur un serveur. Je t'ai envoyé un courriel contenant les paramètres de connexion. Je t'y explique aussi la marche à suivre pour y accéder.”

“Merci.”

“C'est tout ? Je viens de te consacrer une heure de ma vie. Je mérite mieux que ça.”

“Je t'offrirai un café la prochaine fois que tu te déplaceras à la brigade.”

“Un café ? C'est ça, ma récompense ? Un café dégueulasse provenant d'une des machines de la cafétéria ?”

“Que veux-tu ?”

“Que tu m’invites à boire un verre dans un bar sympa, un soir après le boulot.” Il s’enthousiasme à demander. Il tente sa chance, et attend sa réponse, le cœur battant.

“D’accord. Je te rappellerai dans quelques jours pour que nous convenions d’une date. Merci pour ton aide.” Elle raccroche. Jonathan est content. Il célèbre cette petite victoire en s’offrant du vrai café. Il ouvre le premier tiroir de son caisson. Il en sort une capsule Nespresso, il les garde pour les grandes occasions et se dirige vers la machine. Beronika n’a toutefois pas l’intention d’honorer sa parole. Au travail, elle évite les situations de nature à prêter à confusion. Elle espère que son collègue ne sera pas trop déçu.

Elle ouvre le courriel qu’il lui a adressé et suit ses instructions à la lettre. À cause du débit poussif de la connexion internet et du système vieillissant de son ordinateur, le téléchargement des fichiers s’achève quarante-cinq minutes plus tard. Par acquit de conscience, elle passe le contenu du dossier électronique en revue. Jonathan a eu la gentillesse de créer des sous-dossiers dans lesquels il a séparé les photos et les vidéos. Il lui a mâché le travail. Elle revient sur sa décision. Elle l’invitera à sortir la semaine prochaine. Elle éteint son ordinateur. Il est 18h20.

Le Cygne est le quartier général des flics du quartier. Il est situé non loin de la brigade sur la rue de la Cité. Il est tenu par Michel, un ancien lieutenant de la Police Judiciaire, à la retraite depuis cinq ans, sa femme Marie-Christine et leurs fils. Michel est prétentieux. Il ne veut pas servir de citoyens lambda. L’expression dans son dictionnaire personnel est une insulte. Elle désigne, “*ces imbéciles de touristes,*” ou “*ses riverains qui vivent en ville et font chier le monde au moindre bruit ! Qu’ils se barrent donc à la campagne !*” Ou encore, “*tous ces zombies qui arpentent le bitume à la recherche d’une distraction.*” Il ne veut que des flics dans son bar. Oui, madame ! Que des flics ! Du bleu, du bleu, du bleu, et vive la France ! Comme il ne peut pas l’afficher clairement sur sa devanture, il est affreusement désagréable pour les faire déguerpir.

Les notes qu’ils attribuent à l’établissement sur la page référencée sur Trip Advisor, sont mauvaises, les commentaires, virulents. Michel répond consciencieusement à chacun d’eux. Il est malpoli, prodigieusement odieux. Il ose écrire dans un français châtié et pompeux que ses clients mécontents sont entièrement responsables de la médiocrité du service. Ses réponses sont hilarantes. Il y consacre quotidiennement une bonne partie de ses matinées. Ses joutes 2.0 sont suivies avec

grand intérêt par tous les habitués du bar. Ils discutent régulièrement des pépites qu'ils y ont lues. Michel est une célébrité.

Charlotte est déjà arrivée. Installée à une table, elle discute avec Marie-Christine. Beronika les rejoint et s'assied sur la chaise vacante en face de son amie. Elles échangent quelques banalités, puis, Marie-Christine s'éclipse après avoir pris sa commande.

“Que s'est-il passé ? Tu en as eu marre de faire le tapin au bois de Boulogne ?” Beronika sourit, assez fière de sa vanne. Elle prend le verre de Charlotte et boit une gorgée de bière tiédasse.

“Je ne suis pas sectaire. Je ne me limite pas au bois de Boulogne. Je fais le tapin partout où il est possible de le faire pour arrêter des criminels qui seront remplacés par d'autres dans la seconde. On coupe une tête et dix nouvelles apparaissent. Parfois, je déteste ce boulot.”

“Comment s'est déroulée la mission ?”

“Mal pendant plusieurs mois, puis, quand le train a enfin été sur les rails, on m'a ordonné de rentrer au bercail ?”

“Pourquoi ?”

“Quelqu'un a grillé ma couverture.”

“Qui ? Comment est-ce possible ?”

“Je n'en sais rien. Quelque chose a foiré. La chasse au bouc émissaire a déjà commencé.”

“Quand repars-tu ?”

Elle hausse les épaules avec désinvolture. “Je suis en congé pour trois semaines. On verra plus tard.” Elle allume une cigarette. “Quoi de neuf de ton côté ?”

“Un meurtre. Rien d'inhabituel.”

“Difficile ?”

“Je patauge un peu. La victime était...compliquée. Heureusement, je peux mâter du porno à l'œil. Que demande le peuple ?”

“Je vois que vous vous amusez toujours autant à la criminelle.”

“Je ne me plains pas des avantages.”

Marie-Christine revient et interrompt leur conversation. Elle tend une bière à Beronika. Charlotte en commande une autre.

“Tu commençais à te recouvrir de toiles d’araignée avant mon départ. As-tu quelqu’un avec qui mâter tes films ?”

“Non. Cette connerie d’abstinence m’est tombée dessus sans crier gare. Je te jure, je ne pensais pas tenir un mois, mais regarde !” Elle tend le bras. “Deux ans plus tard, je ne tremble plus de frustration et je n’ai pas envie de sauter tout ce qui bouge. J’ai la flemme.” Elle regarde Charlotte d’un air goguenard. “As-tu revêtu tes plus beaux atours pour célébrer tes retrouvailles avec Étienne ?”

“Non. Je portais un pyjama informe et dégueulasse. Nous sommes un vieux couple. Nous nous sommes trouvé des excuses pour ne plus faire d’efforts. Il bosse, il est crevé, je bosse, je suis crevée. Et maintenant, notre histoire est finie. On ne se parle plus, on ne se regarde plus, on ne se touche plus, on ne baise plus...D’ailleurs, il demande le divorce...” Elle porte son verre à ses lèvres et le vide d’une traite.

“Quoi ? Pourquoi ?”

Sept ans plus tôt, Charlotte et Étienne se mariaient. Ils sont les heureux parents de Thibault, leur fils aîné âgé de six ans et d’Adrienne, âgée de quatre ans. Étienne, professeur de mathématiques avancées à la Sorbonne, est particulièrement réservé, mais sa timidité contrebalançait parfaitement le caractère exubérant de Charlotte. Leur relation semblait parfaite. Beronika tombe des nues, et se sent — pour une étrange raison, trahie.

“Je ne sais pas. Je n’y suis pour rien. Il me quitte.”

“Pourquoi ?”

“Nous nous sommes éloignés, nous ne communiquons plus, etc.” Elle lève les bras et fait semblant de jouer du violon. “En réalité, il y a quelqu’un d’autre.”

“En es-tu certaine ? Tous les hommes ne sont pas infidèles...”

Charlotte tire une bouffée de cigarette. Elle souffle la fumée dans l’air en faisant des ronds et répond avec détachement. “J’ai pris son téléphone et lu ses messages. Il couche avec la voisine d’à côté. Ils s’écrivent à longueur de journée. Leurs messages dégoulinent de tendresse et de mièvrerie. C’est mielleux à en donner la gerbe.”

“Il couche avec la petite blonde ?”

“Oui. Il fallait en plus qu’elle soit jeune et jolie.” Ses lèvres bougent. Charlotte essaye de sourire. Elle n’y arrive pas. “Il a déjà pris un avocat. Il demande la garde exclusive des enfants.”

“Pourquoi ? Pourquoi fait-il ça ?” Le comportement absurde d’Étienne met Beronika en colère. *“Pourquoi fait-il ça ? A-t-il oublié qu’ils se sont aimés ? A-t-il déjà oublié qu’à une époque, ils ont été heureux ensemble ?”*

“Nous n’avons pas fait l’amour depuis deux ans. Je cours d’une mission à l’autre sans jamais reprendre mon souffle. Je passe en coup de vent dans la vie d’Étienne et dans celle de mes propres enfants. Je comprends qu’il me trompe. Ce boulot ne va pas de pair avec une vie de famille.” Beronika porte sa bouteille à ses lèvres et boit une longue gorgée. Elle manque d’arguments pour détromper son amie. Le travail est psychologiquement difficile et les horaires erratiques. Il faut avoir les nerfs solides pour cohabiter avec une personne dont le travail consiste à ramasser des morts, à côtoyer la violence et l’abject. De nombreux flics souffrent de dépression, boivent un peu trop ou sont détruits d’une autre manière par le métier. Beronika pense d’ailleurs qu’il n’y a que des fous pour supporter cette profession, une cause perdue d’avance. Charlotte en choisissant de s’infiltrer, a ajouté un niveau de difficulté additionnel à un problème déjà compliqué. Les chances de réussite étaient minces...Mais, la finalité de l’amour — quand on lui retire l’effervescence des sentiments, la passion ou le sexe, quand on le met à nu, n’est-elle pas de rendre plus fort ? J’ajoute ta force à la mienne, et ensemble nous relevons plus facilement les défis de la vie. Ne devrait-ce pas être cela, la vraie définition de l’amour ? “Tant pis pour lui. On n’a plus qu’à se mettre en couple.” Beronika éclate de rire.

“Si nous couchons ensemble, tu finiras par me soûler. De toute façon, je te préfère habillée.”

“T’es dure.” Beronika lui décroche un clin d’œil. “T’arrives à y croire toi ? Il ne m’aime plus. Après toutes ces années. Pourquoi me suis-je embarquée dans une telle galère ? Parfois, je t’envie, Beronika.”

“Que m’envies-tu exactement ? Mon appartement vide quand je rentre tous les soirs ? L’herbe n’est pas plus verte ailleurs, crois-moi... Peu importe ce qu’Étienne décide de faire, peu importe les raisons de son comportement, tu es la mère de vos enfants. Thibault et Adrienne sont tes enfants. Tu as autant de droits que lui. Ne te laisse pas faire !” Charlotte baisse la tête. “Il va peut-être changer d’avis,” dit Beronika pour lui remonter le moral.

“Non. C’est fini.” Elle allume une cigarette. À la table voisine, deux jeunes filles s’agitent depuis plusieurs minutes. La fumée les dérange. Au lieu de le dire ouvertement à Charlotte, elles font des simagrées pour le lui faire comprendre. “Où le bon sens s’est-il donc perdu ?” À bout de patience, l’une d’elles décide enfin de tenter l’approche dictée par le sens commun. “Excusez —” Beronika plante son regard dans le sien. La jeune fille en perd ses mots. Beronika se tourne vers son amie. “Il n’y a qu’à toi que je peux le dire. Face aux autres, je jouerai mon rôle de divorcée éplorée.” Elle éteint sa cigarette et en allume une autre. Elle joue un instant avec son briquet. “Je suis soulagée qu’Étienne veuille la garde exclusive des enfants. Je les aime. Je mourrais mille fois pour eux, mais j’ai ce boulot dans la peau. Grâce à la décision d’Étienne, je n’ai pas à choisir et je n’ai pas à me culpabiliser. Je n’aurai pas à m’inquiéter pour la sécurité de mes enfants quand je devrai partir du jour au lendemain. Ils méritent de grandir dans un environnement stable.”

Bien qu’elle comprenne le point de vue de Charlotte, Beronika n’est pas d’accord avec elle. Son amie ne doit pas profiter de son divorce pour se dégager de ses responsabilités envers ses enfants. Toutefois, elle connaît Charlotte depuis plus d’une dizaine d’années et sait qu’elle tient de tels propos parce qu’elle est sous le choc et accuse encore le coup. La peine et la peur sont mauvaises conseillères. Elles ne font prendre que de mauvaises décisions.

“Tu es dans une situation difficile. Tu es rentrée de mission pour découvrir que ta vie telle que tu la connaissais était sur le point de changer. Tu te sens trahie et ton premier réflexe est de tout envoyer valser. Je te comprends. Mais, s’il te plaît, ne prends pas de décisions hâtives au sujet des enfants. Prends rendez-vous avec un avocat et prends le temps de réfléchir. D’accord ?” Charlotte hoche la tête. Beronika espère qu’elle suivra ses conseils. “Vivez-vous toujours ensemble ?”

“Non. Je suis partie hier. J’ai emménagé dans ma chambre d’adolescente. Mes parents ont la gentillesse de m’héberger en attendant que je retombe sur mes pattes...Je vais bientôt avoir quarante ans, et je dois tout recommencer de zéro...Je n’aurais jamais cru que ça m’arriverait. J’ai tout fait dans les règles. J’ai fait une formation, j’ai trouvé du travail, je me suis mariée, j’ai fait des enfants, j’ai acheté un appartement, j’ai payé mes taxes et mes charges, et je me retrouve les mains vides à l’approche de la quarantaine...Tu parles d’une vie...”

La réponse de Charlotte plombe l’ambiance déjà morose. Elles s’enferment dans un silence déprimé pendant une interminable minute. Puis, Charlotte s’écrit.

“Ça suffit maintenant ! Il n’y a pas mort d’homme. Trinquons à notre soirée et à des jours meilleurs.”

Elle lève son verre. Beronika fait de même. Elles trinquent en échangeant un regard triste. Charlotte bat frénétiquement des paupières pour ravalier ses larmes, tandis que Beronika doit lutter pour ne pas l’enlacer et la réconforter. Elle sait que son geste ne serait pas le bienvenu. Elles sont de vraies dures, et les dures ne pleurent pas. Elles sont pudiques avec leurs émotions. Beronika pose la main sur celle de son amie et regarde par la fenêtre pour lui laisser le temps de reprendre contenance.

Le vent s’est levé et le ciel pleure.

“Chienne de vie.”

Chapitre 9 — BERONIKA

“Une vérité impossible à accepter”

Vendredi 08 novembre 2013

Parce que le désir, l’attraction physique ou l’amour vient à bout des caractères les plus farouches et indépendants, Beronika, bien qu’ayant une pleine conscience de la stupidité de son comportement, n’a pas pu s’empêcher d’accorder une attention particulière à son apparence en prévision de son entretien avec Dimitri Fridlander. Elle a accentué son maquillage et s’est lissée les cheveux qu’elle a coiffés avec une légère sophistication en renonçant sans regret à sa course matinale pour gagner du temps.

Elle a soigneusement évité de croiser son propre regard dans le miroir. Elle avait honte.

10h20. Quai des Orfèvres. Sans grand enthousiasme, elle commence à visionner les vidéos du club “Joyaux”. Elle regarde le premier enregistrement de bout en bout. Grave erreur ! L’orgie filmée lui retourne l’estomac. Elle aime le sexe. Elle déteste la pornographie. Un énième genre cinématographique qui exploite de façon dégradante les femmes et démolit avec des bulldozers leur image. En deux scènes de dix minutes répétées pendant une demi-heure ou une heure, elles passent de l’être inférieur à la chienne, tandis qu’un petit millier de bonhommes s’en mettent plein les yeux ou les poches. Ce point de vue se passe de tout commentaire. Le deuxième est un peu plus prosaïque. Regarder des gens s’agiter mécaniquement en poussant des gémissements et grognements

robotiques l'ennuie féroce. *“Quelle poisse cette enquête !”* Elle aurait délégué cette tâche ingrate, si elle n'éprouvait pas le besoin viscéral de tout régenter. Elle regarde la deuxième vidéo et toutes les suivantes, en avance rapide.

12h15. Elle constate avec dépit qu'elle n'a visionné qu'une quarantaine de vidéos parmi les milliers disponibles. Elle se résout à contrecœur à demander l'aide de “Madman”. Ils se répartissent la besogne en espérant ne pas avoir à les parcourir toutes, pour mettre la main sur l'indice qu'ils recherchent.

13h00. L'accueil la prévient de l'arrivée de Dimitri. Elle se regarde dans son miroir de poche et remarque que son maquillage a besoin d'être rafraîchi. Elle sort sa trousse de maquillage et retouche son rouge à lèvres, son fond de teint et son mascara. Quand elle est prête, elle prévient “Madman” et descend accueillir son témoin.

Le hall est encombré, mais elle le reconnaît tout de suite. Son corps attiré par le sien montre le chemin. Dimitri se tient de biais. Le visage penché en avant, il tapote sur son téléphone. Lorsqu'elle est à quelques mètres de lui, il se tourne abruptement. Il lève la tête et plonge son regard dans le sien. Le cœur de Beronika fait une embardée. L'attraction qu'elle a ressentie la première fois n'a pas disparu comme elle en avait évoqué la possibilité au docteur Daniel. Elle est là, son intensité, amplifiée par les heures qu'elle a passées à se languir de lui. Elle le trouve beau. Il est soigné, il irradie une calme assurance, il est masculin. Il est...impassible. Il n'a pas l'air troublé par sa présence comme elle l'est par la sienne. Son indifférence la blesse pendant une fraction de seconde. Quand un sentiment la gêne, elle s'en occupe sur-le-champ. Elle l'enfouit assez profondément pour pouvoir l'ignorer, un vieux mécanisme de défense dont elle ne parvient pas à se départir malgré des années de thérapie. Elle salue Dimitri d'un mouvement de la tête, puis, elle se retourne et rebrousse chemin sans s'assurer qu'il la suit. Dimitri lui emboîte le pas. Ses yeux braqués dans son dos la transpercent. Beronika a une conscience aiguë de son corps, de ses moindres mouvements. Elle a l'impression de marcher mécaniquement et avec brusquerie. Elle essaye de se détendre. Elle échoue, lamentablement.

“Madman” est déjà installé. Sous les yeux incrédules de Beronika, il se lève de son siège et accueille chaleureusement Dimitri. Tout ce qu'il a entendu sur les relations extraconjugales de l'animal a forcé son respect. Il n'y a pas de doute, Dimitri est un homme. Un vrai !

“Avons-nous tous perdu la tête ? Avons-nous oublié qu’il a peut-être tué sa femme ?” Beronika appuie avec une fermeté inutile sur l’enregistreur. “Vendredi, 08 novembre 2013, 13h21, audition du témoin Dimitri Fridlander, mari de la victime, dans le cadre de l’enquête sur le meurtre de Caroline Fridlander. Merci d’avoir répondu à notre convocation.”

“Je vous en prie. Nous voulons la même chose...Mettre un monstre derrière les barreaux.”

Elle pose la photo de la boucle d’oreille retrouvée sur la scène de crime sur la table. “Reconnaissez-vous ce bijou ?”

“Non. À qui appartient-il ?”

“Nous l’ignorons. Nous l’avons retrouvé à côté du corps de votre femme. Appartenait-il à Caroline ?” Le technicien de la Police Scientifique n’a pas retrouvé l’ADN de Caroline sur le bijou. Mais, elle ne pense pas que ce renseignement suffit à conclure qu’il ne lui appartenait pas. Certaines personnes nettoient ou font nettoyer leurs bijoux, surtout ceux de valeur après les avoir portés. Caroline l’a peut-être prêté à une amie.

“Je n’en suis pas certain. Puis-je ?” Elle hoche la tête. Il prend la photo et l’observe un moment. Dimitri à l’œil pour les bijoux à cause de son métier, mais aussi parce que Caroline l’a entraîné dans son sillage dans toutes les bijouteries réputées de la capitale. “Caroline était allergique aux perles.”

“Vous confirmez donc qu’il ne lui appartenait pas.”

“Non. Je vous informe qu’elle était allergique aux perles. Elle possédait une quantité impressionnante de bijoux. Je suis incapable d’en identifier la plupart.”

“Très bien. Qu’avez-vous fait ces derniers jours, M. Fridlander ?”

“Pourquoi ?”

Elle dit sur un ton qui n’admet aucune réplique. “Je pose les questions, M. Fridlander.”

La surprise, puis, la colère se peint sur le visage de Dimitri. Il n’a plus l’habitude d’être remis à sa place. Il ne subit plus la volonté des autres. Il impose la sienne. L’argent confère ce pouvoir. Il

ravale à grand-peine une réponse cinglante, mais l'insulte, teintée de respect et d'un certain amusement est clairement lisible dans ses yeux.

Dans le hall bruyant et vétuste, il a senti sa présence avant même de la voir. Son opinion n'a pas changé. Il trouve incongru qu'elle soit flic. Elle aurait pu avoir une solide carrière dans le mannequin et gagné un petit pactole. Elle est trop petite pour défiler, mais elle aurait fait un carton plein dans les publicités télévisées et les campagnes d'affichage orchestrées par les marques de produits de beauté. Elle possède une beauté tape-à-l'œil, étrange et insaisissable. Une beauté qu'on ne peut pas catégoriser et qu'on ne peut s'empêcher d'observer parce qu'on souhaite involontairement la comprendre. Il n'a pas ressenti une telle attraction, depuis... jamais ? La grande aberration pour lui, est qu'elle n'est même pas son genre. Il a une préférence pour les grandes, fines, belles et élégantes demoiselles à la peau laiteuse, pas les petites brunettes, à la peau sombre et aux courbes voluptueuses qui cachent la force de leur passion sous des airs réfrigérants.

Ils se regardent et baissent la garde au même moment. Ils reconnaissent que quelque chose d'exceptionnel et d'imperceptible se produit entre eux. Ils se laissent aller à envisager la forme qu'elle prendrait s'ils osaient succomber à la tentation... Puis, la réalité les rattrape, et chacun reprend le rôle qui lui a été imposé dans l'histoire.

Dimitri répond froidement. "Je tâcherai de m'en souvenir, capitaine."

"Qu'avez-vous fait ces derniers jours, M. Fridlander ?"

"J'étais à Londres lundi pour annoncer la nouvelle à ma fille. Nous sommes rentrés ensemble dans la soirée. Je l'ai accompagnée chez ses grands-parents, les parents de Caroline, les miens sont décédés, le temps que je trouve un appartement. J'ai visité quelques appartements—"

Elle lève la main pour l'interrompre. "Merci pour cette réponse détaillée. Je n'en demandais pas tant. M. Fridlander, aimiez-vous votre femme ?"

"Quelle question ! Oui. Oui, j'aimais Caroline." Il sent obligé d'ajouter, même s'il sait qu'il ne trompe personne. "Nous nous aimions comme au premier jour."

"Pourtant, son décès subit ne semble pas particulièrement vous affecter."

“Sur quel critère, basez-vous ce jugement ? L’absence de larmes ? Je maîtrise facilement mes émotions. Est-ce un crime ? Vous n’êtes pas très expressive non plus, pourtant, je doute qu’on ne vous ait jamais accusée de meurtre.”

L’intelligence de sa réponse la prend au dépourvu. Elle en perd un instant le fil de ses pensées. “M. Fridlander, je ne suis pas le centre d’intérêt.”

“Vous m’analysez et vous vous basez sur de fausses hypothèses pour préjuger de ma personnalité. Je peux en faire autant. Je suis coupable du meurtre de ma femme parce que je ne me promène pas en ville, le cœur en bandoulière et les larmes aux yeux ? Comment avez-vous obtenu votre grade, capitaine ?” Il commence à perdre son calme et sent les prémices d’un mal de tête jouer sur ses tempes. Il se retient d’y poser les doigts.

À l’exception du bref regard qu’ils ont échangé, son visage est un masque et son regard vide depuis le début de leur entrevue. Comment réussit-elle ce tour de force ? Il perçoit son détachement comme une provocation. Il lui tape prodigieusement sur les nerfs. Qu’il se retrouve à essayer d’interpréter ses moindres faits et gestes pendant son interrogatoire dans les locaux de police, à propos du meurtre de sa femme quand il la rencontre pour la deuxième fois de sa vie, encore plus. “*Le karma ? Non, il n’y croit pas.*”

“Madman” sourit, ravi qu’un témoin s’oppose enfin à la “reine de glace”. Il se cale confortablement sur son siège pour profiter du spectacle. Beronika s’échauffe. Elle abandonne l’armure avec pertes et fracas, et livre bruyamment le fond de sa pensée. “Je vous interdis de me parler sur ce ton. Je ne suis pas votre subordonnée ou l’une de vos groupies. JE suis en charge de résoudre un crime. JE pose les questions. JE suis la seule autorisée à tirer des conclusions et à faire des commentaires mesquins. JE suis le maître absolu. Votre femme est morte, et pas une seule fois au cours des cinq derniers jours, vous n’avez décroché votre téléphone pour vous enquérir de l’avancée de notre enquête. Pourquoi ?”

La colère de Dimitri monte d’un cran. Il ne laisse pas démonter. Il ne fera pas partie des bellâtres que la beauté de Beronika pourrait subjuguier. Des jolies filles il y en a pléthore autour de lui. Au fond, elle n’a rien d’exceptionnel. “Je m’occupais de ma fille !”

“Et vous visitiez des appartements ! Vous l’avez assassinée, n’est-ce pas ? Vous étiez en colère, et la situation vous a échappé—”

“Je vous interdis de suggérer que j’ai tué ma femme. Je n’ai jamais levé la main sur Caroline. J’ai un alibi. J’étais à Saint-Malo. Avez-vous interrogé Sophia ? Avez-vous contacté l’hôtel ?”

Elle reconnaît de mauvaise grâce. “Nous avons mené notre enquête et confirmé votre séjour à Saint-Malo du vendredi au dimanche.”

“Parfait. Dites-moi, comment aurais-je pu assassiner ma femme alors que je n’étais même pas à Paris ?”

“Votre femme a été assassiné vendredi.” Dimitri perd de son assurance. “Où étiez-vous vendredi, M. Fridlander ?”

“Elle est morte vendredi ?”

“Oui. Vous avez affirmé qu’elle était morte dimanche—”

“Vous placez des mots dans ma bouche, capitaine. Je vous ai dit que j’avais retrouvé son corps en rentrant le dimanche soir. Comment aurais-je pu être au fait du jour et de l’heure de son décès ? Suis-je légiste ?”

“Où étiez-vous vendredi ?”

“À l’agence.”

“Toute la journée ?”

“La matinée.”

“Des personnes pourront-elles le confirmer ?”

“Mon assistance. Mon bureau est à côté du sien.”

Elle lui tend une feuille. “Nom et coordonnées, s’il vous plaît.” Dimitri s’exécute. Dans le silence, seul le bruit du stylo contre le bois de la table est intelligible.

“Où étiez-vous l’après-midi ?”

“J’avais rendez-vous avec M. Legrand. Le directeur marketing de Perfection, une société spécialisée dans les cosmétiques. Nous avons rendez-vous dans leurs locaux situés sur le boulevard de la Madeleine. Mon entreprise étant située sur la rue Royale, je m’y suis rendu à pied. J’ai quitté l’agence à 13h30 et suis arrivé à 14h00. Il le confirmera.”

Elle pointe la feuille de papier du doigt. “Veuillez compléter la liste.” Il fouille dans les poches de son manteau suspendu au dossier de sa chaise. De son portefeuille, il retire la carte de visite de son client et le tend à Beronika. Elle s’en empare et le pose sur la table. “Quand êtes-vous reparti ?”

“À 16h00.”

“Il avait le temps de tuer sa femme avant de prendre le train à 19h00.”

“Êtes-vous retourné à l’agence ?”

“Non. J’avais un autre rendez-vous...”

“Où ?”

“J’ai retrouvé une employée au Café de la Paix à 16h30. Nous y sommes restés jusqu’à 18h30, puis, j’ai pris un taxi et rejoint Sophia à la gare Montparnasse.”

“S’agissait-il de votre assistante ?”

“Non. J’auditionnais un mannequin pour ma prochaine campagne.”

“Pendant deux heures ? Leur demande-t-on d’avoir des diplômes et une cervelle de nos jours ?” Sa mesquinerie le déçoit. Elle vaut mieux que ces propos. Il ne se donne pas la peine de répondre. Il note le nom de son nouvel alibi sur la feuille. “Vous avez bon nombre de témoins, M. Fridlander. Les mauvaises langues diraient que vous avez pris le soin de vous forger de solides alibis et d’augmenter vos polices d’assurance-vie parce que vous saviez que votre femme allait mourir. Elles diraient que vous aviez un peu plus d’un demi-million de raisons de la tuer.” Beronika bluffe. Le service juridique de la banque ne leur a pas encore fourni les informations demandées. Mais, il a en revanche, contacté Dimitri pour décider avec lui, de la marche à suivre. De fait, Dimitri sait qu’elle ment.

Il la corrige. “La valeur de l’assurance est d’un million d’euros.” Il s’en fiche que ses propos puissent l’incriminer. Il veut lui damer le pion. Comme il est courant dans ce genre de situation, Dimitri et Beronika — parce qu’ils ne peuvent donner libre cours à leur désir, se disputent pour relâcher la tension sexuelle. “La mort de Caroline ne me rapporte rien, capitaine. J’ai payé seul les deux assurances. De plus, je n’ai pas besoin de ce million. Je suis financièrement plus qu’à mon aise. Ces assurances ne sont que des investissements financiers. Caroline aurait touché bien plus que le million et demi que vaut la mienne, si j’étais mort avant elle. Pour revenir à mes rendez-vous. Est-ce un crime d’être occupé ? Devons-nous tous nous tourner fièrement les pouces aux frais du contribuable ?” Elle veut s’insurger. Il lui coupe la parole. “J’ai en ma possession les tickets de caisse du Café de la Paix ainsi que le reçu du taxi. Souhaitez-vous les voir ?” Dimitri fait passer une bonne partie de ses dépenses en note de frais qu’il se fait rembourser par son entreprise. Il garde jalousement reçus et tickets de caisse qu’il fait mensuellement parvenir au service comptabilité de Caris. Il n’attend pas sa réponse. Il les récupère dans son portefeuille, les pose sur la table et les fait glisser vers elle. “Voilà. Peut-on parler d’autre chose maintenant ?”

Elle lui jette un regard noir. Il sourit. “Quelle est la nature de vos relations avec Mlle,” elle prend la feuille pour y lire le nom inscrit avant de continuer, “Chloé Duparc ?”

“Strictement professionnelle. Je vous laisse le vérifier.”

“Aussi professionnelle que celle que vous partagez avec Sophia Bukowski ?”

Il ment sans sourciller. “Oui.”

“Pourtant, elle affirme le contraire.”

“Qu’affirme-t-elle exactement ?”

“Que vous entreteniez une liaison. Que vous alliez quitter Caroline pour officialiser votre relation.”

Dimitri éclate de rire. “Permettez-moi d’en douter. J’ai couché avec Sophia, mais dire que nous entretenions une liaison reviendrait à donner de l’importance à une relation purement sexuelle.”

“Madman” admire la façon dont Dimitri avoue qu’il leur a menti sur sa relation avec Sophia sans admettre avoir menti. *“Je n’entretenais pas une liaison avec elle. Je me contentais de la dérouiller de temps en*

temps.” Il aurait dû être avocat. À cause de ces chacals, la justice n’est plus qu’une question de sémantique.

“Pourquoi l’avoir nié de prime abord ?”

“Je n’entretenais pas une liaison avec Sophia. Je couchais avec elle de temps en temps. Comprenez-vous la nuance, capitaine ?”

“Madman” retient péniblement un sourire.

“Caroline savait-elle que vous couchiez avec Sophia ?”

“Caroline ne connaissait pas Sophia de nom. Mais, elle savait que j’avais des maîtresses. Notre mariage était libre.”

“Libre ?”

“Oui, capitaine. Nous n’étions pas fidèles. Je couchais avec Sophia et mes autres *groupies*. Caroline fréquentait Paul Schneider, le directeur de la branche française de l’agence ‘Burghorf’ et un certain Bruno.”

“Bruno ?”

“Si vous espérez un patronyme, je ne le connais pas.”

“Nous avons appris au cours de nos investigations qu’elle fréquentait également un certain M. Lyre, qui reste pour l’instant introuvable.” Elle lui tend le portrait-robot. “M. Lyre est-il M. Schneider ou Bruno ?”

Dimitri s’empare de la photo. “Non, en ce qui concerne Paul. Je n’ai jamais rencontré le dénommé Bruno. Je ne saurai répondre à la question.”

“Connaissez-vous cette personne ?”

“Non.”

“Caroline vous a-t-elle parlé de M. Lyre ?”

“Non. Combien de temps a duré cette relation ?”

“Nous savons qu’ils se fréquentaient déjà en 2009. Il participait aux soirées privées du club échangiste ‘Plaisirs interdits’. Connaissez-vous ce club ?”

“De réputation seulement, mais je crois que vous faites erreur. Caroline n’aurait jamais fréquenté un tel endroit. Un club échangisme, jamais !” Il secoue vigoureusement la tête pour donner plus de poids à ses propos.

“M. Fridlander, le gérant du club a formellement identifié votre femme comme étant la compagne de M. Lyre.”

“Balivernes ! Certes notre mariage était libre, mais ce choix ne fait pas de nous des dépravés. Je ne suis pas adepte des orgies et autres tendances sexuelles bizarroïdes. Je peux en dire autant pour ma femme. Je vous interdis de la calomnier.”

“Je comprends que la nouvelle soit choquante et difficile à croire, mais votre femme avait bien ses habitudes dans ce club de 2009 à 2010 avant de devenir, nous le pensons, membre du club “Joyaux”, réputé pour ses pratiques sexuelles multi-genres. Êtes-vous membre du club ?”

“Non.”

“Êtes-vous membre d’un autre club ? Paris en abrite plusieurs.”

“Je refuse de répondre à cette question. Vous outrepassiez vos prérogatives.”

“L’avez-vous assassinée parce que ses pratiques sexuelles vous embarrassaient ? Parce qu’elle mettait en danger votre réputation ? Parce qu’elle refusait de mettre un terme à sa relation avec Lyre ? Parce qu’un divorce risquait de vous coûter trop cher ? Peu importe vos raisons, nous savons que vous l’avez fait. Avouez, M. Fridlander. Avouez que vous avez tué votre femme ! Avouez votre crime ! Avouez !” Beronika élève progressivement la voix sans s’en apercevoir.

Dimitri crie plus fort. “Je vous interdis de me parler sur ce ton ! Pour qui vous prenez-vous ?” Caroline, MA FEMME, n’était pas une salope ! Continuez sur cette voie et vous aurez des nouvelles de mon avocat. Je vous attaquerai en justice pour diffamation et quand j’en aurai fini avec vous, il ne vous restera rien sur le dos !”

“Qu’en est-il des photos que nous avons retrouvées dans votre appartement ?” Ses menaces ne l’inquiètent pas. Il n’est pas le premier témoin à essayer de l’intimider. “Ne sont-elles pas une preuve irréfutable de ce que j’avance ?” Elle ouvre son tiroir et en sort des photocopies des photos. Elle les jette sur le bureau. “Regardez-la, M. Fridlander. Regardez-la ! Votre femme n’était ni parfaite ni une sainte !”

Ils se battent comme de vrais chiffonniers. “Madman” se demande s’ils se rendent compte que tout l’étage peut les entendre.

Dimitri ramasse les photos, une à une. Il les froisse, en fait une boule qu’il lance à la figure de Beronika. “Réfrénez vos jugements à la noix. Vous ne la connaissiez pas. Elle avait plus de classe que vous n’en aurez jamais.” Il se lève et prend son manteau.

“Que faites-vous ?”

“Je m’en vais. Vous êtes malpolie et incompétente ! Votre présence m’est insupportable ! Je vous ai donné mes alibis. Vérifiez-les, puis, faites preuve d’un peu de jugeote et mettez-vous à la recherche du vrai coupable.” Il enfle son manteau et sort.

“M. Fridlander, attendez !” Elle contourne son bureau pour se lancer à sa poursuite. “Vous partirez quand j’en aurai fini avec vous !” Elle le rattrape dans le couloir.

“Contactez mon avocat pour planifier une nouvelle audition quand vous aurez des preuves tangibles contre moi et des propos moins insultants à tenir au sujet de ma femme.” Il met sa carte dans la poche de sa chemise avant de disparaître à grands pas dans les escaliers.

“Merde,” murmure-t-elle, en restant plantée dans le couloir comme une conne. “*Que vient-il de se passer !?*”

Chapitre 10 — DIMITRI

“Tant qu’un grain d’amitié reste dans la balance, le souvenir souffrant s’attache à l’espérance, Alfred De Musset”

Vendredi 08 novembre 2013

Dimitri quitte la brigade en trombe, furieux de s’être laissé chambouler par les propos du capitaine Delacre. Dans le couloir, il a hésité entre la secouer comme un prunier ou la plaquer brutalement contre le mur pour assouvir ce désir primaire et nerveux qui couve entre eux, et le met à cran. Il a par miracle su prendre la bonne décision, mais il n’a jamais été aussi près de perdre la tête.

Dans la rue, il serre compulsivement les poings. Il doit faire appel à tout son sang-froid pour ne pas perdre contenance. Dans les vapes de la colère, il est tenté de mettre son poing dans le mur ou dans la figure d’un enfoiré de connard de parisien quelconque. Il inspire et expire. Il inspire et expire. Il inspire et expire. Il doit éviter de rajouter de l’huile sur le feu. Il doit préserver son image et le peu de dignité qu’il lui reste.

Son inconscient lui a joué des tours. Il avait bizarrement tout oublié des photos retrouvées dans son appartement. De fait, les propos de Beronika lui ont fait l’effet d’une claque en pleine face. La violence de la gifle émotionnelle a fait sauter toutes les barrières construites par son subconscient pour le protéger. La vérité l’a assommé. KO technique sur le ring de boxe. L’arbitre annonce la fin

du match sous les huées des spectateurs. L'adversaire intrépide est déjà hors combat. Il ne se relèvera pas. Qui dit mieux ? Qui dit mieux ?

Caroline, la femme qu'il a épousée était timide au lit. Ils faisaient l'amour dans le noir et dans les positions traditionnelles. Elle n'était pas aventureuse. Elle ne prenait pas d'initiatives. Elle n'achetait pas de lingerie sensuelles pour le séduire ou pimenter leur vie sexuelle. Elle rechignait même à lui faire une fellation. Il s'en accommodait très bien. Il appréciait que la mère de sa fille soit légèrement prude. Il essaye de transposer cette femme qu'il connaissait à celle qu'il découvre progressivement depuis sa mort. L'image réelle et celle reproduite sur du papier calque ne s'emboîtent pas. Il y a erreur. Forcément, il y a erreur. Les photos retrouvées dans l'appartement ont sûrement été truquées. De nombreux logiciels en accès gratuit et faciles à utiliser, permettent désormais à n'importe quel amateur de créer de fausses images très convaincantes. Le tueur voulait s'amuser à ses dépens. Caroline n'a probablement été que l'instrument de sa vengeance contre lui. Ces incapables de flics n'y ont bien évidemment pas songé. Il est pourtant de notoriété publique qu'il a bon nombre d'ennemis. Les hypothèses du capitaine Delacre ne reposent que sur un ramassis d'idioties.

Rasséréné par son raisonnement, il arrête un taxi. Tandis qu'il regarde défiler les bâtiments et les passants à travers la vitre et écoute d'une oreille distraite les propos animés de son chauffeur, ses conclusions lui paraissent subitement creuses, vides de sens. Le doute s'empare de lui et souligne les contradictions inhérentes à son raisonnement. Les techniciens de la Police Judiciaire ont analysé les photos. Si elles étaient truquées, ne s'en seraient-ils pas aperçus ? Et si elles le sont, que gagnerait le capitaine Delacre à mentir ? Bon gré, mal gré, la vérité force le passage dans sa conscience, et il se sent écrasé, écrasé par le côté sordide de tout cela. Caroline pratiquait l'échangisme, multipliait les partenaires et fréquentait des clubs privés à la réputation douteuse, et il ne se doutait de rien. Dans leur couple, les cartes ont finalement changé de mains. Quand ? Il ne saurait le dire. Il le découvre à peine, mais à un moment donné, Caroline a pris l'avantage et il est devenu à son insu, le dindon de la farce. Elle l'a bien berné.

Incapable de rester immobile, il demande à son chauffeur de s'arrêter. Il lui tend un billet de cent euros et sort du véhicule sans attendre la monnaie. Il marche sur la rue Royale jusqu'à son appartement. Sylvia a été à la hauteur de ses attentes. Mardi après-midi, elle lui a fait visiter deux biens. Il a choisi celui de la rue Royale parce qu'il offrait une surface habitable plus importante avec de beaux volumes. De plus, il avait été refait à neuf et était immédiatement disponible. Un autre atout de l'appartement est sa proximité avec les locaux de son agence. Il pourra désormais se rendre

au travail à pied. Dimitri n'aime pas conduire à Paris et évite cette activité avec diligence. Il ne se déplace qu'en taxi. Mercredi matin, il a fait une contre-visite avec Clara. Elle a donné son accord. Le propriétaire et l'acheteur étant aussi pressés l'un que l'autre, la vente n'a pas traîné. Elle a été conclue dans l'après-midi. Sylvie s'est occupée des formalités administratives et Dimitri a demandé à la banque de débloquer les fonds nécessaires. C'est avec un certain soulagement qu'il a fait ses adieux au bordel d'Éloïse pour déménager la veille bien que l'ameublement soit encore sommaire. Camille a acheté précipitamment les quelques meubles de survie dont il avait besoin. Un canapé pour le séjour, une table et deux chaises pour la salle à manger, un réfrigérateur dans la cuisine et deux lits pour chaque chambre ont été livrés le jeudi dans la propriété d'un peu plus de 150m².

Clara a décidé de prolonger son séjour. Elle restera encore quelques jours chez ses grands-parents avant de le rejoindre. Il ne ménage pas ses efforts pour améliorer leur relation. Depuis leur retour de Londres, il s'efforce de tenir sa promesse. Se plier à celle-ci lui rappelle pourquoi il s'abstient d'en faire. Faire une promesse revient presque à faire un pacte avec le diable. Le jour convenu, il vous faudra vous pointer à l'heure et tenir votre part du marché où une déferlante de rancœur, ressentiment et tous leurs acolytes de mauvais augure s'abattra sur vous parce que vous avez osé décevoir. Les promesses sont des fertilisants naturels pour les bonnes et mauvaises graines du cœur. Il faut faire attention à bien choisir son camp.

Il fait quotidiennement l'aller-retour de Paris à Créteil pour déjeuner et dîner avec sa fille. Ils se voient d'abord en tête-à-tête, mais la tisane du soir en compagnie de ses beaux-parents commence à prendre des airs de rituel. Il est cerné.

Ses conversations avec Clara sont pénibles. Ils doivent se creuser la tête pour trouver des sujets. Lorsqu'ils parlent enfin, la discussion est ennuyeuse. Météo, études, actualités cinématographiques, autant de thèmes sans intérêt dont ils débattent vaillamment pour éviter les sujets sensibles. Il a tellement mieux à faire. Une petite voix l'incite à la renvoyer à Londres, à augmenter le montant de son virement mensuel et à tout oublier de ses responsabilités, mais il ne l'écoute pas. Il ne l'écoute pas parce que chaque jour, il découvre une nouvelle facette de la personnalité de sa fille qui suscite son intérêt et lui donne envie d'en savoir plus. Clara est vive d'esprit. Elle est intelligente et possède le même humour noir et intransigeant que lui. Parfois, il s'étonne d'être son père. Chaque minute passée ensemble est une victoire. Il espère que dans les mois à venir, le malaise se dissipera et qu'ils pourront reléguer dans l'oubli, ses erreurs passées.

15h30. Il referme la porte derrière lui. Dans la cuisine, il décapsule une bière fraîche qu'il boit d'une traite. Sa consommation d'alcool a augmenté en flèche. Il boit tous les soirs. Quelques bières et deux à trois verres de whisky. Il évite de le faire en journée, mais cette fois, il fait une entorse à la règle parce qu'il dispose de circonstances atténuantes. Des images vives du corps de Caroline se sont imprimées sous ses paupières. Quand il ferme les yeux, l'obscurité est remplacée par un collage d'éléments disparates — des yeux translucides, un visage gris, des seins déchiquetés, le sang séché derrière une oreille, juxtaposés pour créer une vision d'horreur. Il doit s'embrumer l'esprit pour pouvoir dormir. En journée aussi, elles le hantent. Quand il baisse la garde, elles surgissent de nulle part, et sous ses yeux ébahis, elles s'étirent, se déforment, se superposent, s'imbriquent à une vitesse si rapide qu'il en a le tournis.

15h59. Il s'allonge sur le canapé, son pack de bières à portée de main. Son téléphone vibre dans la poche de son pantalon. Il se redresse et l'en sort. Le visage de Dorothée, la décoratrice d'intérieur recommandée par Diane, s'affiche sur l'écran. Il décroche. Ces derniers jours, il a remarqué avec une certaine gêne qu'il ne savait pas entretenir un logement. Il n'a pas fait le ménage ou cuisiné depuis si longtemps qu'il ne se rappelle pas quand il s'est adonné à ses tâches pour la dernière fois. Caroline s'occupait à merveille de cet aspect de sa vie. Elle a choisi et décoré tous les appartements où ils ont vécu. Chaque lieu de vie était dans un état de propreté impeccable, réfrigérateurs et placards toujours remplis de ses produits favoris. Il n'avait qu'à jeter ses vêtements sales dans un panier pour les retrouver quelques jours plus tard, fraîchement lavés, repassés et soigneusement rangés dans sa penderie sans qu'il n'ait jamais pris la peine de se demander comment et par qui. Il vient de découvrir qu'ils payaient une femme de ménage, qu'une agence s'occupait de leurs courses et qu'un jeune homme au nom imprononçable, s'occupait de leur lessive. Il aurait dû s'interroger sur l'absence de tracas domestiques dans son quotidien, mais la machine était si parfaitement huilée qu'elle en était devenue invisible.

La conversation avec Dorothée est brève, car sans y avoir vraiment réfléchi, il sait exactement ce qu'il veut et surtout ce qu'il ne veut pas. Il ne veut pas d'une réplique de ce qu'il laisse derrière lui. Il ne veut pas d'un appartement aux couleurs neutres et uniformes, à la décoration parfaitement harmonieuse, inspirée d'un de ces nouveaux styles prétentieux dont il se fiche. Il ne veut pas d'une masse de babioles impersonnelles parce qu'il a les moyens de les acheter, mises en scène pour exposer sa richesse. Il lui a fallu patienter quarante-cinq longues années pour vivre dans

un endroit à son goût. Il compte bien faire comme bon lui semble. Il veut un appartement qui ressemble à la maison de son enfance. Simple et fonctionnel.

Il raccroche. Clara l'appelle. Elle annule leur sortie quotidienne. Elle préfère passer la soirée avec une amie. Le soulagement l'envahit. Il cache sa joie. Ce répit leur fera du bien à tous les deux. Ils doivent éviter de s'étouffer. Ils conviennent d'un rendez-vous, puis, elle raccroche. Il s'installe confortablement dans le canapé, et il se soûle en admirant le vide.

17h41. Une vibration dans sa poche le réveille en sursaut. Il a mal à la tête et la bouche pâteuse. Il comprend tardivement que son téléphone sonne. Il décroche.

“Allo ?”

Beronika ne s'encombre pas de formules de politesse. L'échec de l'audition du principal suspect, en présence de cette enflure de “Madman” lui est resté en travers de la gorge. Elle récite d'une voix monocorde. “M. Fridlander. Capitaine Delacre. Nous vous rendons le corps de votre femme. Le permis d'inhumer sera disponible à l'institut médico-légal, lundi prochain.”

“Très bien. Merci. Quelles sont les démarches à suivre...dans le cadre d'un meurtre ? J'aimerais aussi avoir accès —”

“Des agents vous informeront plus en détails à l'institut. J'ai pris contact avec votre avocat. Vous aurez de mes nouvelles dans les prochains jours.” Elle raccroche.

Il se lève pour se rendre dans la salle de bain. Il s'y brosse les dents et se passe de l'eau froide sur le visage. Il revient dans le séjour. Il compose le numéro des pompes funèbres. Il recontacte l'entreprise qui a organisé les obsèques de ses parents. L'employé lui propose un rendez-vous, le lendemain à 11h00. Il accepte.

Debout, au milieu de la pièce faiblement éclairée par les lumières en provenance des lampadaires et des voitures qui circulent dans la rue, il observe l'animation typique d'un vendredi soir par la fenêtre. Il repense aux funérailles de sa mère. Dimitri était proche de sa mère. Ils l'ont enterrée par un bel après-midi d'automne. Il a fait étonnamment beau et doux. L'entière journée lui a paru irréaliste. Il a vécu une curieuse expérience de dédoublement de personnalité. Une partie de lui, bougeait, parlait et s'activait par réflexe comme suivant un scénario répété à l'avance, tandis que l'autre, observait, analysait tel un critique venu juger un spectacle. 1999. Un cancer du sein lui a été

diagnostiqué. 2001. Une rémission inattendue. Début 2009, il est réapparu. Ils savaient qu'elle allait mourir. Pourtant, quand il a reçu le coup de fil de l'hôpital, il a été surpris, surpris qu'elle soit morte. La moitié de son âme est morte avec elle, et ce qui en reste, meurt à petit feu depuis. Le dernier soir, avant qu'il ne s'en aille, elle a serré sa main dans la sienne avec une force qu'il était persuadé qu'elle ne possédait plus. Elle refusait de la lâcher. Elle ne voulait pas qu'ils se quittent. Il a rapproché son visage du sien et lui a dit, "ne t'inquiète pas, je reviendrai demain." Elle a hoché la tête. Elle a souri. Elle a péniblement porté leurs mains nouées à ses lèvres. Elle lui disait au revoir. Il l'a compris trop tard.

Il secoue la tête pour chasser ses mauvais souvenirs. Avant de reprendre sa place sur le canapé, il sort deux bouteilles de bière du réfrigérateur et se sert un verre de whisky. Il retourne dans la cuisine une demi-heure plus tard et revient avec la bouteille de spiritueux. Il prend son téléphone pour mettre de la musique, le silence l'agresse. De nombreuses notifications d'appels en absence et de réception de SMS, s'affichent sur l'écran. Il les supprime sans les parcourir. Il ne prend plus la peine d'écouter son répondeur ni de lire ses SMS. Depuis lundi, son téléphone est pris d'assaut par de vagues connaissances. Ils accourent pour lui offrir leurs condoléances et pour lui exposer le projet du siècle ou demander à le rencontrer. Mardi, après une harassante journée à décrocher un nouvel appel toutes les quinze minutes, à écouter différents interlocuteurs tenir des propos identiques et à répéter en retour, les mêmes platitudes, il a activé le mode vibreur et contemple l'idée de le remplacer par le silencieux.

21h47. La mélodie emplit la pièce. "Let It Be Me". Ray Lamontagne. Le monde s'estompe. Le téléphone vibre. Sophia ? Il avait tout oublié de son existence. En revanche, il a à maintes reprises pensé au capitaine Delacre. Depuis leur rencontre, la rage qui l'anime — qui gronde, qui tempête, cette rage à l'origine de tous ses succès, mais aussi de sa cupidité, de son avidité, focalise sa fureur sur un seul point. Elle. Il veut la posséder sexuellement et de toutes les autres façons possibles. Il n'a jamais ressenti ce qu'il ressent. Il n'a jamais rencontré quelqu'un comme elle. Quelqu'un qui l'efface. Lui, Dimitri Fridlander, millionnaire égocentrique, au caractère bien trempé et habitué aux passe-droits, disparaît face à ce petit bout de femme. Dans le hall. Dans son bureau. Dans le couloir. Chaque mot, chaque geste, chaque insulte était dictée par leur alchimie. Elle est une entité à part, dotée de sa propre volonté. Ils ne peuvent pas la contrôler. Quand ils sont ensemble, elle prend les rênes. Ils deviennent des marionnettes soumises aux caprices du destin. C'est un monstre, une mer agitée, une bête affamée qu'il faudra nourrir constamment. L'inconvenance très choquante de la situation ne lui échappe pas. Sa femme est morte. Il devrait être en deuil. Il l'est, un instant, puis il

ne l'est plus parce qu'il pense à une autre. Une sibylle qui souffle sur les braises et réveille l'autre moitié de son âme. Sa présence, à cause du tumulte qu'elle crée, soigne une maladie dont il ignorait souffrir. Il se sent vivant. Un flot d'énergie amplifié se déplace tous azimuts dans son corps, et le grise. Il se sent vivant. Le sentiment est pur, puissant, thérapeutique, fondamental, organique. Il n'a plus besoin de Sophia, il n'a plus besoin de ces filles, il n'a plus besoin de se baigner sous le soleil de leur jeunesse dans le vain espoir de retrouver un semblant d'insouciance. Il n'a plus besoin de tout ça. Il a juste besoin d'une dose quotidienne de son nouvel élixir.

Il porte le téléphone à son oreille. "Sophia."

"Chéri, comment vas-tu ?"

"Que veux-tu, Sophia ?"

"Te voir. As-tu besoin de compagnie ?" Elle exagère son accent. Il n'a jamais su y résister.

"Non."

"Non !?"

"Non, Sophia." Il l'informe sans ménagement. La rupture est un pansement qu'il faut retirer d'un coup sec. Celui ou celle qui la subit le prendra mal peu importe la manière. "Nous allons devoir faire une pause."

"Ne sois pas fâché. Je devais mentir, mais cette dame est un vrai bouledogue. Je n'ai pas eu le choix."

"Ne t'inquiète pas. Je ne t'en veux pas."

"Merci, chéri. Où veux-tu qu'on se retrouve ?"

La méthode dure n'ayant pas fonctionné, il change de tactique. "Sophia, je t'apprécie énormément. Nous avons passé de bons moments ensemble, mais notre relation doit devenir platonique."

"Pourquoi ?"

"À cause de l'enquête."

“Ne t’inquiète pas, chéri. La police est au courant. Nous n’avons plus besoin de nous cacher.”

Dimitri s’agace. “Sophia, au cas où tu ne l’aurais pas compris, j’ai décidé de mettre un terme à notre relation, et crois-le ou non, je te rends service. Arrête de gaspiller ton temps avec des hommes comme moi, des hommes qui n’ont rien à t’offrir. Concentre-toi sur ton travail, vire le raté qui te sert d’agent, laisse-moi te mettre en contact avec un vrai professionnel, arrête les drogues, fais quelque de ta vie...Tu n’auras pas toujours vingt ans, tu ne seras pas éternellement jeune et belle—”

“Tu n’es pas mon père, connard ! Je n’ai pas besoin de tes conseils. Je peux me débrouiller seule, je suis une grande fille. Tu tenais un tout autre discours quand tu voulais tirer ton coup !”

“Ne t’énerve pas, s’il te plaît. Je m’en veux terriblement de t’imposer ça, mais comprend aussi que mes priorités ont changé. Ma femme est morte —”

“Tu n’es qu’un salopard !” Elle se met à sangloter.

Dimitri est gêné. Il ne s’attendait pas à une telle réaction. La colère, certainement, mais pas les larmes. Il ne lui a jamais rien promis, et elle ne s’en était jamais plainte. Ils prenaient du bon temps ensemble. Il croyait qu’ils étaient en accord sur la nature de leur relation. “Ne pleure pas, s’il te plaît. Je suis désolé. Mon ton était inapproprié. J’ai eu une journée difficile et j’ai un peu trop bu ... La mort de Caroline—”

“La mort de Caroline. Ma femme est morte. Tu n’as que ces mots à la bouche. Je m’en fiche, tu m’entends !? Je m’en fiche. Qui va s’occuper de moi, maintenant ?” Elle sanglote de plus belle.

“Ne t’inquiète pas. Je continuerai à te faire travailler. Je prendrai soin de toi financièrement. Je—”

“Je n’ai pas besoin que tu me fasses la charité ! Tu me le payeras, Dimitri. Je le jure, un de ces jours, tu me le payeras.” Elle raccroche.

Il se rallonge sur le canapé et ferme les yeux. Il se redresse quelques minutes plus tard. Il appelle Guillaume.

Il a rencontré Guillaume quelques mois après son arrivée à Paris quand ils étaient tous deux, serveurs au “Four Seasons”. Ils ont partagé pendant plusieurs années une chambre de bonne dans le 16^e arrondissement. Quand il repense à cette époque, il s’étonne encore qu’ils soient parvenus à se supporter pendant plus de trois ans dans cet espace étriqué sous les toits de Paris et qu’en dépit des tensions inhérentes à leurs conditions de vie précaire, ils aient développé une véritable et solide amitié.

Dimitri, fêru de littérature, n’ayant encore rien perdu de son innocence, étudiait à l’époque, la littérature française à la Sorbonne. Il souhaitait poursuivre un doctorat de lettres avec une thèse, il l’avait déjà décidé, s’articulant autour des œuvres de Walt Whitman, son poète préféré. Sa rencontre avec l’un des directeurs de Publicis, un habitué du restaurant du “Four Seasons” qu’il servait régulièrement et avec lequel il a fini par sympathiser du fait de leur respect commun pour les œuvres de Whitman, scellera à jamais son destin. Quand il lui a offert un stage, Dimitri a accepté avec soulagement. Il peinait franchement à joindre les deux bouts. Il prévoyait de continuer ses études à temps partiel, mais a rapidement relégué cette idée aux oubliettes quand le nouvel environnement dans lequel il est entré, la tête pleine de rêves et d’illusions, a fermement agrippé son cœur dans les griffes acérées de la cupidité.

Après l’obtention de son diplôme d’ingénieur, Guillaume a travaillé quelques années chez Airbus. Il a ensuite démissionné pour créer un cabinet de conseil. Son entreprise a progressivement prospéré jusqu’à la crise financière de 2009. Guillaume a perdu tous ses plus gros clients, et il s’est naturellement tourné vers son ami de longue date. Dimitri a renfloué ses caisses et l’a préservé de la faillite. Dimitri a de nombreux défauts, mais en amitié, il est loyal jusqu’au bout des ongles.

“Guillaume ?”

“Dimitri ? Bon Dieu, où étais-tu passé ? J’essaye de te joindre depuis lundi soir ! Comment vas-tu ? Diane m’a annoncé la mauvaise nouvelle. Je n’arrive pas à y croire...Pauvre Caroline. Comment tiens-tu le coup ?”

“Mal, et en plus, j’ai la police sur le dos.”

“Pourquoi ?”

“Le capitaine Delacre, chargée de l’enquête me soupçonne d’avoir commis le crime. Elle ne mène pas l’enquête pour trouver le coupable, mais des preuves contre moi.”

“As-tu contacté Jeff ?”

“Non. J’ai manqué son appel. Je le rappellerai.”

Le duo inséparable formé par Guillaume et Dimitri a été complété quelques années plus tard par Jeff. Dimitri a rencontré ce dernier grâce à sa petite amie de l’époque, perdue de vue depuis belle lurette. Jeff est un brillant avocat pénaliste. Il jouit d’une très bonne réputation. Il est prêt à tout pour gagner. Il n’hésite pas, contre tout éthique, à s’appuyer lourdement sur son conséquent carnet d’adresses pour faire pencher la balance du bon côté, son côté. “La nature du forfait importe peu, seule la victoire compte,” aime-t-il à répéter. Il est d’une nature joviale et facile à vivre. Les dossiers qu’il traite n’affectent pas son humeur.

Sous l’impulsion de Dimitri, ils ont mis en commun leurs réseaux respectifs et une petite portion de leurs finances pour créer une communauté. La fraternité se compose désormais d’une cinquantaine de membres triés sur le volet. Tous issus de milieux populaires ou modestes, ils occupent désormais des postes prestigieux. Ils ont forcé la porte d’un monde hermétiquement fermé, et se sont invités à la table du festin. Ils ont réussi et en sont fiers. Ils s’entraident pour continuer de faire avancer leurs carrières, entreprises respectives. Ils se retrouvent mensuellement pour des réunions privées où des informations confidentielles sont échangées au profit des uns et des autres, des contacts mis en relation, des contrats signés.

“Quand aura lieu l’enterrement ?”

“Je ne sais encore. Je dois d’abord récupérer le corps de Caroline, puis, j’aviserais.”

“Si je peux t’aider d’une façon ou d’une autre, n’hésite pas à me le faire savoir.”

Dimitri appelait pour obtenir un renseignement. Il en profite. “Es-tu toujours membre du club ?” Il a omis de dire à Beronika qu’il connaissait le club “Joyaux” de réputation, car la plupart des membres de la fraternité le fréquente. À chacun sa méthode pour se libérer du stress. Il ne juge pas, tant qu’il ne s’agit pas de sa femme, de la mère de son enfant.

“Oui.”

“Y as-tu déjà croisé Caroline ?”

Le silence. Le silence se fait de l'autre côté de la ligne. Dimitri n'entend rien. Il décolle le téléphone de son oreille. La communication n'a pas été interrompue. Il appuie sur l'icône et enclenche le haut-parleur.

“Allô. Guillaume ?” La réponse est parfaitement claire. Le silence pour qui sait l'écouter est le meilleur des messagers.

“Oui.”

“Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?”

“Je ne voulais pas te mentir. J'allais te le dire. Je le jure. J'ai averti Caroline. Elle m'a supplié de ne pas le faire. Elle voulait t'en parler elle-même...J'y ai réfléchi et j'ai accepté. Je lui devais bien ça—”

Dimitri pose la question avec une glaçante nonchalante. “Parce que tu couchais avec elle, n'est-ce pas ? Tu lui devais bien ça parce que tu couchais avec elle.”

“Non. Bien sûr que non. Comment peux-tu dire une telle chose ?”

“Je le dis parce que tu m'as menti. On ne ment que quand on a des choses à cacher. Tu avais un petit faible pour Caroline. Nous le savons tous les deux. Les regards enamorés dont tu l'abreuvais ne passaient pas inaperçus. Quand l'occasion s'est enfin présentée tu n'as pas dû hésiter une seule seconde.”

“Dimitri, tu divagues. Ne fais pas une montagne de rien.”

“Oh, pardon. J'ai oublié que je ne pouvais pas me plaindre parce que je la trompais aussi. J'ai oublié que je devais brosser d'un revers de la main ses nombreuses infidélités parce que je lui avais imposé une union libre. J'ai oublié que je ne pouvais pas m'insurger du fait qu'elle se tapait toute la ville, mon meilleur ami y compris parce que j'ai détruit notre mariage. Vous étiez tous au courant et vous ne m'avez rien dit. Vous avez choisi de vous amuser à mes dépens—”

Guillaume l'interrompt d'une voix autoritaire. “Dimitri, calme-toi !” La colère de Dimitri est infondée. Il n'a pas couché avec Caroline. Il ne va pas se laisser condamner pour une faute qu'il n'a

pas commise. S'il ne l'arrête pas, Dimitri va le mettre en pièces et ruiner leur amitié. Quand il est en colère, Dimitri ne mesure pas la portée de ses paroles ni de ses actes. Il ne se contente pas de pointer rapidement du doigt ce qui va mal. Il dresse la liste de vos fautes, il vous fout la honte de votre vie, il ne s'arrête pas tant qu'il reste un souffle de vie dans le corps de son ennemi ou de celui qui a osé le décevoir. "Je suis désolé. À l'époque, je pensais prendre la bonne décision."

"J'étais ton ami. J'ai investi des millions dans ta satanée boîte où vous êtes payés comme des rois pour rédiger des Powerpoint dont tout le monde se fout. Tu me devais ta loyauté, et si tu ne réfléchissais pas avec tes bijoux de famille, tu auras fait le bon choix !"

"Ça suffit, Dimitri ! Je ne couchais pas avec Caroline. Je ne l'ai—" Dimitri lui raccroche au nez.

Chapitre 11 — DIMITRI

“Tu n’es plus là où tu étais, mais tu es partout là où je suis, Victor Hugo”

Samedi 16 novembre 2013

Samedi 09 novembre. 08h00. Dimitri s’est réveillé avec une impressionnante gueule de bois. Il se sentait mal, cet état devenait graduellement son état normal. Sa première réaction a été de se précipiter vers les toilettes. Il en est ressorti légèrement désorienté. Il a évité de penser qu’il dévalait à vive allure une pente glissante qui le mènera droit aux alcooliques anonymes. Il a décidé d’aller courir. Il a enfilé la tenue adéquate et a quitté son appartement.

Tel un zombie, il a couru sans but. Il a couru pour oublier, mais la dernière information communiquée par le capitaine Delacre ne cessait de le hanter. Caroline avait été assassinée vendredi. S’il était resté à Paris, s’il ne s’était pas conduit comme le dernier des salauds, s’il n’avait pas choisi Chloé, puis, Sophia, s’il n’avait pas passé son après-midi et sa soirée à courtiser ces filles-là, serait-elle encore en vie ? Assailli par la culpabilité, un fulgurant mal de tête et la fatigue, il s’est arrêté au bout d’une vingtaine de minutes et est rentré en marchant. Dans un sac-poubelle, il a jeté les bouteilles vides qui gisaient sur le parquet du séjour. Il a essayé de manger un morceau, mais son cœur n’y était pas. Il a pris une douche et s’est apprêté pour son rendez-vous.

10h15. Une émotion s’en est allée par la porte, une autre est entrée par effraction par la fenêtre. La rancœur par vagues chaudes et délirantes a balayé la culpabilité. Sur le trajet, il a traîné des pieds. Un concerto de réflexions sales et viles l’a assiégé. Il ne voulait pas organiser ses obsèques. Pourquoi devrait-il enterrer dignement cette garce ? Un fossé creusé à la hâte dans une déchetterie,

voilà, voilà ce qu'elle méritait. Il a fantasmé sur tout ce qu'il aurait fait subir à Caroline, si elle était en vie. Il l'aurait tuée de ses propres mains. Il lui aurait craché à la figure. Il l'aurait jetée dehors. Il aurait vidé ses comptes bancaires. Il l'aurait salement humiliée. Il l'aurait écrasée d'un coup de talon sec, comme si elle n'avait été qu'une fourmi. Il aurait. Il aurait. Il aurait. L'infinité des possibilités lui a donné le vertige. Son ressentiment n'était pas légitime. Il avait contribué activement au désastre. Mais, la haine qui lui dévorait alors le cœur était trop forte. Sa raison ne parvenait pas à la contrôler.

Il avançait le dos courbé, la tête baissée et les yeux fixés sur le sol. Il semblait porter toute la misère du monde sur ses épaules. Sur son visage gris se lisait une inquiétante et sombre folie. Les passants qu'il a croisés sur son chemin, se sont tous retournés pour s'assurer qu'il ne s'est pas jeté sous les roues d'une voiture ou n'a pas sorti un fusil mitrailleur avec la ferme intention de tirer froidement dans le tas.

À quelques mètres des locaux des pompes funèbres, il a masqué son désarroi, et affiché la tristesse de circonstance. Durant son entretien avec le conseiller funéraire, il a rempli son rôle de mari éploré. Son chagrin s'accordait parfaitement à la familiarité empreinte de compassion de son interlocuteur. Chacun a fait de son mieux. Les pompes funèbres prenaient en charge l'ensemble des préparatifs, et Dimitri n'a eu qu'à se décider sur des questions d'organisation. Il a choisi sur catalogue, un élégant cercueil en acajou massif vernis de style empire, orné de bronzes dorés et une composition florale aux couleurs pastel pour la couronne après que le quinquagénaire, très habile et bon commerçant, lui a dit qu'elles évoquaient la nostalgie et l'amitié. Il s'est décidé pour ce qu'il y avait de plus beau et de plus onéreux pour continuer la mascarade. Leurs amis et connaissances ne s'attendaient à rien de moins. Mais, il s'est juré de ne plus investir le moindre centime pour cette garce quand il l'aura mise six pieds sous terre.

Il s'est occupé de l'organisation de la messe. Il voulait qu'elle soit officiée par un proche de Caroline. Ils étaient trop occupés à vivre pour penser à la mort, et à l'exception des assurances-vie, ils n'avaient pas sérieusement abordé le sujet. Mais, il savait qu'elle aurait apprécié. Caroline fréquentait l'église Saint-Augustin, située sur la place Saint-Augustin dans le 8^e arrondissement. Elle assistait périodiquement aux messes dominicales et se faisait confesser par le père Vincent, curé de la paroisse. Caroline l'a souvent invité à dîner chez eux, donnant ainsi à Dimitri, l'occasion de le rencontrer.

L'attitude de Caroline vis-à-vis de sa foi n'a jamais cessé de l'étonner. Elle l'ignorait pendant des mois, mais jamais assez longtemps pour que Dimitri oublie qu'elle était pratiquante parce qu'un

dimanche — ça lui revenait toujours un dimanche, elle se levait aux aurores, se préparait et allait à la messe. S'ensuivait une période d'intense ferveur religieuse. Elle se rendait à l'église plusieurs fois par semaine. Elle priait, elle se confessait, elle se communiait. Elle participait à une quantité impressionnante d'événements caritatifs et d'œuvres charitables. Elle vivait pour et avec Dieu, Jésus-Christ, l'Esprit Saint et la Vierge Marie, la hiérarchie étant non-contractuelle. Puis, aussi vite que la tempête s'est levée et a bruyamment soufflé, elle les remisait au grenier pour vaquer à d'autres occupations. Elle entretenait une surprenante relation avec l'au-delà. Elle l'aimait puis le snobait avant de lui revenir avec la plus grande des piétés.

Samedi 09 novembre. 14h00. Le père Vincent lui a présenté différents textes bibliques qu'il a parcourus avec grande attention avant d'en sélectionner deux, le premier tiré du livre de Job et le second, un évangile de Jésus-Christ selon saint-Matthieu³. Le texte tiré du Livre de Job⁴, pour une étrange raison, l'a profondément ému. *“En ces jours-là, Job prit la parole et dit : Je voudrais qu'on écrive ce que je vais dire, que mes paroles soient gravées sur le bronze avec le ciseau de fer et le poinçon, qu'elles soient sculptées dans le roc pour toujours : Je sais, moi, que mon libérateur est vivant, et qu'à la fin il se dressera sur la poussière des morts ; avec mon corps, je me tiendrai debout, et de mes yeux de chair, je verrai Dieu. Moi-même, je le verrai, et quand mes yeux le regarderont, il ne se détournera pas.”*

Je verrai Dieu, et il ne se détournera pas. Ces mots l'ont bouleversé. Dans son ventre, un nœud s'est délié. Était-il impressionné par la majesté de l'endroit ? Probablement. Avant ce rendez-vous, il n'avait mis les pieds dans des lieux saints que pour admirer l'architecture. Il n'espérait ni ne s'attendait à y rencontrer Dieu. Dimitri ne s'intéresse pas aux religions. Aucune d'elles ne trouve grâce à ses yeux. Il ne croit pas au Dieu qu'elles décrivent. C'est un despote rancunier qui se contredit sans cesse. Pourquoi requiert-il la perfection de ses fidèles lorsqu'il les a conçus imparfaits et envoyés sur terre, affronter une bande de salauds assoiffés d'argent et de pouvoir avec pour seules armes, la bonté et la compassion ? Bien sûr qu'ils allaient en baver. Leur adversaire ne joue pas franc jeu.

Non. La croix est bien trop lourde à porter. Lui, veut embrasser pleinement sa condition de créature imparfaite. Il ne veut pas passer sa vie à se repentir et à se sentir coupable parce qu'il n'est pas à la hauteur d'un Dieu, dépassé par le monde qu'il a apparemment lui-même créé. La foi est

3 — Mt 5,3-12.

4 — 19, 1.23-27a.

noble, la pratique trop contraignante. Non. Il passe avec grand plaisir son tour. Il cède volontiers sa place aux ravis de la crèche. Pourtant, dans le bureau du prêtre, il s'est passé quelque chose, quelque chose qui le dépasse. Peut-être, a-t-il rencontré le Dieu auquel il croit, cette intelligence supérieure qui a créé la vie et contrôle son évolution ?

Il a organisé l'enterrement de Caroline sans consulter sa belle-famille. Il ne voulait pas que leurs dissensions familiales détournent son attention de l'essentiel. Quand tout a été réglé, il les a appelés pour leur communiquer les informations nécessaires.

Samedi 16 novembre. Il pleut. Une pluie fine et glaciale tombe en continu depuis la veille. Les proches de Caroline, ses parents, son frère et sa sœur, Clara, Éloïse, son conjoint et Dimitri se retrouvent dans la chambre funéraire. Dimitri s'était préalablement rendu seul à l'institut médico-légal pour la levée du corps.

Il se tient face au cercueil ouvert. Le thanatopracteur a caché avec expertise et dextérité les traces de l'horreur.

Dimitri est en colère. Lorsqu'il se réveille, il l'est déjà. Elle l'accompagne à chaque étape de la journée. Elle ne lâche pas d'une semelle. Il se couche en colère. Il dort en colère. Il mange, il pisse, il rit, il travaille, il s'entraîne, il dort en colère. Il vit en colère. La colère est la plus exigeante des maîtresses. Elle est possessive et jalouse. Elle brûle du feu de l'enfer. Elle lui tiraille l'estomac. Elle fait partir son cerveau en vrille. Certains jours, il est incapable de penser correctement. Elle bout, en permanence. De temps en temps, elle explose, sans crier gare. C'est un volcan en éruption qui crache dans ses entrailles, une lave incandescente. Il se cache dans son bureau. Il se cache dans sa chambre. Il tombe à genoux. Il se plie en deux. Et, il hurle. Il hurle. Il hurle. Il hurle. Il a parfois l'impression de sombrer dans la folie.

Il regarde le corps couché dans le cercueil. Il est habillé d'une robe patineuse blanche choisie par Clara. Il remonte le temps et se souvient d'une autre époque, d'une autre histoire. Il se souvient qu'ils se sont aimés, qu'ils ont ri et envisagé un merveilleux futur ensemble, qu'ils ont été heureux, incroyablement heureux, qu'avant qu'ils ne la détruisent, leur famille était imparfaitement belle. Il la

revoit dans sa robe de mariée, vingt ans plus tôt, s'avançant vers lui, un magnifique sourire aux lèvres. Elle était radieuse dans sa robe blanche sans fioritures. Ses longs cheveux blancs laissés libres, flottants légèrement au vent. Face-à-face, ils se sont regardés dans les yeux et se sont promis le monde. Il se souvient de tout. Du bon. Du mauvais. Et, il regrette. Les mots qu'il n'a pas dits. Les gestes qu'il n'a pas eus. L'amour qu'il n'a pas su lui donner. Elle n'était plus celle qu'il pensait qu'elle était. Une goutte de larme roule solitairement le long de sa joue. Elle est morte. La vérité est implacable. Elle est morte et ne reviendra pas. Il dépose l'écrin de velours bleu, vieilli par le temps dans le cercueil auprès du corps de Caroline. L'écrin ne contenait initialement que sa bague de fiançailles. Il y a ajouté leurs alliances sur lesquelles, il a fait graver un message. Il y a longuement réfléchi. Il ne veut pas qu'elle parte seule. Il l'a aimée, mal, maladroitement, mais il l'a aimée. Il l'aime encore. Il ne veut pas qu'elle parte seule.

Un petit groupe constitué de leurs amis proches les attend devant l'église. La majorité des invités a déjà pris place à l'intérieur. Dimitri a un mot aimable pour chacun, à l'exception de Guillaume dont il ignore la main tendue. Il ne connaît pas cette personne.

Accompagnés de quelques officiers habillés en civil, le capitaine Delacre assiste à la messe. Elle espère que le fameux Lyre s'incrusterait dans la cérémonie. Leur cercle social est étendu. La liste des invités est longue, très longue, assez pour que Lyre pense pouvoir passer inaperçu. Lyre. Un nom. L'un des raisins de la colère. Il doit savoir que Caroline est morte. Pourquoi se cache-t-il ? Dimitri est aux aguets. Il regarde discrètement autour de lui. S'il voit cet enfoiré, il ne donne pas cher de sa peau.

Dimitri a mené sa propre enquête. Il veut en savoir plus sur le salaud qui a corrompu sa femme. Il a parcouru les courriels de Caroline ainsi que son relevé téléphonique accessible en ligne. Il n'a pas trouvé un seul élément d'information digne d'intérêt. Après y avoir longuement réfléchi, il a conclu qu'elle devait posséder un autre appareil, une deuxième ligne téléphonique, de même qu'une autre adresse de messagerie électronique. La double vie que menait Caroline n'est que supposition. Elle repose uniquement sur des ouï-dire. Seule cette conjecture explique l'absence de preuves tangibles. Caroline était douée pour cacher ce qu'elle ne voulait pas qu'on trouve. Le

téléphone devait se trouver dans leur appartement. Dans un endroit invisible. Il a partagé ses conclusions avec le capitaine Delacre. Désormais, il ne manque pas de l'appeler quotidiennement pour connaître l'état d'avancement de l'enquête. Il a parfaitement retenu la leçon.

Clara lit un poème poignant au cours de la messe.

“Ma rose s’en est allée,

Tel un aigle majestueux,

Ses ailes, elle a déployé,

Pressée de rejoindre son Dieu.

Enfin libérée de la chair,

De ses péchés, elle a été absoute.

Désormais auprès de son Seigneur,

Elle repose, dans la paix céleste,

Des enfants du paradis.”

Après la messe, Dimitri prend le père Vincent à l'écart pour le remercier. Il lui glisse discrètement une enveloppe contenant de l'argent. Clara les rejoint. Elle souhaite s'entretenir en privé avec le prêtre. Dimitri s'excuse et s'éloigne. Clara connaît personnellement le prêtre. Quand Caroline se décidait à redevenir une disciple exemplaire de son Seigneur, elle entraînait Clara dans son sillage. Elle entraînait systématiquement Clara dans son sillage. Caroline était l'idole, Clara, la groupie. Il observe sa fille. Croit-elle en Dieu avec conviction ou parce qu'elle voulait faire, être comme sa mère ? Il ne lui a pas parlé des photos. Il ne l'a pas questionné sur Lyre. Il n'a pas encore trouvé le bon moment pour lui parler des photos. Savait-elle que Caroline le trompait ? Il n'arrive

pas à trancher sur la question. Alors, il ne dit rien parce qu'il ne veut pas courir le risque de briser ses illusions.

Cimetière des Batignolles, 17^e arrondissement. À l'abri sous un grand parapluie noir, Dimitri regarde le cercueil de Caroline disparaître dans le trou fraîchement creusé par les fossoyeurs. Une pelletée de terre après l'autre, ils le recouvrent dans un bruit sourd. Il grelotte. Un froid humide et mordant s'est insinué sous ses vêtements et le glace jusqu'à l'os. Il a hâte de se mettre au chaud. Il rêve aussi de dire le fond de sa pensée aux deux énergumènes dont il a hérité à cause de son mariage. Le comportement d'Alexandre et d'Agathe, frère et sœur de Caroline, menace de le faire sortir de ses gonds. Ils n'ont respecté aucune des consignes qu'il a données. Ils sont arrivés en retard. Ils ont rejeté les appels du maître de cérémonie qui leur téléphonait, à la demande de Dimitri pour en connaître le motif. Ils ont pénétré bruyamment dans la chambre funéraire, et gâché un moment de recueillement important. Ils ont chuchoté et ri sous cap pendant la messe. Les invités les regardaient avec consternation, puis, il se tournait vers Dimitri. *"Agis. Fais quelque chose !"* Lisait-il dans leurs yeux. Qu'ils n'en aient pas compris le sens ou qu'ils s'en soient fichus, il n'a pu que constater avec gêne et impuissance qu'ils ne s'arrêtaient pas. Il n'allait pas faire un esclandre à l'enterrement de sa femme. Il a été surpris et dégoûté. Il ne pouvait pas les forcer à éprouver de la peine, mais il pensait qu'ils auraient au moins l'intelligence de prétendre, comme tout le monde. Pour couronner le tout, ils l'ont accosté alors qu'il se dirigeait avec le maître de cérémonie vers le corbillard pour se renseigner sur le testament de Caroline. Quand le liraient-ils ? Que leur avait-elle légué ? Il y repense et n'a plus le moindre doute. En décidant de garder son calme, il a fait preuve de lâcheté.

Il est certes en colère contre Caroline. Il pense ce qu'il pense. C'est sa prérogative de mari trompé et blessé, mais il ne laissera personne d'autre lui manquer de respect. Il n'aura presque rien à faire pour donner une bonne leçon à ses imbéciles. Lorsqu'il a fait sa demande, leur dynamique financière était inversée. Caroline était riche, il était pauvre. Parce qu'il ne l'épousait pas pour l'argent, Dimitri a accepté qu'ils se marient sous un régime de séparation de biens. Caroline a dilapidé le pécule dont elle disposait à l'origine. À l'exception de ses bijoux et de son compte bancaire qu'il alimentait, elle ne possédait rien d'autre. Mais, riche ou pauvre, elle ne leur aurait rien légué. Elle les détestait avec la même virulence.

L'histoire de la famille Lemarchand est à la fois tragique et ordinaire. Caroline était la benjamine de la fratrie. Arrivée un peu sur le tard, elle était l'enfant chéri de ses parents. À sa naissance, Alexandre était âgé de quinze ans, Agathe, de treize, et ils étaient déjà fermement décidés à n'être que des bons à rien. La préférence manifeste des parents pour Caroline, la grande différence d'âge qui la séparait de ses aînés et sa beauté, n'ont pas facilité ses rapports avec eux. La fratrie était divisée en deux camps. Agathe et Alexandre la tenaient à l'écart et la malmenaient. Caroline pensait qu'ils essayaient inconsciemment de la briser avant qu'elle ne les devance et ne donne raison à leurs parents. Les relations fraternelles étaient une compétition qu'elle a gagnée, haut la main, en trois coups.

Crochet du droit dans la mâchoire, obtention de son baccalauréat avec mention, puis, inscription à l'université, les deux autres n'avaient pas eu la force de finir de lycée.

Coup de poing à la tempe. Elle est repérée par l'agence et signe pour l'agence "Burghorf". Ses photos sont affichées sur des murs, des panneaux publicitaires, imprimées dans des magazines . Son élégante silhouette est célébrée sur les podiums de par le monde. Les deux autres étaient dans la dèche. L'une n'avait pas envie de travailler, l'autre rêvait de grandeur. Alexandre se targue d'être trop intelligent pour n'être qu'un simple employé. Seuls les prolétaires le sont, il n'en est pas un. Il fait partie de la race supérieure, celle des dirigeants et des chefs.

Coup de genou dans l'estomac. Sa rencontre avec Dimitri. Certes, il ne possédait rien, mais il était un beau jeune homme charismatique, déterminé et promis à un brillant avenir. Tous le devinaient.

Ils étaient sonnés. D'abord, ils ont titubé puis la haine leur a appris à marcher droit. Ils ont essayé de la décrédibiliser auprès de Dimitri. Ils ont insinué qu'elle était une fille facile, qu'elle avait couchée pour réussir. Après leur mariage, ils ont affirmé qu'elle était infidèle. Ils ont dit, à qui voulait l'entendre que Clara n'était pas sa fille légitime. Ils propageaient les ragots à vitesse fulgurante.

Ils leur demandaient de l'argent. Des années durant, ils leur en ont donné, et ces *ratés* se sont enrichis à leurs dépens. Caroline se sentait coupable vis-à-vis de ses aînés, coupable d'avoir réussi, coupable d'avoir eu autant de chance. Elle n'a pas su leur dire non. Quand Agathe leur a annoncé

qu'un cancer du sein lui avait été diagnostiqué, ils ont desserré un peu plus les cordons de la bourse. La mère de Dimitri avait été malade. Ils compatissaient.

2007. Une visite impromptue chez Agathe a scellé leur destin. Dans son séjour, s'amoncelait le dernier cri de la technologie. Télévision, lecteur DVD, console de jeux, chaîne Hi-Fi, téléphones portables. Elle ne travaillait pas, mais elle vivait bien. Elle semblait également se porter comme un charme. La suspicion s'est installée. Ils avaient cru sur parole à sa maladie. Qui demanderait à un proche ses résultats d'analyse quand il annonce une si terrible nouvelle ? De plus, Caroline n'était pas assez proche d'Agathe pour s'impliquer dans son traitement, mais elle l'appelait régulièrement pour prendre de ses nouvelles. À cause des tensions dans la famille, elle a réussi à berner son monde, ses parents aussi y ont cru.

Dès le lendemain, Caroline l'appelait. *“Le père d'un des collègues de Dimitri est un médecin réputé. Il va te prendre comme patiente. Il te fera faire de nouvelles analyses pour déterminer un meilleur traitement.”* Agathe a paniqué. Ils avaient jusque-là gobé ses mensonges avec enthousiasme. Elle ne s'y attendait pas à une telle proposition. *“Je suis en rémission,”* a-t-elle dit. *“L'hôpital s'est trompé. Je n'ai pas le cancer. Quel soulagement, hein ?”* La vache à lait a pris une balle dans la tête, et s'est écroulée. Caroline les fréquentait encore, mais elle ne leur a plus donné le moindre centime.

Un premier refus, un deuxième refus, un troisième refus. Lorsqu'ils ont compris qu'ils ne lui soutireraient plus rien, ils ont commencé à fantasmer sur son assassinat. Quand ils étaient soûls, il leur arrivait de fomenter son meurtre. Ils le planifiaient dans les moindres détails. Ils retiraient de ce sordide exercice, un plaisir mesquin qui leur permettait d'affronter une nouvelle journée. Comparée à la sienne, leur vie leur semblait misérable et vide de sens. Ils n'ont donc pas pu cacher leur joie quand enfin la vie a été à la hauteur de leurs espérances, pour une fois.

Appartement de la rue Royale. 17h00. Dimitri reçoit ses invités pour une collation. Il a sollicité les services d'un traiteur et loué quelques meubles pour donner à l'appartement un aspect plus convivial. Dès qu'ils franchissent la porte d'entrée, Dimitri est aux premières loges pour voir les regards chargés d'envie qu'Alexandre et Agathe posent sur tous les coins et recoins de son nouveau domicile. Leur calculatrice interne doit additionner des chiffres. Ils ont encore de l'espoir. Ils ne savent pas encore qu'ils repartiront les mains vides, plus pauvres et inutiles à la société que jamais.

Dimitri croise le regard d'Alexandre. Honteux de s'être fait prendre, ce dernier détourne les yeux. Dimitri jure de ne plus jamais leur adresser la parole.

Chapitre 12 — BERONIKA

“Entretien avec Clara Fridlander”

Jeudi 21 novembre 2013

Beronika a convoqué Clara Fridlander. La jeune fille ne fait pas partie de sa liste de suspects. Elle l’a rencontrée lors de l’enterrement de Caroline. Elle ne possède pas la constitution physique nécessaire pour perpétrer ce crime atroce. Toutefois, Clara était proche de sa mère. Elle détient peut-être des informations qui orienteront l’enquête sur la bonne piste.

11h07. Bureau de Beronika.

Clara est escortée par Dimitri. Beronika ne s’y attendait pas. Elle veut qu’il la laisse tranquille. Qu’il cesse de l’appeler tous les quatre matins pour se renseigner sur l’enquête et exposer ses théories ridicules. Qu’il ne s’impose pas aux auditions auxquelles il n’a pas été mandé. Qu’il disparaisse de sa vue, de sa vie. *“Merde, à la fin ! Pourquoi l’accompagne-t-il ?”*

Elle a tellement honte d’avoir perdu son sang-froid. Elle n’a pas digéré cette humiliation, et sa présence la lui faire revivre. “Madman” a raconté aux collègues une version exagérée de l’incident. Depuis plus de dix jours, elle est la tête de turc de la brigade. Dans les couloirs, il se murmure que la “reine de glace” se ramollit, qu’elle a perdu de sa poigne.

Dimitri ne l’a pas quitté des yeux depuis qu’ils se sont installés dans le bureau. Il l’observe comme un faucon qui surveille sa proie, comme s’il voulait l’hypnotiser, et la forcer à se tourner vers lui. Elle accorde toute son attention à Clara. Elle évite soigneusement de le regarder.

Clara est la combinaison gagnante selon les normes actuelles de beauté. Elle est grande, mince et belle. Son physique androgyne qu’elle tient de sa mère, lui donne un air mystérieux. Elle a hérité de Dimitri, la couleur de ses yeux et de ses cheveux. Beronika est en admiration devant la chevelure de la jeune fille. Elle échangerait sans hésiter ses boucles sauvages, très difficiles à entretenir contre ses longs cheveux naturellement et parfaitement lisses.

Clara pourrait facilement suivre les traces de sa mère. Elle a tout ce qu’il faut pour réussir dans l’industrie de la mode. Le physique et le titre, elle est “la fille de”. Pourtant, elle semble préférer une vie discrète, loin des projecteurs. Elle a l’air calme et réservée. Alors qu’elle pourrait faire étalage de la fortune de son père, elle est habillée avec simplicité, d’un jean bleu et d’un pull en angora noir qu’elle aurait tout aussi bien pu acheter chez H&M ou Chanel. Pour Beronika, sous le charme de la jeune fille, sa modestie en dit long sur sa personnalité.

Elle lance l’enregistreur. “Jeudi, 21 novembre 2013, 11h15, audition du témoin Clara Fridlander, fille de la victime, en présence de son père Dimitri Fridlander, dans le cadre de l’enquête sur le meurtre de Caroline Fridlander.”

Dimitri s’est échauffé. Il est prêt. Il attaque.

“Capitaine Delacre, pourquoi avez-vous traîné ma fille dans vos locaux ?”

Il semble déterminé à l’énervé chaque fois qu’il ouvre la bouche. Irritée, elle le défie du regard. Son regard fixe — sans même un battement de paupières, est vide et hanté. Elle l’a perfectionné au cours des années. Il lui a permis de mâter bien des témoins récalcitrants. Ses interlocuteurs ont l’impression qu’elle les saigne à blanc, qu’elle aspire l’air de leurs poumons, les descriptions sont nombreuses et variées. L’effet escompté ne se produit pas. Dimitri ne baisse pas les yeux. Il ne se recroqueville pas sur son siège. Une minute passe, une deuxième s’écoule. Beronika finit par s’avouer vaincue. Elle ne comprend pas pourquoi, il tient tant à gagner une partie qu’elle n’a pas acceptée de jouer. Galvanisé par sa victoire, il enchaîne. “Pouvez-vous vous y mettre ? Nous avons mieux à faire !”

Lorsque Clara a annoncé à Dimitri que la police souhaitait l'interroger, il a décrété qu'il l'accompagnait. Elle tenait à y aller seule. Elle était majeure et vaccinée, capable d'affronter seule, ce genre de situation. Elle le lui a dit. "C'est décidé, je t'accompagnerai," a-t-il répondu sur un ton catégorique. Il a aussitôt appelé Camille, son assistante pour lui ordonner d'annuler ou de reporter ses rendez-vous. Il a libéré sa matinée dans la minute. Son empressement l'a étonné. À présent, elle dévisage l'un et l'autre, à tour de rôle. Elle parie qu'ils ont déjà oublié qu'elle était dans la pièce. Si elle s'en allait, ils ne s'en rendraient pas compte. L'ambiance est électrique. Son père est injustement et inutilement agressif, tandis que le capitaine Delacre fait de son mieux pour l'ignorer et garder son calme. L'enquêtrice est *bizarre*. Clara n'est pas sûre que le mot soit approprié, mais c'est le seul qui lui vient à l'esprit. Le capitaine Delacre personnifie une forme de contradiction. Un peintre fou a décidé d'associer des formes, des matières, des couleurs, des genres qui n'ont absolument rien à voir ensemble, et à la surprise générale, il a créé une œuvre hétéroclite anormalement belle. Elle n'est pas lisse, elle n'est pas un axiome. L'audition de son père s'est mal déroulée, mais est-ce une raison pour être malpoli ? Son comportement l'embarrasse. Il met visiblement l'enquêtrice, mal à l'aise. Elle pose une main apaisante sur le bras de Dimitri pour essayer de calmer cette colère infondée.

"Clara, quand avez-vous parlé à votre mère pour la dernière fois ?"

"Vendredi matin."

"Vous a-t-elle parue inquiète ?"

"Non."

"Avez-vous récemment noté des changements dans son comportement ?"

"Non."

"Se sentait-elle menacée ? Avait-elle peur ? S'était disputée avec quelqu'un ?"

"Elle a eu des mots avec Éloïse, deux semaines avant...avant sa mort."

"Étiez-vous proche de votre mère ?"

"Oui."

"Vous parlait-elle de sa vie privée ?"

“À quoi faites-vous référence ?”

Beronika hésite avant de préciser. “À son mariage avec votre père. Il y avait-il des tensions dans leur couple ?”

Dimitri intervient comme elle s’y attendait. “Je suis assis en face de vous, capitaine. Ne pensez-vous pas que je suis plus à même de répondre à cette question ?” Beronika ne se laisse pas déstabiliser. Elle répète sa question à l’intention de Clara. “Je m’adresse à vous, capitaine ! Cessez de m’ignorer !”

“M. Fridlander, j’étais disposée à vous écouter. Vous avez eu maintes fois l’occasion de me parler honnêtement. Vous avez éludé mes questions, vous vous êtes défilé ou vous avez menti. Vous avez fait un esclandre au cours de votre audition. Vous y avez mis un terme —”

“Parce que vous me calomniez !”

“Non. Je faisais mon travail, et il consiste parfois à poser des questions difficiles et désagréables. Je ne suis pas votre ennemie. Pourquoi me traitez-vous comme telle ? Pourquoi essayez-vous de me saboter ? Vous me manquez constamment de respect. Pourquoi ? Je ne suis pas votre servante—” D’un geste désinvolte, Dimitri ôte une poussière imaginaire de son manteau, au niveau de l’épaule droite. Il prend son téléphone. Il le déverrouille et commence à parcourir ses messages. Beronika pète les plombs. “Sortez !” Hurle-t-elle. “J’en ai marre, vous m’entendez ? J’en ai marre ! Vous n’êtes qu’un petit salopard, arrogant et irrespectueux. Vous avez gagné, d’accord ? Vous avez gagné ! Vous êtes plus fort que moi. Je ne suis qu’une sous-merde de toute façon. J’en ai marre de ce boulot. Putain de merde ! Prenez votre femme, votre fille, vos maîtresses, et disparaissez de ma vue ! Qu’est-ce que j’en ai à foutre qu’elle soit morte ? Qu’est-ce que j’en ai à foutre !?” Elle se tait d’un coup. Elle inspire. Elle expire. Elle s’adresse à Clara. Celle-ci la regarde d’un air éberlué. Beronika dit calmement, poliment, comme s’il ne s’était rien passé. “Je vous prie de m’excuser un instant.” Elle quitte précipitamment la pièce. Elle pénètre dans le bureau de son collègue, vide parce qu’il est en congé. Elle s’accroupit, dos contre le mur, la tête entre les jambes. Des larmes de rage glissent sur son visage.

Elle prend de nouveaux médicaments, prescrits par le docteur Daniel en début de semaine. Elle pense qu’il s’agit de placebos. Elle se sent mal. Elle n’a pas dormi depuis deux jours. Elle fait d’horribles cauchemars. La boîte à musique la hante. “*Tout ce sang.*” Elle a envie de se cacher dans un

trou, de disparaître, de mourir. “*Merde !*” Elle aurait dû suivre son instinct, annuler l’audition et rester chez elle. Pourquoi ? Pour qui, se bat-elle ? La porte s’ouvre.

“Je suis désolé.”

Elle se lève d’un bond. Elle se jette sur Dimitri. Elle lui assène une gifle retentissante. Elle aimerait taper du poing sur la belle gueule de ce connard. Elle se retient. Elle ne peut pas rosser un témoin. C’est illégal. Dommage. Elle lui tourne le dos.

“Je suis désolée.” Elle porte la main à son front. Elle réfléchit à vive allure. Comment parviendra-t-elle à se tirer de ce borbier ? Dimitri est un homme puissant. Elle vient de se mettre dans de beaux draps. M. Delacre la crucifiera. “*Merde, merde, merde !*”

“Beronika, regarde-moi.” Il ordonne. Elle obtempère involontairement. Elle secoue la tête. Elle recule d’un pas. Il avance d’un autre. Elle bute contre le mur. Il envahit son espace. Il pose la main sur son cou. Son pouce caresse doucement ses lèvres entrouvertes. La tension monte. Dimitri chuchote au creux de son oreille. “Je suis désolé. Tu m’énerves, tu m’excites, tu m’intrigues... Tu me plais. Tu me plais beaucoup.” Il dépose un baiser sur sa tempe. Elle pose les doigts sur son poignet. “Beronika, ton pouls bat si vite, si fort. Tu le ressens aussi, n’est-ce pas ?” Elle hoche docilement la tête. Il a finalement réussi à l’hypnotiser. Elle agit comme une idiote pour cette raison. “Nous sommes embourbés dans une belle galère, capitaine. Ma femme est morte, et je ne pense qu’à toi. Je ne pense qu’à toi quand je n’ai pensé qu’à moi, ces dix dernières années. Je me sens coupable, mais je ne peux pas à m’en empêcher. Je ne peux pas arrêter.” Il dépose un baiser sur son front. “Cet instant marque nos débuts. Je te fais mienne, capitaine. Je scelle ton destin au mien, et te voilà, comme moi, esclave d’un désir contre lequel tu ne peux rien. Dis-le, dis-le avec moi.”

Ils se l’avouent simultanément. “J’ai envie de toi.” Dimitri pose ses lèvres sur les siennes. On frappe à la porte. La voix de Clara se fait entendre. “Capitaine ?” Ils se séparent. Dimitri s’éloigne de quelques pas. La porte s’ouvre. “Tout va bien ?”

Beronika essaye de masquer son agitation. Y parvient-elle ? Elle n’en est pas certaine. “Oui, Clara. Votre père me présentait des excuses. Il est d’accord pour que nous continuions votre audition, seules. Cela vous convient-il ?”

“Oui.”

“Très bien. Je vous rejoins.” Dès qu’elle ferme la porte, Dimitri se rapproche. Il essaye de l’embrasser. Elle détourne la tête.

“Non. Ta femme est morte. Tout ça dépasse l’entendement...” Elle veut partir. Il lui barre le passage. Elle cache son visage dans sa poitrine. “S’il te plaît. Tu vas m’attirer des ennuis.”

Il se décale à contrecœur. Elle s’échappe sans un regard en arrière.

“Clara, veuillez m’excuser. J’ai manqué de professionnalisme.”

“Ne vous excusez pas, capitaine. Mon père a été odieux. Je suis contente qu’il se soit excusé. Où est-il ?”

Elle n’en sait rien, mais elle commence à connaître l’animal. Il ne patientera pas dans le hall surpeuplé de la brigade. “Dans un café. Vous pourrez l’appeler quand nous aurons fini.”

“Très bien.”

“Clara, parlez-moi de votre mère.”

“Que voulez-vous savoir ?”

“Les petits riens. Fermez les yeux et parlez-moi de votre mère. Qui était Caroline ? Dites-moi ce qui vous vient à l’esprit. Ne réfléchissez pas. Qui était Caroline ?”

“Sa couleur préférée était le noir. Elle avait peur de vieillir. Elle buvait de la ‘Clairette de Die’ — un vin blanc mousseux qu’elle trouvait trop sucré parce que le goût réveillait ses souvenirs d’enfance. Elle adorait lire. Elle collectionnait les livres. Son auteur préféré est Japonais...” Elle fronce les sourcils. “Murakami, je crois qu’il s’appelle Murakami. Mais, son livre favori est, était ‘corps et âme’. Elle en parlait souvent. Elle l’a recommandé à tous ses amis. Le nom de l’auteur m’échappe. Elle aimait les notes de violon, la délicatesse et la majesté du son. Elle aurait aimé être une artiste, elle enviait à Éloïse sa créativité, même si elle refusait de l’avouer. Elle se rongait les ongles quand elle était stressée. Elle adorait se baigner. Elle se sentait dans son élément dans l’eau. Elle pouvait s’asseoir sur la plage pendant des heures en ne faisant rien d’autre qu’écouter le bruit des

vagues. Elle aimait rire. Elle griffonnait tout le temps, elle avait toujours un carnet ou des feuilles de papier —” Clara se tait. Elle ouvre les yeux et dit. “Elle tenait un journal, capitaine. Je n’arrive pas à croire que je l’ai oublié.”

“Où le rangeait-elle ?”

“Je ne sais pas. Dans sa chambre, peut-être ?”

“Merci pour cette information, Clara. Elle me sera d’une grande aide.” Elle lui montre la photo de Lyre. “Connaissez-vous cette personne ?”

“Non. Qui est-ce ?”

“Un ami de votre mère. Ils se fréquentaient déjà en 2009.”

Clara prend la photo et l’observe de plus près. “En êtes-vous certaine ? Je ne les ai jamais vus ensemble. Comment s’appelle-t-il ?”

“Je ne sais pas. J’espérai que vous pourriez me renseigner.”

“Étaient-ils amants ?” Beronika prend le temps de réfléchir. Une information aussi troublante à propos d’un parent proche ne doit pas être divulguée à une jeune fille sans que certaines précautions ne soient prises au préalable. “Je suis au courant des infidélités de mon père. Plus rien ne m’étonne, capitaine. Soyez honnête. Était-il l’amant de ma mère ?”

“Pour l’instant, nous n’en avons pas la preuve formelle. Nous savons seulement qu’ils se connaissaient...Clara, votre père vous l’a peut-être dit, mais votre mère est morte vendredi. Son corps a été découvert tardivement. Je me dois de vous le demander. Où étiez-vous et qu’avez-vous fait au cours de la journée du 1^{er} novembre ?”

“Pourquoi ?”

“Je dois officiellement vous rayer de ma liste de suspects.”

“Suspect ? Je n’ai pas tué ma mère ! Je l’aimais.”

“Je sais, Clara, mais je dois le prouver formellement. Où étiez-vous ?”

“À Londres.”

“Qu’avez-vous fait ?”

“Le matin, j’étais à l’école. J’ai passé l’après-midi au Tate Modern avec John, mon petit ami. Nous y avons vu plusieurs expositions. J’ai conservé nos billets. Je les collectionne.” Elle les retire de son portefeuille et les tend à Beronika. Ils sont bien datés du 1^{er} novembre.

“Qu’avez-vous fait dans la soirée ?”

“Nous avons dîné puis nous avons rejoint des amis vers 23h00 dans un bar. Nous sommes repartis aux alentours de 02h00 du matin.”

“Qu’avez-vous fait au cours de la soirée du 31 octobre ?”

“J’ai quitté l’école vers 18h30. Je me suis ensuite rendue à mon cours de dessin. Nous avons fini à 21h00. J’ai discuté une dizaine de minutes avec mon professeur à la fin du cours, puis je suis rentrée chez moi. J’ai passé la nuit seule.”

Beronika lui tend une feuille de papier et un stylo. “Veuillez noter les numéros de téléphone et adresses de messagerie de vos alibis ainsi que celles de la directrice de votre école.” Clara s’exécute. Quand elle a fini, Beronika se lève. “Je vous remercie, Clara. Ce sera tout pour l’instant.”

Beronika se met au travail pour éviter de penser à Dimitri. Avec l’aide d’un collègue dont l’anglais se porte mieux que le sien, elle appelle Mme Wilson, la directrice. Celle-ci confirme l’emploi du temps donné par la jeune fille. En revanche, elle ne peut pas attester que Clara a assisté aux cours planifiés. Elle a toutefois croisé la jeune fille dans le hall, le jeudi 31 octobre vers 18h00. Plus tard, Mme Wilson enverra un courriel à Beronika pour l’informer que le badge de la jeune fille avait été utilisé pour pénétrer dans les locaux, le vendredi 01 novembre à 07h45 et le samedi 02 novembre à 09h21. Elle contacte ensuite le professeur de dessin, M. Carpenter. Il confirme les dires de Clara. John fait de même. Les amis avec lesquels elle a passé la soirée également, même s’ils ne sont pas certains de l’heure à laquelle, elle les a rejoints.

Elle adresse un courriel au juge d'instruction. Ils doivent contacter le service juridique de la compagnie Eurostar pour obtenir la liste des passagers des trains en partance et à l'arrivée des deux capitales, les journées du 31 octobre et 1^{er} novembre. La même demande doit être faite au service des douanes des aéroports de Paris-Charles de Gaulle et Orly. Ils analyseront ensuite ses données pour s'assurer que Clara n'est pas entrée sur le territoire comme elle l'a affirmé.

Clara n'a pas le permis. Pour arriver à Paris au départ de Londres, Clara aurait également pu prendre le bus et le ferry, mais ce trajet est bien trop contraignant pour que Beronika considère sérieusement cette option.

Elle enfle son manteau et part à la recherche du journal de Caroline.

Chapitre 13 — BERONIKA

“Entretien avec Éloïse Fridlander”

Vendredi 22 novembre 2013

“Vendredi, 22 novembre 2013, 13h20, audition du témoin Éloïse Fridlander, sœur du mari de la victime Dimitri Fridlander, dans le cadre de l’enquête sur le meurtre de Caroline Fridlander.”

“Êtes-vous en deuil, Éloïse ?”

“Capitaine, mes relations avec Caroline étaient...tendues. Vous le savez déjà. Je regrette qu’elle soit morte...Les circonstances sont...Les mots me manquent pour les décrire. Je suis triste pour ceux qui l’ont aimée et l’ont perdue d’une manière soudaine et particulièrement traumatisante. Je m’inquiète pour ma nièce et pour mon frère. Il noie sa culpabilité et son chagrin dans l’alcool—”

“Que reprochiez-vous à votre belle-sœur ?”

“Capitaine, nous avons dépassé le stade des reproches. Je peux vous conter l’histoire dans les détails—”

“Soyez succincte. Mon temps est précieux.”

“Que Dieu me pardonne, mais je n’aimais pas Caroline. Je sais qu’on ne doit pas dire du mal des morts, mais elle faisait partie de ces femmes que je déteste. Ces femmes qui simulent la douceur et la fragilité en présence des hommes, et se transforment en vipères dès qu’ils ont le dos tourné.

Leur hypocrisie me donne envie de vomir. Elles misent tout sur leur beauté. Elles préfèrent soigner leur apparence extérieure plutôt que de cultiver leur humanité. Elles sacrifient tout ce qui compte au profit de quelques compliments faits par des beaux parleurs—”

“Vous me dites donc que vous détestiez Caroline parce qu’elle avait l’intelligence d’exploiter sa beauté à son avantage de la même façon que vous exploitez votre talent pour la peinture ?”

Éloïse s’affole. “Non. Laissez-moi finir et vous comprendrez mieux. Je ne l’aimais pas parce qu’elle était hypocrite. Caroline ne voyait pas le SDF qui faisait la manche devant son immeuble, mais elle voulait sauver l’Afrique, combattre la famine, la malnutrition, la sécheresse. La cause est noble, je ne dis pas le contraire. Mais, dites-moi, capitaine, lorsqu’on veut sauver le monde, ne devrait-on pas commencer au pas de sa porte ?”

Beronika se moque de savoir laquelle des protagonistes a raison dans cette querelle familiale. Cependant, il suffit de prononcer le prénom de Caroline pour qu’Éloïse se mette dans tous ses états. Elle piaffe de colère. Elle s’agite. Elle parle vite. Elle parle trop. Elle finira par s’incriminer sans s’en apercevoir. Beronika continue d’appuyer là où ça fait mal.

“Vous dites donc qu’une mauvaise action annule une bonne ? Chaque fois que Caroline n’a pas fait l’aumône, sa participation à un événement caritatif ou un chèque qu’elle a signé à une association — qui a peut-être permis de nourrir ou de loger pendant une nuit d’hiver, ne serait-ce qu’une personne, a perdu de sa valeur ?”

“Non ! Vous déformez mes propos. Elle a essayé de monter Dimitri contre moi. Elle disait que je vivais à ses crochets. Mensonges ! Rien que des mensonges ! J’ai travaillé autant que mon frère pour réussir. Je le reconnais, Dimitri m’a soutenue financièrement et moralement. Il m’a encouragée à poursuivre professionnellement ma passion pour la peinture. C’est grâce à lui que j’en vis aujourd’hui. Mais, je l’ai remboursé jusqu’au dernier centime. Elle savait que j’en étais fière. Elle mentait pour me contrarier, mais que faisait-elle personnellement pour financer son train de vie ? Je vous pose la question. Je vous pose la question, capitaine.” Elle s’échauffe. Elle tambourine avec ses doigts contre la table. “Rien ! Voilà la réponse. Rien du tout ! Elle n’a pas travaillé depuis les années 20...Putain, ce qu’elle pouvait me taper sur les nerfs. Je ne pouvais pas la blairer. Je voulais qu’elle disparaisse et—”

“Lorsque vous avez compris qu’elle était là pour rester, vous avez décidé d’éliminer la concurrence à coups de couteau. Je vous comprends Éloïse. Elle le méritait, n’est-ce pas ?”

“Avez-vous perdu la raison, capitaine ? Je n’ai pas tué Caroline !”

“Mais, vous avez eu une altercation avec elle avant son décès ?”

“Oui.”

“Quand ?”

“Mercredi.”

“Deux jours avant donc.”

“Oui.”

“J’ai également eu vent d’une dispute deux semaines auparavant.”

“Deux semaines ou deux jours, quelle importance ? Caroline essayait de séduire Fabien. Je suis allée dire à cette briseuse de ménage d’arrêter de semer la zizanie dans mon couple. Le fait qu’elle ait été malheureuse avec mon frère n’excusait ni n’expliquait son comportement.”

“Que s’est-il passé ?”

“Elle a tout nié en bloc. Elle a dit que j’affabulais. Elle avait décidé de demander le divorce et de partir vivre à l’étranger avec Clara. Elle avait l’intention de contester la séparation de biens. Elle voulait la moitié de la fortune de Dimitri. La garce !”

“L’avez-vous dit à votre frère ?” Éloïse baisse les yeux. “Regardez-moi, Éloïse. Ne mentez pas. L’avez-vous dit à Dimitri ?”

“Oui.”

“Comment a-t-il réagi ?”

“Il a dit qu’il en parlerait avec elle.”

“Où comptait-elle s’installer ?”

“Je n’en sais rien. Qu’est-ce que j’en avais à foutre ? La nouvelle m’a ravie. J’avais hâte qu’elle mette son stupide projet à exécution, sans Clara ni l’argent de mon frère, bien évidemment.”

“Que faisait-elle pour séduire votre conjoint ?”

“Elle lui rendait visite.” L’étonnement se peint sur le visage de Beronika. “Je sais ce que vous pensez, capitaine, mais son manège était inhabituel. Ils se sont à peine parlé pendant vingt ans, et tout à coup, Fabien devient son meilleur ami et son confident !? J’aurais été stupide de penser qu’il ne se tramait rien. Passée la trentaine, c’est chacun pour soi du côté des femmes. Quel âge avez-vous ? N’êtes-vous pas un peu jeune pour être capitaine de police ?”

“Qu’a fait votre conjoint ?”

“Qu’essayez-vous d’insinuer ? Nous avons eu notre lot de difficultés. Notre relation n’est pas parfaite, mais Fabien est un homme bien. Il est bon et loyal. Il n’est pas comme Dimitri.” Le reproche à peine voilé rappelle à Beronika, le dilemme auquel elle fait face. Si elle avait rencontré Dimitri dans un cadre informel, ils seraient déjà amants. Peu importe son arrogance, ses insultes ou ses infidélités, elle ne lui aurait pas résisté. En amour, elle n’a pas peur de souffrir. Elle préfère vivre une expérience excitante, différente, unique, exceptionnelle qui ne dure qu’un instant qu’une relation longue et sécurisante, mais sans un grain de folie. Mais, peut-elle risquer de ruiner sa réputation et sa carrière pour quelques nuits de plaisir avec un plausible assassin ? La bonne décision n’est pas toujours facile à prendre. “Capitaine, vous vous intéressez aux mauvaises personnes. Caroline avait de nombreux ennemis—”

“Citez-m’en quelques-uns.”

“Je ne les connais pas personnellement.”

“Mais, vous savez qu’ils existaient.”

“Oui.”

“Comment ?”

Éloïse écarquille les yeux de surprise. Elle s’agite sur son siège. “Comment ?”

“Oui. Vous parliez à peine à Caroline. Comment avez-vous découvert l’existence de ses ennemis ?” Éloïse reste muette. “Que me cachez-vous, Éloïse ?”

“Rien. Absolument rien !”

Beronika plisse les yeux avec suspicion. “Vous m’avez l’air de cacher quelque chose. Avez-vous comploté avec votre conjoint et votre frère pour vous débarrasser de Caroline ?”

“Non ! Je le jure. Certes, je détestais Caroline, mais je n’ai pas touché à un seul de ses cheveux. Vous pouvez me croire. Je n’aurais pas risqué vingt ans de prison pour cette garce. Elle n’en valait pas la peine.”

“Où étiez-vous le vendredi 1^{er} novembre de midi à minuit ?”

“J’étais avec mon agent de 13h00 jusqu’à environ 21h00. Nous avons préparé ma prochaine exposition, puis, nous sommes allées dîner.” À la demande de Beronika, Éloïse lui communique les informations nécessaires pour contacter cette dernière.

Beronika pose le portrait-robot de Lyre sur la table. “Connaissez-vous cette personne ?”

“S’agit-il du fameux Lyre ? L’amant de Caroline ?”

“Oui. L’avez-vous déjà rencontré ?”

“Non. Dimitri m’a dit que Caroline participait à des orgies ! Je savais qu’elle était vicieuse et malhonnête. Mon frère n’aurait—”

Éloïse ne lui a pas fait mauvaise impression. Beronika pense qu’elle reste dans les vieux schémas parce qu’elle n’a pas pleinement pris conscience du décès de Caroline. Peut-être parce qu’il a été trop soudain, peut-être parce qu’elle ne sait que faire de sa rancœur maintenant que son pire ennemi est six pieds sous terre. “Éloïse, cessez de parler à tort et à travers. Votre belle-sœur est morte. Quels que soient vos griefs contre elle, jetez la liste à la poubelle. Caroline est morte.”

Beronika se lève pour signaler la fin de l’entretien. Éloïse en fait de même, mais elle retombe sur son siège et se met à sangloter.

Chapitre 14 — BERONIKA

“Entretien avec Fabien Perrin – Conjoint d’Éloïse Fridlander”

Vendredi 22 novembre 2013

“Vendredi, 22 novembre 2013, 14h23, audition du témoin Fabien Perrin, conjoint d’Éloïse Fridlander, dans le cadre de l’enquête sur le meurtre de Caroline Fridlander.”

“Quand a débuté votre liaison avec Caroline ?”

“Liaison ? Quelle liaison ?”

“Celle que vous entreteniez avec la femme de votre beau-frère, celle que vous avez avouée à votre compagne quatre jours avant l’assassinat de Caroline. Quand a-t-elle débuté ?”

“C’est faux ! C’est absolument faux ! Capitaine, il faut tempérer les propos d’Éloïse. Elle est extravagante et un peu déjantée. C’est une artiste. Elle a sa propre perception de la réalité.”

“Pourquoi a-t-elle pleuré dans mon bureau ? Pourquoi regrette-t-elle de vous avoir posé cet ultimatum ?”

“Un ultimatum ? Quel ultimatum ?”

“Cessez de mentir, Fabien ! Elle vous a ordonné de mettre un terme à votre liaison où elle préviendrait Dimitri. Vous avez donné rendez-vous à Caroline. Vous êtes disputés, la colère vous a aveuglée, et vous l’avez tuée, n’est-ce pas ? Vous l’avez tuée !”

Il éclate de rire. “Vous mentez, Capitaine.”

“À quel propos ? La liaison ou le meurtre ?”

“Les deux. Si Éloïse me soupçonnait de coucher avec Caroline, je serais à l’hôpital dans un état critique ou à la morgue...Capitaine, n’interprétez pas littéralement ces propos. Je veux dire qu’elle m’aurait fait une scène, qu’elle aurait cassé la vaisselle...Elle n’aurait rien fait de légalement répréhensible. Éloïse connaît et respecte les limites imposées par la loi. Elle adore le yoga. Elle ne ferait pas de mal à une mouche...” Fabien a conscience d’avoir fait une bourde. Il peine à corriger le tir, et décide de changer de sujet. “J’étais en déplacement du jeudi 31 octobre au lundi 04 novembre. J’étais en Suède pour un colloque. Je suis chercheur. J’étudie les virus et leurs mutations. Les visites impromptues de Caroline ont commencé en septembre. Elle passait à l’improviste une à deux fois par semaine. Je l’ai fait savoir à Éloïse. Son imagination débordante et fertile a fait le reste. Elle a conclu que Caroline essayait de me séduire. Ce n’était pas le cas, capitaine. Je vous le garantis.”

“Que faisiez-vous au cours de ces visites ?”

“Nous parlions.”

“De ?”

“De la pluie et du beau temps, ce qui me déconcertait fortement.”

“Vous a-t-elle dit qu’elle avait l’intention de divorcer ?”

“Non.”

“Qu’elle avait décidé de s’installer à l’étranger, peut-être ?”

“Non.”

“Connaissez-vous cet homme ?” Elle montre à Fabien, le portrait-robot de Lyre.

“Non. J’ai pris le soin d’imprimer la confirmation de la réservation de mes billets d’avion et de l’hôtel où j’ai séjourné à Stockholm. J’ai aussi en ma possession mes cartes d’embarquement.”

Elle fait un geste de la main. Il les sort de son sac et les pose sur la table. “Aucun membre de la famille n’a commis ce crime. Nous aimions tous Caroline.”

“En êtes-vous certain ? Éloïse détestait Caroline et ne s’en est pas cachée au cours de son audition.”

“Caroline et Éloïse ne se détestaient pas. Elles étaient simplement trop différentes pour pouvoir s’entendre. Éloïse est une personne rationnelle et raisonnable. Elle n’aurait pas tué Caroline pour cette raison. Elle n’a pas tué Caroline. Heureusement que la majorité de la population se compose de ce genre de personnes où sinon, vous auriez dix, cent fois plus de meurtres sur les bras.”

“Les meurtres gratuits sont monnaie courante. Vous assumez le contraire parce que vous regardez le monde par une plus petite lucarne que la mienne. Caroline allait demander le divorce et la moitié de la fortune de Dimitri. Éloïse le savait. N’est-il pas vrai qu’elle a tué Caroline pour protéger son frère ?”

“Non. Je n’avais personnellement aucune raison de souhaiter la mort de Caroline. Je peux en dire autant pour Éloïse et Dimitri. Nous avons tous les trois, de solides alibis. Nous sommes innocents. Je vous en prie, ne transformez pas cette enquête en une chasse aux sorcières contre Dimitri. Puis-je m’en aller maintenant ? Je dois assister à une importante réunion qui débutera dans moins d’une heure.”

Beronika donne son accord et le regarde partir d’un air pensif. Ces entretiens avec Éloïse et Fabien ne permettent pas de les rayer de la liste des suspects. Malgré leurs alibis, la théorie du complot familial reste plus crédible que jamais. Caroline ne se rendait pas chez Fabien pour parler de la météo. Peut-être possédait-elle une information compromettante qu’elle menaçait d’utiliser contre lui, peut-être essayait-elle de le convaincre de lui rendre un service, peut-être qu’elle se sentait en danger et n’avait personne d’autre vers lequel se tourner. Quelles que soient les raisons, Fabien en sait plus qu’il ne lui en a dit. Elle est convaincue qu’il a menti. Ce changement notable dans les habitudes de Caroline ne pouvait être motivé que par un problème sérieux. De plus, pourquoi ne l’a-t-il pas interrogé sur l’identité de Lyre lorsqu’elle lui a montré le portrait-robot ? Il devait, comme Éloïse, savoir que Caroline entretenait une liaison avec un inconnu que la police ne parvenait pas à identifier. Pourquoi ne l’a-t-il pas signalé ?

Chapitre 15 — BERONIKA

“Un ennemi invisible”

Jeudi 21 novembre 2013

Rue de Londres. Appartement du couple Fridlander. 18h16. La porte d'entrée était entrebâillée et les scellés judiciaires apposés, endommagés. Aucun membre de son équipe n'était retourné sur la scène de crime depuis la découverte du corps et elle n'y avait entretemps envoyé aucun agent. Les jeux de clés donnant accès à l'appartement ont été récupérés auprès des parents de Caroline, Dimitri, Clara et Éloïse. Celui de Caroline n'a pas été retrouvé. Le coupable l'avait donc en sa possession et l'utilisait pour revenir sur les lieux de son forfait.

La main posée sur son arme, elle a poussé la porte du bout des pieds et pénétré dans l'appartement. Elle a immédiatement annoncé sa présence. “Police,” a-t-elle crié depuis le vestibule. Immobile dans le noir, elle a écouté le silence. Elle n'a pas entendu ni perçu le moindre bruit ou mouvement. Quelques secondes plus tard, elle a allumé les lumières au fur et à mesure qu'elle se dirigeait vers la suite parentale. De là, elle a procédé à un examen minutieux de l'appartement. Elle s'était déjà faite une idée de l'endroit où Caroline avait peut-être caché son journal, mais elle voulait s'assurer qu'elle était seule avant de vérifier sa supposition. Elle a terminé son inspection dans la pièce à vivre.

L'appartement comporte deux bibliothèques. La première se trouve dans le bureau de Dimitri. Elle contient, rangés par ordre alphabétique des noms des auteurs, des biographies d'entrepreneurs de renom et de grands hommes et femmes — Oprah Winfrey, Nelson Mandela,

Steve Jobs, Barack Obama, Michelle Obama, Bill Gates, Mark Zuckerberg, Sergey Brin, des encyclopédies, des manuels de marketing, communication et publicité, des livres sur le développement personnel, les techniques de management, le leadership et le mentorat. La bibliothèque est un temple édifié pour célébrer la réussite professionnelle et sociale. La deuxième est nichée dans le mur qui sépare le séjour du bureau de Dimitri. Un peu plus d'une centaine de livres y sont rangés pêle-mêle. Elle contient des romans, des nouvelles, des beaux livres reliés sur l'architecture, la décoration d'intérieur et la mode, des livres sur les modes de vie alimentaires — végétarisme, végétalisme, véganisme, et d'autres sur le bouddhisme et le yoga.

Dans la voiture, elle a profité de ses fréquents arrêts au feu rouge pour faire des recherches. Le roman "Corps et âme" est l'une des œuvres de l'écrivain américain Frank Conroy. Il relate les aventures de Claude Rawlings, un jeune garçon né dans une famille monoparentale aux revenus modestes qui se découvrira par le plus grand des hasards, une passion et un talent pour le piano. Les péripéties de Claude offrent également aux lecteurs, une vue panoramique sur les différentes classes sociales de l'Amérique des années quarante.

L'intérêt de Beronika s'est donc porté sur la deuxième bibliothèque. Elle a rapidement mis la main sur le livre qu'elle cherchait, mais il n'en était pas un. La couverture de la version brochée du roman "Corps et âme" a été reproduite et collée sur un faux livre lequel était en réalité une petite boîte de rangement. Le trompe-œil était de très bonne qualité. Elle s'attendait à y trouver le journal, mais à l'intérieur de la boîte, après trente fausses vraies pages sur lesquelles ont été imprimées des extraits de la passion du Christ, se trouvait un petit paquet d'enveloppes jaunies par le temps. Elles étaient reliées par un petit fil en soie rose. Le prénom de Caroline apparaissait sur le dos de la première enveloppe de la pile. Il y avait été inscrit à la main. Elle a retiré cette enveloppe du lot, et l'a décachetée pour en lire le contenu.

"Mon cher amour,

Auparavant, je n'étais qu'un homme,

Une coquille vide,

Un chevalier sans armure,

Un guerrier féroce dans un monde en paix.

Certains disent que l'amour s'illusionne,
D'autres ont besoin de le prouver aux autres pour en apprécier la valeur,
D'autres le théorisent,
Certains autres le ressentent et s'en contentent,
Ils ne cherchent pas à le comprendre.
Moi, j'ai simplement rendu les armes.
Je les ai déposés à tes pieds.
Genoux au sol,
Je me suis prosterné devant ma reine.
Tes lèvres sur ma peau,
Ma peau contre la tienne,
Ton souffle contre mes lèvres,
Mes lèvres sur ta peau,
Et le cœur qui s'ennuyait s'en est allé conquérir le monde.
Ce monde hier grisâtre,
Porte désormais, les mille et une couleurs de l'arc-en-ciel.
Parce que tu es mienne.
Parce que je suis,
Ton amour."

La feuille de papier sur laquelle le texte a été écrit, était comme l'enveloppe, jaunie par le temps. Certains des mots avaient commencé à s'effacer, et il lui a fallu les déchiffrer. La correspondance datait de plusieurs années.

Elle a rangé la lettre dans la pile qu'elle a posée au sol à côté du faux livre. Elle s'apprêtait à prendre l'un des ouvrages de Murakami lorsque la lumière du séjour s'est éteinte. Elle s'est retournée d'un bond, mais elle a à peine eu le temps d'apercevoir une ombre furtive que l'appartement a été plongé dans le noir. Puis, elle a reçu un violent coup à la base du crâne et s'est écroulée.

21h30. Elle a repris connaissance. Elle a tâté l'endroit où elle avait été touchée avec précaution, et s'est contractée sous le coup de la douleur. Ses doigts étaient ensanglantés. Le faux livre ainsi que les lettres avaient disparu. Mais, la bibliothèque n'avait pas été dérangée et aucun livre ne manquait. Avant d'appeler des renforts, elle a passé en revue, la dizaine de romans écrits par Murakami. Ils étaient placés sur la dernière étagère. Hélas, il n'y avait pas de mystère.

À l'arrivée de ses collègues, elle leur a donné ses instructions. Tous les livres de l'appartement devaient être feuilletés avec soin et inventoriés, une nouvelle recherche d'empreintes effectuée et une surveillance de l'appartement mise en place. Puis, elle s'est faite conduire à l'hôpital. Elle saignait et la douleur devenait insupportable.

Un jeune interne lui a posé des points de suture. Il a rasé une petite partie de ses cheveux. Elle a retenu à grand-peine ses larmes pendant la procédure. Elle est obsédée par sa chevelure. Le moindre dommage lui fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Le docteur a souhaité la garder en observation pour la nuit, mais elle a préféré rentrer chez elle. Elle a pris un taxi. Des questions se bouscullaient dans sa tête. Qui était l'auteur des lettres ? Qui était au courant de leur existence ? Qui l'a attaquée ? Pourquoi cette personne a-t-elle jugé indispensable de les dérober ? Ne sont-elles pas que de simples lettres d'amour ? Si non, que contiennent-elles ? Où est caché le journal ?

Elle s'est endormie avant d'avoir trouvé un début de réponse. Tandis qu'elle goûtait un repos bien mérité pour la première fois depuis plusieurs jours, l'Ukraine s'embrasait. Parce que ses dirigeants ont refusé de s'allier à l'union européenne pour porter allégeance à Moscou, elle allait

bientôt rentrer dans l'histoire et faire la une de l'actualité pendant plusieurs semaines. Des milliers d'Ukrainiens se rendront à Maïdan, la place de l'indépendance pour manifester bruyamment leur mécontentement contre un régime qui a perdu contact avec leur réalité.

Chapitre 16 — BERONIKA

“Rencontre sulfureuse avec un suspect”

Samedi 30 novembre 2013

Beronika est en colère et déçue par le comportement du docteur Daniel. Il refuse d’admettre que les nouveaux médicaments qu’il lui a prescrits sont des placebos. Pourtant, ils le sont. L’évidence est indiscutable. Elle a dormi moins de trois heures par nuit au cours de la semaine précédente. La boîte à musique la tourmente. Elle la voit et entend constamment sa mélodie. *“Tout ce sang.”* Les vrais médicaments sont efficaces. Ils font disparaître les mauvais rêves, et elle dort comme un bébé. Elle prend religieusement ses cachets, pourtant, le terrible cauchemar ne cesse de la hanter. Une seule conclusion s’impose naturellement. Elle n’est pas à l’origine du problème. Les médicaments et le docteur Daniel le sont. Des annonces publicitaires passent régulièrement à la télévision pour mettre en garde les auditeurs contre les mauvaises pratiques du docteur. Elles sont toutes vraies. Il n’est rien d’autre qu’un charlatan. Il ment sur ses qualifications professionnelles. Elle envisage de le dénoncer à l’ordre des médecins.

Il dit qu’elle est agitée, qu’elle est parfois incohérente, qu’elle peine à se concentrer et qu’elle devient paranoïaque. Il n’y comprend rien ! Elle est dans un état proche de la félicité. Elle n’a jamais été aussi heureuse de sa vie. Elle est seulement légèrement stressée à cause du travail. Pourquoi en fait-il tout un drame ? La plupart des gens peuvent être surchargés de travail, sauter quelques repas ou mal dormir pendant quelques semaines sans craindre d’être enfermés dans un asile d’aliénés. Pourquoi doit-elle répondre de ses moindres faits et gestes ? Pourquoi ne veut-il pas accepter qu’il n’y ait rien de grave ou d’inquiétant à flotter de temps en temps dans un monde connu et compris

uniquement de soi ? Qu'il y a même, une absolue liberté dans la folie ? Qu'avec elle, on peut tout dire, tout faire, tout être et qu'on peut même vivre mille vies en une seule ? *“Heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière.”* Cette très belle citation de Michel Audiard, ne résume-t-elle pas parfaitement l'essence même de la folie ? Elle a longtemps cru qu'il était un savant. Il ne l'est pas. La déception n'en est que plus cruelle.

“Beronika, vous ne me croyez pas sur parole lorsque je vous explique que vos médicaments ne sont pas des placebos. Je vous propose donc de les faire analyser par un laboratoire pour vous ôter le moindre doute. Qu'en pensez-vous ?”

“Non, ce ne sera pas nécessaire. Je vous fais confiance.” Elle a menti pour une bonne raison. M. Delacre contrôle tous les laboratoires du pays. Les résultats seront forcément truqués. Elle a enfin vu clair dans le jeu du docteur Daniel. Il est à la solde de son père, et ensemble, ils conspirent pour lui faire croire qu'elle perdait les pédales. Son père n'attend qu'une chose, qu'elle fasse une erreur, la moindre petite erreur pour pouvoir la mettre en cage, mais il n'y arrivera pas. Elle est plus maligne que lui. Elle l'a toujours été.

“Votre état ne s'améliore pas parce que l'enquête sur laquelle vous travaillez vous soumet à un stress intense. Vous m'avez confié que l'état du corps de la victime a réveillé le souvenir d'événements traumatiques. Cela n'est pas sans conséquence. Que vous vous efforciez de ne pas y penser et y parveniez, ne veut pas dire qu'ils ne vous affectent pas inconsciemment. Le subconscient est une machine complexe. Il est plus puissant que le conscient. Il stocke toutes nos expériences, bonnes ou mauvaises et détermine nos habitudes, notre façon de penser. L'un des objectifs de votre thérapie est d'ailleurs de le reprogrammer. Permettez-moi de finir mon propos,” a-t-il dit, alors qu'elle s'appêtait à intervenir. “Les sentiments que vous éprouvez pour le mari de la victime vous frustreront parce que vous n'arrivez pas à les contrôler. Vous savez que ce n'est qu'une question de temps avant que vos rapports ne sortent du cadre qu'imposent vos devoirs professionnels, et vous appréhendez déjà les conséquences. Je crois aussi que vous doutez de votre capacité à résoudre cette enquête. Vous craignez donc l'échec, la réaction de votre père et surtout la perte de votre statut de leader au sein de votre brigade... Je ne peux pas décider à votre place, mais je vous recommande de déléguer cette enquête et de prendre quelques jours de repos. Je vous en demande beaucoup parce que je sais ce dont vous êtes capable. Qu'en pensez-vous ?”

“Pour qui se prend-il celui-là ? Je ne suis ni mentalement dérangée ni une incapable. L'épouse d'un influent homme d'affaires, meurt, sauvagement assassinée dans la suite parentale de leur luxueux appartement parisien. Elle

menait apparemment une vie sans histoire. Ses proches ne lui connaissaient pas d'ennemis. Ils ne se rappellent d'aucune altercation inquiétante. L'argent, la jalousie ou la vengeance sont exclus de la liste des mobiles possibles. Le meurtre de Caroline Fridlander n'a aucun sens. N'importe quel enquêteur, aussi bon soit-il, se casserait la gueule sur un tel dossier.” Voilà ce qu'elle a pensé, mais elle a joué la carte de la prudence. “Vous avez entièrement raison. Je vais y réfléchir.”

Le rythme de la semaine a été effréné. Entre interrogatoires, vérifications d'alibis et pistes foireuses qu'elle a suivies avec obstination, avec l'espoir qu'une au moins mènera au coupable, elle n'a pas eu le temps de souffler. Elle a travaillé dur pour se retrouver bredouille. À son grand désarroi, elle a dû progressivement éliminer tous les protagonistes intéressants. Ils lui ont tous fourni un solide alibi pour la soirée où elle a été agressée.

Elle a auditionné Dimitri. Il a admis que Éloïse l'avait avertie des intentions de Caroline. Cependant, contrairement à ce qu'il a dit à sa sœur, il ne l'aurait pas confrontée. Il ne se serait pas inquiété parce que leur contrat de mariage, supposément en béton armé protégeait sa fortune. À sa demande, il lui a transféré le contrat. Elle a fait appel au service d'un notaire pour décoder le jargon légal imprimé sur l'épais document. Selon Me Soares, Caroline s'engageait dans une longue et difficile procédure. Le couple était marié sous le régime de la séparation des biens. Le contrat a été modifié au fil des années pour renforcer la distinction entre les biens de Caroline et ceux de Dimitri. Il laissait peu de marge manœuvre à la défunte. Beronika a également montré au notaire quelques-uns des avis d'imposition de Dimitri. Me Soares ne maîtrise pas les législations fiscales, mais il a pu éclairer sa lanterne. Il s'avère que cet enfoiré de Dimitri paie très peu d'impôts. Il déclare des revenus personnels ridicules, comparés aux bénéfices substantiels engrangés par son entreprise, et il semble avoir fait de l'optimisation fiscale, une religion. Caroline se serait donc battue pour considérablement moins qu'elle ne devait le penser.

La liaison entre Caroline et Fabien, le conjoint d'Éloïse, manque de substance. Ils se téléphonaient très rarement, et étaient de façon générale, très peu en contact. Elle a à nouveau interrogé Fabien pour tenter de lui tirer les vers du nez à propos des visites obscures de Caroline. Il a maintenu que leurs conversations n'avaient été que superficielles et qu'il ne savait rien. De plus, son alibi est solide. De même que ceux des trois membres de la famille qui auraient éventuellement pu commettre le crime parce qu'ils détestaient la victime. L'agent d'Éloïse — Cécilia de Laborde-

Lassale, une petite bourgeoise pimpante jusqu'au bout des ongles, sérieuse et étonnamment sympathique, a confirmé son alibi. Avant d'aller au restaurant, elles ont fait un saut dans les locaux de l'entreprise de cette dernière. L'assistante de Cécilia a également confirmé qu'Éloïse — qu'elle connaissait bien, était en compagnie de sa patronne le vendredi 01 novembre, aux alentours de 18h00. Agathe et Alexandre n'étaient pas à Paris, le jour du meurtre.

Les auditions du frère et de la sœur de Caroline ont été des plus désagréables. Alexandre en veut au monde entier. Ses échecs répétés l'ont rendu aigri et hargneux, mais il n'assume pas sa part de responsabilité dans la faillite de ses différentes entreprises. Il rejette entièrement la faute sur les autres, ses parents parce qu'ils ne l'ont pas encouragé, Caroline parce qu'elle a refusé de financer le projet de sa vie — la commercialisation d'une sauce piquante aux vertus thérapeutiques, dont le succès était pourtant garanti, ses origines modestes, la société en général, les riches, le capitalisme, les gens heureux et ceux qui comme Dimitri ont réussi. Il éprouve une envie haineuse à l'égard de Dimitri. Il le déteste autant qu'il haïssait sa sœur, voire un peu plus. Le vendredi 01 novembre, il était au bar PMU de son quartier à Sarcelles vers 16h00. Il y est resté jusqu'à minuit et a été raccompagné chez lui par le gérant après la fermeture. Il a refusé de parler de ses relations avec Caroline. Elle a tenté de le pousser dans ses derniers retranchements sans succès.

Agathe trépignait d'impatience. Elle avait hâte de rencontrer Beronika. Elle était surexcitée et s'était endimanchée pour l'occasion. C'était à croire que sa convocation par la police équivalait à une invitation à un gala prestigieux. Beronika n'est pas tout à fait certaine qu'Agathe avait compris qu'elle était soupçonnée du meurtre de sa sœur. D'une voix sonore et nasillarde, au débit précipité, Agathe lui a raconté sa vie par le menu. Elle a beaucoup, beaucoup parlé. Après avoir essayé de la recadrer à plusieurs reprises, Beronika s'est avouée vaincue. Elle s'est contentée de l'écouter en hochant la tête au bon moment. Agathe a passé la journée du 01 novembre avec sa voisine. Elles ont regardé des émissions de divertissement à la télévision, se sont occupées de leurs enfants à la fin des classes, puis, elles ont dîné ensemble avant de se séparer peu avant 23h00.

Peu convaincue par leurs prestations, elle a organisé une filature. Elle les a fait suivre par des officiers de police pendant quelques jours. Ils n'ont rien découvert. Agathe et Alexandre vivent une vie banale et ennuyeuse. Agathe s'occupe de ses enfants, gaspille son temps et son argent dans des centres commerciaux et regarde la télévision avec sa voisine. Alexandre est au bar PMU, une grande partie de la journée.

Elle a pris contact avec Paul Schneider, l'un des amants de Caroline selon Dimitri. Leur liaison remonte à la préhistoire. Ils se sont fréquentés pendant à peine trois mois avant que Caroline ne le quitte pour Dimitri. Schneider a perdu contact avec Caroline en 2007, mais l'annonce de son décès l'a bouleversé. Il était à Milan du 29 octobre au 8 novembre.

Acculée, Beronika a décidé de considérer l'hypothèse de Dimitri selon laquelle Caroline possédait un deuxième téléphone portable. L'appartement des Fridlander a été minutieusement examiné une troisième fois, mais le téléphone et le journal sont restés introuvables. En ce qui concerne les lettres, le mystère reste entier.

Les dix personnes portant le patronyme Lyre, inscrits dans l'annuaire téléphonique vivent dans d'autres régions de France. Ils sont bien trop éloignés de l'enquête pour être de potentiels suspects. N'ayant pas un début de piste pour retrouver Lyre, elle s'est résignée à lancer un appel à témoins. Aux dires des quelques personnes qui ont téléphoné, il serait en Argentine – son interlocuteur a affirmé avec conviction l'avoir croisé à Buenos Aires. Il aurait voyagé sur un vol air France à destination de Rio de Janeiro en fin septembre. Il ressemblait à s'y méprendre à un SDF qui faisait la manche rue des Dames. Il avait, un an plus tôt, pris la ligne 6 du métro à la station "Place d'Italie" et serait descendu à "Glacière". Il serait l'ex-mari en cavale d'une femme habitant dans le 15^e arrondissement. Il s'est avéré que madame ne s'était jamais mariée. Bref, les tarés ont saisi l'occasion pour assouvir leur soif d'attention.

Elle a commencé à douter des témoignages de Vianon et Sophia. Et si Lyre n'existait pas ? Se sont-ils amusés à ses dépens ?

Il ne lui restait plus qu'à espérer que l'une des vidéos ou photos du club "Joyaux" contienne la clé de l'énigme.

17h13. Beronika se lève et sort du lit, épuisée d'avoir trop dormi, mais avec l'esprit clair. Les somnifères ont été d'une grande aide. Ils lui ont permis de dormir une douzaine d'heures. En dépassant largement le dosage recommandé, elle a peut-être mis sa santé en péril, mais elle devait impérativement dormir. Les insomnies sont ses pires ennemis. Elle est prête à tout pour éviter de se faire interner dans un hôpital psychiatrique. Elle préfère mourir que de retourner dans l'un de ces endroits de malheur.

Elle enfle sa tenue de sport et va courir aux buttes Chaumont. Quand elle sort de la douche une heure et demie plus tard, elle se sent mieux. Elle enfle un vieux pyjama, des chaussettes de ski, et s'affale sur le canapé, heureuse. Après une courte réflexion, elle saisit la télécommande et allume la télévision.

Son téléphone sonne. Charlotte. Elle hésite à décrocher. Depuis leur conversation au "Cygne", son amie l'appelle quotidiennement pour se plaindre du comportement d'Étienne et du destin. La conversation dure au moins une heure. Beronika commence à se sentir légèrement harcelée. Elle en a marre d'écouter son amie ressasser ses problèmes. Elle en a marre de brasser de l'air. Elle aimerait bien que les gens soient aussi égoïstes avec leurs malheurs qu'ils le sont avec leurs bonheurs. Elle baisse le volume et répond.

"Allô."

"Beronika, comment ça va ? Que fais-tu ce soir ?"

"Rien." Elle ne lui rend pas la politesse. Beronika devine les intentions de son amie et sent le piège se refermer lentement autour d'elle. *"Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ai-je décroché ce foutu appel ?"*

Charlotte reprend d'une voix excessivement et faussement joyeuse. "Nous devrions aller danser. Nous devrions profiter de notre statut de célibataire pour faire la fête. On ne vit qu'une fois après tout. Qu'en penses-tu ?"

"Je profite à fond de la vie depuis mon canapé. Je suis au chaud sous ma couette. Dehors, il fait froid. Il va probablement neiger ou pleuvoir dans la nuit. Je ne bougerai que pour ouvrir le réfrigérateur."

Charlotte insiste. "S'il te plaît."

"Non. Je suis fatiguée."

"En te cloîtrant chez toi, tu ne rencontreras personne."

"Je m'en fiche, Charlotte. Je suis célibataire et heureuse de l'être."

“Une heure. Je ne te demande qu’une heure. Je connais un bar sympa dans le 8^e arrondissement. Nous allons nous dégoter des petits vieux plein aux as et nous enfuir au soleil à bord de leurs superbes jets privés. Qu’en dis-tu ?”

Beronika répond sur un ton dogmatique pour l’emmerder. “Les biens matériels ne rendent pas heureux. Le bonheur se trouve à l’intérieur de soi.”

“On y va, on boit un verre et on rentre.”

“Non.”

“S’il te plaît, Beronika. J’ai vraiment, vraiment, besoin de me changer les idées. Ma vie est un désastre. Je me sens vieille et moche—” Charlotte renifle. Beronika rend les armes.

“D’accord, d’accord. Arrête de pleurnicher.”

Les larmes de crocodile de Charlotte sèchent aussitôt. Elle répond avec entrain. “Je serai chez toi dans une demi-heure.”

“Une demi-heure ? Tu vis en banlieue. Ne me dis pas que tu t’es apprêtée avant de m’appeler—”

“Allô ? Allô ? Je t’entends mal. Je raccroche. À tout de suite.”

20h15. La sonnerie retentit. Beronika se lève avec réticence pour ouvrir la porte. Charlotte est habillée de noir. Elle tourne fièrement sur elle-même. “Qu’en penses-tu ?” Elle porte une robe, près du corps, mi-longue, à col cheminée avec des empiècements en mousseline transparente aux épaules et dans le dos. Ses bottines à talons s’accordent parfaitement à sa tenue, complétée par d’imposantes boucles d’oreilles baroques. Charlotte mesure un mètre soixante-quinze. Ses chaussures allongent sa silhouette naturellement élancée. Elle a lissé ses cheveux blonds coupés au carré. Elle est époustouflante.

“Je me dis que tu es la reine des manipulatrices—”

“Beronika, dis à ton alter ego rabat-joie de la fermer, et répond à la question.”

“Tu es très belle, Charlotte. Étienne est un imbécile.”

“Il l’est, et je ne compte pas me cacher dans un coin pour pleurer, pendant qu’il profite joyeusement de la vie. Il réagit comme si notre mariage n’a été que des années de baignage. Marque mes mots, Beronika. Ce soir, je trouverai son remplaçant.”

“Ne t’inquiète pas, avec cette robe, tu y arriveras sans peine.” Charlotte éclate d’un rire doux. Beronika reprend place sur le canapé et s’emmitoufle dans sa couette. Pas dupe de son intention, Charlotte tire vivement sur celle-ci et fait glisser Beronika sur le sol.

“Va te préparer, fainéasse.” Elle sort son téléphone de son sac, éteint la télévision et lance une playlist pour « les mettre dans l’ambiance ». “Shy Guy” de Diana King. Elles l’écoutaient en boucle au cours de leurs années à l’école de police. Beronika se redresse. Tout en se dirigeant vers la salle de bain, elle chante et danse en agitant un micro imaginaire. Charlotte rit et lui donne une tape sur la fesse. Puis, elle se rend dans la chambre pour choisir une tenue pour Beronika. Elle se décide pour un jean slim noir à paillettes taille haute, un t-shirt en dentelle noir et des bottines noires en daim, aux talons arrondis de dix centimètres possédant de grosses boucles de fermeture à ardillon.

Lorsque Beronika sort de la salle de bain, Rihanna chante “Shine bright like a diamond”, et Charlotte danse une bière à la main. Beronika enfle ses vêtements sans rechigner, pas mécontente que son amie lui ait évité une prise de tête avec sa penderie avant de se maquiller avec soin. Elle souligne ses yeux avec du khôl noir, se met du mascara et applique sur ses lèvres un rouge à lèvres rouge vif. L’image que lui renvoie le miroir la remplit de fierté et lui remonte le moral. Elle décide de profiter de la soirée sans penser ni à sa maladie ni à toutes les choses dont elle devra s’occuper dès le lendemain.

22h00. Légèrement éméchées et de très bonne humeur, elles prennent un taxi pour se rendre au “Chandelier”, un bar dansant situé sur la rue de Ponthieu.

Une musique assourdissante les accueille quand elles y pénètrent. L’endroit, encore vide, est une réplique de l’intérieur d’un train des années 60. Le bar est situé à l’extrémité gauche. Une piste de danse le sépare du carré VIP, composé d’une double rangée de banquettes, installées par deux autour de quelques tables. Elles s’installent sur deux des chaises hautes disposées derrière le bar. Le

barman — un jeune noir aux beaux yeux marrons, de probablement une quinzaine d’années leur cadet, est très agréable à l’œil. Charlotte ne cache pas son admiration et fait maintes simagrées en passant leur commande. Il a la gentillesse de ne pas s’offusquer et la traite avec courtoisie.

Beronika porte sa bière à ses lèvres et promène son regard dans la pièce. Elle prête une oreille distraite aux propos de Charlotte qui radote encore sur son divorce. Elle se fige. Dimitri est installé à l’une des tables du carré VIP. Assis face à lui, un homme lui parle avec animation. Elle détourne les yeux. Elle espère qu’il ne l’a pas vu.

Charlotte veut danser. Le carré VIP, placé en hauteur donne une vue privilégiée sur la piste de danse. Beronika ne veut pas que Dimitri remarque sa présence. Le bar est trop petit pour préserver son anonymat. Elle encourage Charlotte à y aller seule. Les jolies filles solitaires se font très vite des *amis* sur les pistes de danse. Charlotte s’éloigne et disparaît, noyée par un océan de corps en mouvement. Soudain seule, Beronika comprend qu’elle a fait une erreur. Le bar s’est rempli. Les gens s’agitent et se bousculent pour atteindre le bar. Sans Charlotte pour faire barrage, sa place y est compromise. La présence de Dimitri la tracasse et la met mal à l’aise. Elle décide de rentrer. Elle finit sa bière d’une traite. Elle dépose la bouteille vide sur le comptoir, fait un signe de la main au serveur et s’apprête à se lever lorsque Dimitri se matérialise à sa droite. Il lui prend la main et sans mot dire, il l’entraîne à sa suite jusqu’à sa table. Dimitri reprend sa place. Son ami est parti. Il montre la banquette vide d’un geste de la main. Elle hésite.

“Assieds-toi.” Le volume de la musique est moins élevé dans le carré VIP. Dimitri n’a pas besoin de crier pour se faire entendre. Elle hésite. “Beronika, assieds-toi !” Dimitri a une façon tantôt insultante, tantôt érotique, tantôt amicale, tantôt cajolante de prononcer son prénom. Volontairement ou involontairement, son état d’esprit à son égard transparaît derrière l’intonation de sa voix. Elle s’exécute. Un serveur se présente. “Capitaine ?”

“Je ne prendrai rien. Merci.”

“Une bouteille de vin blanc, s’il vous plaît. Je vous laisse choisir laquelle.”

“Je n’ai pas soif.”

“Capitaine, lorsque l’on est dans un bar, la norme impose que l’on commande à boire.”

“M. Fridlander—”

“Dimitri, appelle-moi Dimitri.”

“Je ne crois—”

Il quitte son siège pour s’asseoir à côté d’elle. Il murmure au creux de son oreille. “J’ai envie de toi. Tu l’as dit. Tu l’as admis. Nous sommes déjà allés trop loin pour revenir en arrière.” Beronika se décale.

“Il ne s’est rien passé. J’aimerais que vous oubliiez cet...incident.”

“Pourquoi ?” Il prend son menton entre ses doigts pour tourner son visage vers lui.
“Pourquoi ?”

“Parce que vous avez tué votre femme.”

“Non. As-tu vérifié mes alibis ?”

“Oui, mais vous avez peut-être embauché un tueur à gages.”

“Capitaine, si je me retrouve un jour, acculé au point de devoir tuer, je le ferai moi-même. Je ne délèguerais pas la tâche. Je me compromettrai pas l’erreur de me rendre tributaire d’une personne sur laquelle je n’aurai aucun contrôle, une personne qui pourrait éventuellement devenir un handicap.”

“Votre défense consiste-t-elle vraiment à m’expliquer la façon dont vous envisagez de commettre un meurtre !?”

“Non, mes alibis sont ma défense. Beronika, pourquoi as-tu peur de moi ?”

Beronika rit. Il sonne faux. “Je n’ai pas peur. Je n’ai peur de rien ni de personne.”

“Pourtant, tu m’as évité du regard toute la soirée. Pourtant, tu refuses d’accepter l’évidence.”

“La déontologie impose que j’évite tout contact avec un potentiel suspect en dehors des locaux de la brigade.”

Le serveur revient. Il remplit leurs verres et range la bouteille dans un seau à glace. Dimitri paie et lui donne un pourboire. “Je n’ai pas tué Caroline.”

“Il me revient de le prouver. Je ne vous fais pas confiance, M. Fridlander. Vous êtes un menteur professionnel et un salaud—”

“Tu luttas contre le vent, Beronika.” Il pose la main sur sa nuque et rapproche son visage du sien. Il pose ses lèvres sur les siennes. Sa langue envahit sa bouche. Elle ne résiste pas. Il l’installe à califourchon sur lui. Elle noue les bras autour de son cou, Il empoigne ses fesses pour la serrer plus fort contre lui. Ils s’embrassent furieusement. Ils sont obscènes. Ils s’en fichent. “Prenez une chambre,” ordonne quelqu’un. Dimitri met fin à leur baiser. “Rentre avec moi.”

La demande fait à Beronika l’effet d’une douche froide. Elle tente de se lever. Il l’en empêche. “Non.”

“Beronika.” Son ton est exaspéré. Il est presque menaçant.

“Non !”

“Tu n’as rien à craindre. Je ne dirai rien à personne. Je veux être avec toi. Je veux être avec toi, ailleurs qu’ici ou dans les locaux de la police.”

“Non ! Dans quelle langue faudra-t-il que je le dise pour que tu me comprennes ? J’enquête sur le meurtre de ta femme. Il ne se passera rien entre nous. Je ne mettrai pas ma carrière en danger pour—”

“Un égocentrique et un menteur, je sais...Ne me résiste pas.”

Il est buté. Elle change de tactique “Je ne peux pas abandonner mon amie.”

“Elle est en bonne compagnie. Tu n’as pas à t’inquiéter.”

Charlotte danse avec un inconnu. Elle a l’air de s’amuser. “Cet homme est peut-être un tueur en série. Je dois la mettre en garde.” Elle essaye de se lever. Il l’en empêche. Elle s’agite pour se libérer. Dimitri prend son visage dans ses mains. “Beronika, ça suffit !”

Elle obéit.

Elle prétexte un mal de tête pour justifier son départ. Elle dit au revoir à Charlotte et le rejoint dehors. “Où habites-tu désormais ?”

“J’ai acheté un appartement sur la rue Royale.”

“Montre le chemin.”

Côte à côte, ils pressent le pas sans parler. Les températures ont chuté d’une dizaine de degrés, les rues sont désertes, le vent souffle par intermittence avec une force tapageuse. Tel un amant jaloux, il refuse d’être ignoré. Seul le bruit des talons de Beronika au contact du bitume vient troubler l’épais silence. Loin des bars et restaurants, des convives insouciantes et des éclats de rires, le temps semble s’être arrêté, le monde réduit à une simple rue qui ne débouche sur rien. Dans cette atmosphère irréelle, il est facile de s’illusionner. Elle se croit capable d’aller au bout, de braver les interdits, car si demain n’existe pas, elle n’a plus à craindre l’instant. Elle se persuade qu’elle n’en a rien à foutre jusqu’à ce qu’ils débouchent sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, alors la réalité reprend ses droits, tandis que les brumes de l’alcool se dissipent. Elle ralentit son allure pour volontairement se laisser devancer.

Au début de la rue Royale, Dimitri s’arrête pour l’attendre. Quand elle le rejoint, il la plaque contre le mur. “Sors de ta tête, Beronika.”

“Je veux rentrer chez moi.”

Dimitri scrute son visage pendant un long moment. “Tu me fais penser à une citation d’Edgar Allan Poe.”

La curiosité de Beronika l’emporte. Elle l’interroge. “Laquelle ?”

“À force de vivre dans ma tête, j’ai perdu la raison. Sors de ta tête, Beronika.”

Qu’il ait été capable de deviner la vérité aussi facilement, la met en colère. “Pour qui te prends-tu ? Tu n’es pas mon psychiatre, connard. Je veux rentrer chez moi. Je ne coucherai pas avec un type incapable d’aimer quiconque d’autre que sa pauvre, misérable et pathétique personne.” Ils se défilent du regard.

“Qui te parle d’amour ?” Demande-t-il avant de s’emparer de ses lèvres.

Elle essaye de détourner la tête. Il l'en empêche. Cette fois, il ne la laissera pas s'échapper. Elle pourrait le supplier qu'il n'arrêtera pas. Son physique lui donne l'avantage. Même avec ses chaussures, il la dépasse d'une tête. Elle est forte, mais sa petite carrure ne soutient pas la comparaison avec la sienne. Il saisit ses jambes pour les nouer autour de sa taille. Il dégrafe son pantalon et glisse la main dans sa culotte. Il la pénètre. Il pousse un grognement lorsque ses doigts touchent son intimité humide de désir.

L'agressivité de Dimitri excite Beronika. La réaction de son corps l'énerve. Elle lui mord les lèvres pour l'obliger à les détacher des siennes. "Dimitri, arrête ! On pourrait nous voir."

"Non."

Elle insiste. "Arrête !" Elle tente de le déloger à coups d'épaule. Dimitri pose le bras au-dessous de sa poitrine et l'immobilise contre le mur. Elle pousse un cri de frustration et ferme les yeux. Ses caresses se font plus profondes, plus rapides. Elle se mord les lèvres pour ravalier un gémissement de plaisir. Dimitri déboutonne le manteau de Beronika pour contempler sa poitrine généreuse, son ventre plat, ses fesses rebondies que souligne sa taille fine. Il est amoureux de son corps de femme. Elle est parfaite. Il murmure à son oreille. "Beronika, regarde-moi." Elle plante un regard voilé d'une douce langueur dans le sien.

"*Elle me tient.*" se dit-il, avec une certaine amertume. Dimitri ne s'était jamais comporté ainsi avec aucune de ses compagnes ou des femmes qu'il a courtisées. Le fait qu'il ait envie de la traiter ainsi et qu'elle l'autorise à le faire, l'excite tout en lui faisant peur. Elle réveille cette part d'ombre dont il a réussi à nier l'existence toute sa vie. Il colle son front contre le sien et inspire profondément. Il doit faire attention. Il effleure ses lèvres. "*Si je n'y prends pas garde, je pourrais l'aimer comme je n'ai jamais aimé personne auparavant, et elle pourrait bien me rendre fou.*"

Il lui fait incliner la tête. Il a envie qu'elle regarde. Beronika gémit. Elle pose la tête contre sa poitrine. "Je vais jouir." Dimitri immobilise ses doigts. Des yeux interrogateurs ne tardent pas à se poser sur lui.

"Demande-moi te faire jouir. Supplie-moi, capitaine." Elle le gifle. Il s'y attendait. Il sourit. Il recommence lentement à la caresser. Elle dépose un baiser là où elle l'a frappé. "Tu aimes lutter contre tes amants, n'est-ce pas ? Tu t'en fiches des roses et des mots doux. Tu veux, tu as besoin qu'on te force à te soumettre. Je parie que tu es passée d'une relation à l'autre à la recherche désespérée de la personne avec laquelle tu pourrais assouvir ton penchant. Tu ne l'as pas trouvée, je

me trompe ? Alors, tu les as quittés, l'un après l'autre. Tu les as quittés parce que tu n'as pas eu le courage de leur dire ta vérité. Tu n'as pas eu le courage de leur dire, 'malmène-moi', 'fais-moi mal'. Tu avais peur qu'ils te jugent, mais surtout tu n'avais pas envie de nourrir cette partie de toi, qui désire quelque chose que ta raison ne s'explique pas. Tu ne veux pas ouvrir la boîte de Pandore parce que son contenu échappe à ton contrôle. Tu me ressembles, capitaine. Un jour, tu m'appartiendras entièrement. Tu me confieras tous tes secrets, et je t'apprendrai à ne plus avoir peur. Alors, tu n'auras plus besoin de te cacher." Beronika gémit. Son corps se contracte contre le sien. Elle jouit violemment. Puis, elle cache son visage dans le creux de son épaule et se laisse aller contre lui.

Il lui caresse doucement les cheveux. "Ne pense à rien. Ne pense à rien," l'exhorte-t-il.

Une éternité passe. "Il faut que je rentre."

"Mon appartement n'est pas loin. Viens avec moi. Ne fuis pas."

"Non."

Il l'aide à reposer les pieds sur le sol. Il veut l'aider à remettre de l'ordre dans ses vêtements. Elle s'éloigne d'un pas. "Ne me touche pas."

"Je ne voulais pas te blesser...Je suis désolé. Je voulais seulement te dire...Ai-je tort ? Ne pars pas, en me laissant penser ce que je pense, si je me trompe."

"Tu as vu juste, et c'est pour cette raison que nous ne devrions plus nous revoir. Je ne suis pas...Je veux rentrer."

Dimitri sort son téléphone de la poche de sa veste et appelle pour réserver un taxi. Ils attendent l'arrivée du véhicule dans un silence pesant. Lorsque le chauffeur se gare le long du trottoir, Dimitri ouvre la portière arrière. "Il faut qu'on parle. Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise. Appelle-moi." Elle acquiesce avant de pénétrer dans l'habitacle. Il tend un billet de cent euros au chauffeur, puis, il la regarde disparaître dans la nuit.

Obnubilés l'un par l'autre, Dimitri et Beronika n'ont pas vu l'ombre, tapie dans l'obscurité qui les observait avec jubilation. La caméra de son téléphone braquée sur eux, il a pris le soin d'enregistrer leur moment d'intimité. Bientôt, très bientôt, tout le monde saura que la "reine de glace" n'est qu'une salope.

Chapitre 17 — BERONIKA

“Le patriarche”

Dimanche 1^{er} décembre 2013

Parfois, un commentaire émis par un inconnu est l’inattendue, mais parfaite réponse à une équation émotionnelle dont les mystères irrésolus, bien qu’ils n’entravent pas le cours d’une existence acceptable — quelle que soit la définition que l’on attribue à la notion “d’existence acceptable”, de temps à autre, nous paralysent, nous font nager en pleine confusion, jettent une ombre sur notre sérénité ou un voile d’incertitude sur nos futures décisions.

Cette remarque anodine porte en elle, quelque chose de divin parce qu’elle semble provenir de nulle part, qu’on ne l’attendait pas à ce moment précis, de cette personne précise, comme si l’univers avait décidé de se révéler à nous pour faciliter notre marche vers l’avant en nous libérant des regrets ou de la peur.

La veille, les propos de Dimitri lui ont fait cet effet-là.

Beronika trouve du plaisir dans la douleur. Les tatouages, la boxe, les scarifications quand elle était plus jeune en sont la preuve. Toutefois, dans sa vie intime, elle ne verse dans aucune pratique sexuelle, et toute personne qui osera lever la main sur elle, le fera à ses risques et périls. Elle se doit tout de même de reconnaître qu’elle a eu ses orgasmes les plus mémorables avec des hommes

qui l'ont physiquement dominée pendant l'acte, et l'ont laissé extérioriser la colère que ces rapports sexuels consentis, mais forcés ont suscité en elle. Elle a été soulagée de ne revoir aucun de ces hommes parce que l'expérience qu'elle a vécue avec chacun d'eux, a titillé l'animal qu'elle a muselé et domestiqué pour ne pas finir en cage. Dimitri aussi excite la bête. Par sa faute, elle rue et se jette contre les grilles de sa prison, prête à tout détruire pour s'en échapper. Elle a reconnu son maître. Elle ne veut pas qu'il parte sans elle.

Beronika est bizarre. Elle le sait. Sa personnalité est bizarre, son physique est bizarre, sa vie entière est bizarre. Elle n'est pas la femme idéale. Elle ne colle pas au modèle, et les casseroles qu'elle traîne font plus de bruit que la moyenne. À vingt-sept ans, après quelques échecs, elle a compris qu'elle n'avait pas la latitude nécessaire pour entretenir des relations sérieuses parce que sa vraie nature ferait s'enfuir à toutes jambes ses compagnons. Le peu qu'elle a laissé transparaître par mégarde à ses ex, les avait déjà dérangés. Ils avaient tous fini par s'en irriter et lui demander de changer. Bien qu'elle en ait conçu de l'amertume, elle comprenait aussi leurs raisons. Toutefois, elle a refusé de changer ou de faire semblant. Elle ne voulait ni mentir ni dissimuler sa personnalité. Elle n'a pas honte de son identité. Aimerais-elle être une version améliorée d'elle-même ? Oui. Absolument. Souhaite-t-elle ressembler à une autre ? En aucune façon. La rupture était donc inévitable.

Dimitri n'a rien dit qu'elle ne savait déjà, mais entre savoir et accepter, il a un fossé, un fossé qu'elle a franchi grâce à ses paroles. Aucune des facettes qu'il a vues d'elle jusque-là n'a ébranlé Dimitri. Au contraire, il semble la désirer un peu plus à chaque fois qu'il découvre l'une de ses zones d'ombre.

Dimitri lui a rendu service, mais elle ne lui en est pas pour autant reconnaissante. Le fait qu'il ait été capable de mettre en plein dans le mille après seulement de deux rencontres, l'inquiète fortement. Malgré sa grande gueule et son sale caractère, Beronika a tendance à se rapetisser face aux hommes plus âgés lorsqu'ils exercent leur autorité. Normalement, elle réajuste rapidement la barre parce qu'ils la laissent émotionnellement indifférente. D'environ onze ans son aîné, Dimitri l'électrise. Avec lui, elle n'y arrive pas. Chaque fois qu'il l'a regardé avec l'autorité d'un prédateur et dit son prénom d'un ton directif, la suite de sa phrase a peu importé. Elle était comme programmée pour obéir. Elle pense qu'il l'a remarqué et l'exploite à son avantage.

Elle sent qu'il essaye de la séduire pour la manipuler. Il veut entrer dans sa tête pour une raison qu'elle n'arrive pas encore à identifier. Et le simple fait qu'elle se laisse happer par son aura

malgré ses suspicions prouve qu'il est naturellement doué pour son art. Il a planté une aiguille dans son bras. Il l'a droguée avec la plus pure, la plus addictive des substances. L'effet de la came est à la fois atroce et magique. La dépendance a été immédiate, et les conséquences n'en seront que plus désastreuses. Pour Beronika, l'impression d'être enfin acceptée pour elle-même, est à la fois une bénédiction et un malheur. En dépit de tout ce qu'elle a découvert sur lui, de l'assassinat récent de sa femme, du rôle qu'elle joue dans l'enquête, de leurs divergences sociales et de la certitude que tout cela va mal finir, elle veut tout ce qu'il a à donner. Sa violence, ses insultes, son insolence, son sens de la repartie, cette douceur qu'il manifeste après l'avoir brisée, son intransigeance, ses attentions, ses caresses, l'impétuosité de son désir. Elle veut qu'il lui apprenne — comme il l'a promis, à ne plus avoir peur. Elle veut qu'il la plaque contre une porte, remonte sa jupe ou baisse son pantalon, et la prenne par-derrière, qu'il pose la main sur le sommet de son crâne et l'étouffe contre la porte, qu'il la plie en deux comme une poupée et lui fasse mal.

Elle en a eu un aperçu. Dimitri saura lui donner ce dont elle a besoin. Elle est déjà prête à tout pour avoir sa prochaine dose.

05h00. Dehors, la nuit est noire. L'aube lointaine. Beronika se tourne dans le lit et sort de sa torpeur. Durant le trajet, un épais brouillard de pensées confuses et inquiétantes l'a assaillie et paralysée. Elle n'a pas entendu le chauffeur lorsqu'il l'a questionnée pour confirmer l'adresse que Dimitri a communiquée. Elle ne souvient pas d'être descendue du taxi devant son immeuble, d'avoir monté les escaliers ou déverrouillé sa porte d'entrée et encore moins de s'être couchée.

Son téléphone est posé sur la table de chevet. Elle s'en saisit pour regarder l'heure. Elle se lève et allume la lumière. Son sac est sur le sol à quelques mètres du lit. Elle se déshabille et revêt son pyjama. Puis, elle se rend dans la salle de bain. Elle avale les comprimés qu'elle a oubliés de prendre la veille. Après une courte réflexion, elle décide de se passer des somnifères. Elle se lave le visage à l'eau froide avant de s'observer longuement dans le miroir. Son reflet blafard est familier, mais ses yeux vides sont comme un fantôme revenu la hanter.

Son téléphone qu'elle a posé sur la cuvette des toilettes s'anime.

Charlotte : "Bien rentrée. J'ai passé une superbe soirée. Tu te sens mieux ?"

Beronika : “Oui. J’ai pris des cachets.”

Charlotte : “On devrait sortir plus souvent. Je ne me suis plus autant amusée depuis une éternité.”

Beronika : “Oui. Bientôt. Bonne nuit.”

Dans le séjour, elle allume la télé. Elle déplie son canapé convertible et s’allonge sur son lit de fortune. Elle repense à l’inconnu de Charlotte. Elle prend son téléphone pour composer un message

Elle se réveille en sursaut, couverte de sueur. Des larmes mouillent son visage. Ses jambes sont secouées par d’incontrôlables tremblements. Elle a mal à la poitrine. La boîte à musique. La boîte à musique. Encore et toujours, la boîte à musique. Elle se roule en boule sur le côté, et ferme les yeux, épuisée. Elle se redresse d’un bond. Elle consulte l’heure sur son portable. 11h15. Elle se précipite sans plus tarder dans la salle de bain. Elle est attendue à midi chez ses parents pour l’habituel déjeuner familial.

Elle se douche rapidement, s’habille d’une robe blanche formelle et se maquille pour cacher ses cernes. Elle s’attache les cheveux en une stricte queue-de-cheval en bas de la nuque. Un coup d’œil au miroir, la rassure sur son aspect général. Elle ressemble à une vieille fille qui se rend à l’église. Son père appréciera.

La famille Delacre s’appuie sur des fondements traditionalistes. Ses membres sont figés dans le temps. Le cérémonial antique qu’est leur repas dominical, égorge d’une entaille nette et précise tous les mouvements militants pour l’amélioration des conditions de la femme. M. Delacre ne lève pas le petit doigt et se fait servir par sa femme et sa fille lesquelles préviennent ses moindres besoins avec empressement. M. Delacre impose également un code vestimentaire sobre et épuré pour ces repas. Lui-même s’habille d’un pantalon de costume et d’une chemise repassée avec soin par sa femme. À seize ans, dans une vaine tentative de rébellion, elle a porté pour l’occasion, une robe noire, courte et échancrée. La couleur aussi avait son importance. M. Delacre préfère les couleurs claires, car le dimanche est selon lui, un jour de joie, de gaité et d’harmonie. Son père n’a pas réagi. Elle a donc récidivé le dimanche qui a suivi. Après que Mme Delacre a servi le dessert, il a dit sans lever le ton ni les yeux de son assiette. *“Les putes sont sur le trottoir. Elles n’ont pas leur place dans ma salle à manger. Persiste à me défier, et tu finiras à la rue.”*

Le petit plaisir de M. Delacre à l'époque, était de la menacer de la mettre à la porte, puis, de lui prédire une vie à la merci de proxénètes violents. Ils la jetteraient en pâture à des hommes aux mœurs douteuses. Il disait qu'éventuellement, elle sombrerait dans la dépendance pour tolérer leurs attouchements et finirait par mourir d'une overdose dans un caniveau ou sur le bas-côté d'une route. *“Est-ce là, la vie à laquelle tu aspires, Beronika ?”*

Sa mère n'a jamais jugé nécessaire de la protéger contre le monstre qui l'a engendrée. Beronika a pendant longtemps cru que sa mère n'était comme elle, que la victime innocente et impuissante de M. Delacre. Mais, la vérité n'est pas aussi simple. Elle ne l'a jamais été.

M. Delacre possède une carrure imposante. Il mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix et pèse un peu moins de cent kilos. Son corps musclé est le résultat d'une vie disciplinée dont chaque aspect est pensé et contrôlé dans le but d'atteindre les objectifs qu'il s'est définis. Il est immense et massif. Ses yeux bleus quasiment translucides sont d'une froideur inquiétante et une arme redoutable qui ne laisse personne indifférent.

Sa mère est physiquement à l'opposé de son père. De constitution frêle, Mme Delacre atteint à peine le mètre soixante et pèse cinquante kilos. Beronika a donc naturellement pensé qu'elle vivait dans la peur des abus de son mari et n'osait le défier par peur de représailles contre lesquelles elle ne pouvait riposter avec une force égale. Mais, en réalité, Mme Delacre n'est pas sous le joug de son mari. Elle n'est ni fragile ni innocente. Beronika a eu de grandes difficultés à accepter que ses parents forment un couple uni et que le divorce qui la libérera de son bourreau ne se fera jamais. Ses parents sont des partenaires loyaux. Ils resteront dévoués l'un à l'autre, contre vents et marées. Elle a compris avec amertume que dans leur mariage, le pouvoir était plus souvent entre les mains de sa mère, une autorité silencieuse qui planait sur toutes les décisions de M. Delacre.

Dix minutes, et Beronika regrette déjà d'avoir allumé la radio. Elle s'y attendait. Pourtant, elle est déçue de constater que l'actualité continue de radoter. Des journalistes payés dix, cent, mille fois plus que la moyenne, répètent inlassablement les mêmes problèmes sans que jamais les vrais coupables ne soient pointés du doigt ou aucune solution concrète proposée. De temps à autre, ils en créent des faux ou font une montagne de rien pour préserver leurs profits, des espaces publicitaires maximisés, 24 h/24, 7 j/7, toutes les quinze minutes. Où donc se sont-ils tous perdus ? Se rappellent-ils seulement de ce que l'éthique leur impose ? Se sentent-ils, au moins, coupables d'avoir

oublié la nature de leur bataille, d'ignorer la cause qu'ils devraient défendre ? Le bon sens s'est égaré en route. Peut-être ont-ils marché trop longtemps sans arriver nulle part. Beronika s'étonne que certaines personnes se reposent encore sur leurs opinions biaisées et leurs experts foireux ou partiaux — payés pour abonder dans le sens d'une unique et terne vérité, attiser la haine, débiter des platitudes ou déblatérer du vide dans le vide, pour se forger leurs convictions. Levez le nez de vos écrans. Regarder autour de vous, et vous y arriverez plus vite. Les minorités ne sont pas telles que les décrivent les journaux. Il y a peut-être un part de vrai, mais une vérité n'est pas toute la vérité. Point final.

Les médias traditionnels, presse, télé, radio, dans leur version adaptée au nouveau millénaire n'informent pas. Ils ne font que de la propagande politique orientée « social ». Ils ont porté allégeance au capitalisme et à son maître, l'argent. Lorsqu'ils ont fini de faire peur, ils vendent à leurs téléspectateurs et auditeurs, un idéal impossible à atteindre, une société sans failles, un bonheur sans tache, une vie parfaite acquise de droit. Grâce aux réseaux sociaux, ils n'ont même pas à le prouver pour convaincre. Les imbéciles du peuple s'échinent à le faire exister, trop pressés de photographier chaque seconde de leur prétendu idyllique quotidien pour parader devant leurs amis virtuels. Endettez-vous pour vous divertir. Vendez votre âme au diable de la consommation pour cet appartement, cette voiture, ces vacances, ces vêtements, ces chaussures, ces sacs, ces montres, ces bijoux... Payez-les cent, mille fois au-dessus de leur valeur réelle, achetez-en plus qu'il ne vous en faut, et vivez dans la peur de perdre des possessions pour la plupart, inutiles. Sommes-nous nés avec cette soif insatiable de biens matériels ou ont-ils — le système et tous ceux assis à la droite du père, ceux qui ont quelque chose à vendre, des opinions ou des marchandises, malicieusement réussi à nous transformer en robots écervelés et avides ? L'origine du mal demeure encore un mystère pour Beronika.

Terrorisme, précarité, austérité, chômage. Ces mots ont pris en otage, rêves, espoirs de réussite ou de vie meilleure. En 2013, la crise de 2009 est encore l'excuse utilisée pour justifier l'incompétence des politiques, quel que soit leur parti d'affiliation. Du haut de sa tour en ivoire, l'intelligentsia qui ne s'y connaît pas mieux ou plus que les autres, regarde le peuple souffrir en se congratulant. Ne respirez plus, ne bougez plus, ne pensez pas, courbez l'échine, car le monde s'effondre. Lequel des mondes ? Celui des riches semble plus solide que jamais. Le reste s'effrite et disparaîtra en luttant à peine.

La réalité, bien que cruelle est simple. Les riches seront toujours riches et tant pis pour les autres. Le niveau de difficulté d'une vie dépendra du côté de la barrière où elle se trouve. Les

pouvoirs en place n'essayeront pas de redéfinir l'ordre établi sauf pour sauver leurs intérêts et de la mauvaise façon. Ils iront en guerre en prétendant défendre notre liberté. Leurs discours cohérents auront toujours du sens parce qu'ils s'appuient sur une infime petite partie de la vérité, mais avant de glisser dans la haine et dans la peur de l'autre, ne devrions-nous pas d'abord mettre nos dirigeants face à leurs responsabilités ? Qu'ont-ils fait du monde pour que la liberté des uns repose sur le massacre de milliers d'autres ?

Beronika finit le trajet en silence.

Elle se gare devant la maison de ses parents à Rueil-Malmaison dans les Hauts-de-Seine avec vingt minutes de retard. Parisiens dans l'âme, ils ont jeté leur dévolu sur cette maison de 150m², construite sur deux étages et entourée d'un jardin, cinq ans plus tôt.

M. Delacre est assis dans son fauteuil fétiche. Un journal ouvert est posé sur ses cuisses, mais il regarde la télévision. Beronika le salue timidement depuis le seuil du séjour. "Bonjour, père." Il répond d'un hochement de tête sans quitter l'écran des yeux. Dans la cuisine, l'accueil de sa mère est plus chaleureux. Beronika ne doute pas de l'amour de sa mère. À sa façon, elle le lui a prouvé au fil des années. Contre le reste du monde — à l'exception de son mari, Mme Delacre a été et restera, à son corps défendant, sa plus fidèle alliée. Pourtant, elles n'ont jamais parlé à cœur ouvert de l'homme qui les divise. Beronika ne se plaint pas de son père auprès de sa mère. Elle évite aussi de la mettre face à ses manquements. Elle préfère se taire parce qu'elle sait que sa mère n'admettra pas ses torts et qu'elle essaierait de justifier ceux de son mari. Mme Delacre n'est ni aveugle ni stupide. Elle n'est pas non plus dans le déni. Elle a parfaitement conscience des dégâts causés par son mari. Beronika pense qu'elle ne prend pas sa défense parce qu'elle essaye maladroitement de préserver un affreux et abominable secret, pire encore que les abus de M. Delacre.

Beronika aurait pu être en colère contre sa mère. Elle pourrait légitimement la détester, mais elle a choisi de se résigner parce qu'elle avait déjà trop de batailles à mener.

13h20. La famille Delacre s'attable dans la salle à manger.

“Parle-moi de Dimitri Fridlander.”

Une conversation avec son père avoisine une partie d'échecs avec un maître. Il a toujours plusieurs coups d'avance. Beronika sent la panique la gagner. Elle fait très attention à ne pas le montrer. “Il était marié à la victime —”

“Il paraît qu'il t'a humiliée, à deux reprises. Tu te serais énervée et l'aurais insulté. Insulté !? T'es-tu au moins renseignée à son sujet ? As-tu pris la peine de faire correctement ton travail ? Dimitri est un homme puissant. As-tu la moindre idée des ressources qu'il possède ? Même s'ils ont assassiné leurs épouses, on ne crie pas, on ne traite pas de tous les noms ces gens-là et encore moins en présence de témoins. Pourquoi as-tu autant de mal à intégrer les réalités les plus triviales ? Nous ne t'avons pourtant pas élevée dans un cocon !” M. Delacre pose un doigt sur sa tempe. “Pourquoi manques-tu sans cesse de discernement, de jugeote ?” Beronika baisse les yeux. Son père pince les lèvres. “Avais-tu des preuves quand tu l'as interrogé ?”

Beronika murmure. “Non, père.”

“Je ne t'entends pas !”

Elle dit d'une voix plus affirmée. “Non, père.”

M. Delacre observe sa fille d'un air pensif. “Tu as donc eu recours aux invectives pour le cacher.”

“Non, père. Je voulais—”

“Tais-toi ! Tu n'es qu'une incapable ! Quand apprendras-tu à faire décemment ton travail ? Tes années d'expérience ne t'ont-elles donc rien appris ? On n'auditionne pas un suspect sans preuves concrètes. Répète après moi : « On n'auditionne pas un suspect sans preuves concrètes. »”

“On n'auditionne pas un suspect sans preuves concrètes.”

“Je suis très déçu, Beronika. Tu me fais vraiment honte.”

Elle garde les yeux rivés sur son assiette et les insultes à son intention au fond de sa gorge. Elle laisse passer le vent de sa colère et la tempête se calmer en silence.

“Où en es-tu ?”

“L’enquête avance.”

“Vers ?”

“L’arrestation du coupable.”

“Qui a découpé cette pauvre femme ?”

“Je ne sais pas.”

“Tu ne sais pas ?”

“Non.”

“Non ?”

“Non, père.”

M. Delacre est visiblement surpris. “Trois semaines et tu n’as pas la moindre piste.”

“On manque d’indices et—”

“Qui ‘on’ ? N’es-tu pas la seule à travailler sur ce dossier. Pourquoi es-tu incapable d’assumer tes erreurs ? Pourquoi cherches-tu à rejeter la faute sur tes collègues ?”

“Non, père, je—”

“Assez ! Cherches-tu au moins au bon endroit ? Je parie que le coupable est sous ton nez. D’ailleurs, Fridlander ne serait-il pas coupable ?”

“Non. Il a de solides alibis—”

“Est-ce suffisant pour l’éliminer de la liste des suspects.”

“Oui.”

“Ma fille, tu es plus bête que je ne le pensais. Le mari est toujours coupable. Les statistiques le prouvent.”

Beronika insiste. “Il a de solides alibis.”

“Pourquoi le défends-tu ?”

Elle se justifie précipitamment. “Non, père. Je ne le défends pas.” “*M’a-t-il placée sous surveillance ? Sait-il que j’ai passé la soirée avec Dimitri ?*” Se demande-t-elle, tandis que la peur agrippe ses crocs dans son ventre et s’amuse à éparpiller ses organes.

“Beronika, regarde-moi.”

Elle lève docilement les yeux. Ses poings se resserrent autour des couverts. Les yeux bleus de M. Delacre la prennent aussitôt en otage. Ils pénètrent sans permission dans son jardin secret et font un carnage. Ils fouillent, piétinent, saccagent la végétation de son âme. Ils détruisent tout. Telle une ventouse, ils essaient d’aspirer la vérité de son être, peu en importe le prix. Mais, elle tient bon. Les secondes, les milliers de petites secondes durent une éternité. La torture est lente et douloureuse. “Réinterroge-le.”

“Oui, père.”

“Je t’accorde deux semaines. Ensuite, Lopez prendra le relais.”

Ulcérée, elle bégaye le surnom de son collègue. “Mad...man ?”

“Il est talentueux. Je ne peux malheureusement pas en dire autant de ma propre fille.”

Beronika penche la tête pour éviter son regard. Ses yeux fixés sur elle, la mettent au défi. Au défi de prolonger leur discussion, au défi de se battre contre lui pour qu’il extermine le peu qui reste. Mais, elle s’incline, car il n’y a aucune fin écrite pour cette guerre qui lui accorde la victoire. Il a toutes les armes et elle, seulement un drapeau blanc.

Elle ravale ses larmes. “*Merde.*”

Chapitre 18 — BERONIKA

“Jeux Interdits”

Lundi 2 décembre 2013

19h01. La sonnerie du portable de Beronika retentit. Le numéro de l'appelant est masqué. Intriguée, elle décroche.

“Rejoins-moi. Je suis à—”

“Dimitri ? Comment as-tu obtenu mon numéro de—”

“Je t'envoie l'adresse par SMS.”

“Dimitri, je ne vien—” Il raccroche. “*Connard.*”

Quelques minutes plus tard, elle reçoit un message. “*17 avenue Kléber.*”

21h32. Beronika pénètre dans le bar de l'hôtel. Un serveur la conduit à la table de Dimitri. Il se lève pour l'aider à s'asseoir. Beronika dépose son sac sur la table et parcourt les lieux du regard. La décoration est chic et feutrée. Des caves à vins de deux mètres de haut recouvrent une partie des murs. Des tables basses entourées par des fauteuils et des canapés bleus, sont dispersées çà et là. Au milieu de la pièce, une imposante structure relie une large et longue table avec le plafond. La

structure, le plafond, la table ainsi que la douzaine de chaises qui l'encadrent sont en cuivre. La lumière jaune des lampes suspendues le long de la structure et des ampoules incrustées dans le plafond, habille la pièce d'une aura sombre et dorée. Toutes les tables sont occupées, mais le bruit des conversations n'est qu'un murmure. Celle de Dimitri est à côté des fenêtres. Le bar est au cinquième étage du bâtiment.

Dimitri fait semblant d'être absorbé par l'étude des documents posés devant lui, mais il est en colère. Sa posture et l'expression de son visage l'expriment clairement. Elle s'y attendait. Elle est arrivée volontairement en retard pour le provoquer. Elle voulait lui rendre la monnaie de sa pièce. Elle est stressée et énervée. Elle a envie de se disputer. Le silence est tendu. Beronika sort son téléphone de son sac. Elle aussi peut jouer l'indifférence.

Dimitri range ses documents dans une pochette. Il lui retire le téléphone des mains. "Je t'attends depuis plus de deux heures."

"Je ne suis pas ta pute. Tu ne me paies pas pour accourir quand tu sonnes." Ils sont interrompus par un serveur. Beronika commande de l'eau pétillante, Dimitri, un verre de vin. Il regarde par la fenêtre. Il recommence à l'ignorer. Elle chuchote d'une voix mordante. "Pourquoi es-tu en colère ? Je suis celle ici contre mon gré—"

"Pourquoi suis-je en colère !? Tu oses me le demander ? Je t'attends depuis deux heures. Deux heures ! Je—"

"Je ne connais pas ton numéro de téléphone. Comment aurais-je pu te prévenir de mon retard ?"

"Tais-toi, Nicka. Tais-toi ! Tu veux savoir pourquoi je suis en colère ? Tu veux vraiment le savoir ?" Il élève la voix. "Je suis en colère parce que je viens de perdre de précieuses minutes de ma vie à patienter pour comprendre dès que tu te pointes que tu n'en vaux, en fait, pas la peine. Tu n'as rien d'exceptionnel, Nicka. Quand j'en aurai marre de jouer, je te remplacerai en un claquement de doigts. Dehors, une horde se forme déjà. Elles attendent impatiemment que la place se libère. Alors, arrête de jouer les belles garces. Tu n'as pas tes entrées dans cette ligue. Les enquêteurs sous-payés de l'État n'y ont pas leur place. Et d'une certaine façon, tu ES ma pute comme toutes les autres, parce que même avec deux heures de retard, quand je sonne, tu accours !"

L'attaque est injuste et brutale. Elle lui coupe le souffle. Le temps se suspend. Des têtes curieuses se tournent vers eux. Ailleurs, elle lui serait tombée dessus à bras raccourcis, mais dans cet endroit qui ne lui ressemble pas, elle préfère ne pas s'humilier davantage. Elle se replie. Elle se lève. "Tu as gagné, sale con. Appelle tes putes, la place vient de se libérer." Elle s'en va d'un pas précipité.

Elle appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur jusqu'à ce qu'il s'arrête à l'étage. Elle pénètre à l'intérieur. Les portes commencent à se refermer. La tension retombe d'un cran. Elle consulte l'heure à sa montre. 21h55. Elle est encore bien trop énervée pour supporter le silence dans son appartement ou s'endormir. Elle décide d'aller prendre un verre dans un bar à Pigalle. Avec un peu de chance, elle y rencontrera une personne suffisamment à son goût, avec laquelle elle pourra passer la nuit. Elle recommencera jusqu'à ce que cet enfoiré de Dimitri ne soit plus qu'un mauvais souvenir. Il est incontrôlable. À quoi pensait-elle donc ? Elle se regarde dans le miroir. "*Merde, ma fille. Ressaisis-toi.*" Elle fait tout de travers. Elle perd complètement les pédales. Dimitri la traite presque aussi mal que M. Delacre. Pourquoi les laisse-t-elle faire ? Elle aurait dû rester sagement chez elle. Elle se donne une claque sur la joue. "*Ressaisis-toi !*" S'ordonne-t-elle.

Dimitri passe une main dans l'entrebâillement et les portes se rouvrent. Il entre dans l'ascenseur. "Nicka. Je suis—"

"Désolé ? Non. Je refuse de t'excuser et je t'interdis de me donner rendez-vous à l'improviste dans des hôtels. Je ne suis pas ta pute. J'ai travaillé trop dur pour qu'un connard me traite de pute devant une bande de ratés prétentieux." Elle appuie sur le bouton pour rouvrir les portes. Elle essaye de sortir. Il la repousse à l'intérieur. Il ferme les portes. L'ascenseur descend. Il se rapproche. Il tend la main pour lui toucher le visage. Elle l'esquive. "Ne me touche pas." Elle s'éloigne. Il se rapproche. Il l'accule dans l'angle. Son parfum lui chatouille les narines. Il excite insidieusement ses sens. Des émotions contradictoires s'agitent en elle. Ils l'empêchent de penser posément. Elle réagit à l'instinct. Elle a envie de lui faire mal, de lui enfoncer un couteau dans le cœur, de lui déchirer le ventre et de coucher avec lui. Sa poitrine se comprime. Elle respire difficilement. Elle le gifle. Un plaisir brut l'envahit. Il lui monte à la tête. Il l'enivre. Elle voudrait recommencer. Les yeux de Dimitri s'assombrissent. Il serre les poings. Une veine bat furieusement à sa tempe gauche. Ils vont s'entretuer.

Dimitri a été un garçon turbulent. Durant l'enfance et l'adolescence, ses parents lui ont régulièrement administré des taloches pour lui apprendre à filer droit. Depuis qu'il a quitté le nid, plus personne n'avait levé la main sur lui. Pourtant, il n'a pas été un saint et il ne s'est pas tenu loin

du champ de bataille. Pour réussir à son niveau, il faut couper des têtes d'un coup sec. Slash. Slash. Slash. Puis, regarder l'adversaire, le concurrent, le compagnon d'armes auquel on a plutôt planté le couteau dans le dos, se vider de son sang sans remords. Il a malmené bon nombre de ses employés et a été particulièrement odieux avec certaines de ses maîtresses. Il s'étonne que personne ne se soit donné la peine de lui filer une claque avant Beronika. La gifle en soi ne l'énerve pas. Il l'a mérité. Il est en colère parce qu'à cause d'elle, il agit et réagit d'une façon qui ne lui ressemble pas. Il n'est plus dans ses habitudes de patienter. Généralement, il attend une dizaine de minutes, puis, il s'en va. Il a mieux à faire qu'attendre quiconque. Il prend sa revanche sur la frustration de ses débuts quand il n'était rien et devait parfois patienter des heures durant, qu'un potentiel client dont l'assistante avait pourtant confirmé la présence, daigne se présenter.

Du fait de son emploi du temps chargé et un peu parce qu'il aime les savoir à sa disposition, Dimitri a tendance à donner rendez-vous à ses maîtresses à la dernière minute. Aucune ne s'est jamais plainte. Elles s'empressaient plutôt de le rejoindre. Quand il a téléphoné, il n'a pas pensé une seule seconde que Beronika ne viendrait pas. Quarante-cinq minutes après son coup de fil, il consultait sa montre tous les quarts d'heure en se promettant de partir dans la minute sans rien en faire. Une heure et demie plus tard, il a enfin commencé à envisager l'éventualité qu'elle lui pose un lapin. Pourtant, il ne l'a pas rappelée pour le confirmer. Son ego n'y aurait pas survécu. La dernière heure, il l'a attendue anxieusement, comme un collégien à son premier rendez-vous galant. Dès qu'une ombre apparaissait, ses yeux se tournaient automatiquement vers l'entrée.

Il a fait de gros efforts, et elle, elle se pointe comme une fleur, sans s'excuser et habillée comme elle l'est. Tandis qu'elle se dirigeait vers lui, il n'a pas manqué de noter la curiosité lubrique que sa présence suscitait. Il a été saisi d'une colère jalouse. Il a eu envie de l'étriper, ses admirateurs aussi. Il a compris qu'il n'avait, avant cet instant, jamais été réellement jaloux. Il ne s'était jamais senti suffisamment en danger dans ses précédentes relations pour l'être. Pourquoi le rendait-elle aussi vulnérable ?

À la brigade, elle s'habillait tel un garçon manqué. Elle ressemblait à une adolescente. Elle était jolie, mais pas remarquable. À la nuit tombée, elle est un tout autre personnage. Elle s'habille de façon ostentatoire. Elle ne veut clairement pas passer inaperçue. Cette fois, la robe noire, courte et ultra-moulante est assortie à un manteau en fausse fourrure qui s'arrête à la taille et des cuissardes en daim à talons vertigineusement hauts. Avec son maquillage foncé et ses épais cheveux de gitane, elle est un tantinet vulgaire, mais le résultat final n'en est pas moins létal. Son apparence l'a

contrarié. Il déteste que d'autres la regardent. A-t-elle seulement idée des images qu'elle suscite dans la tête des hommes ?

“Comment es-tu venue ?”

La question est totalement hors sujet et sans intérêt. Elle répond en se demandant où il veut en venir. “J’ai pris le métro.”

“Tu ne devrais pas t’habiller ainsi quand tu sors seule.” *“Il ne s’arrêtera donc jamais ?”*

“J’ai eu une vie avant de te rencontrer. Ne me dis pas comment m’habiller.”

“Je sais, tu n’es ni une ingénue ni une demoiselle en détresse.”

“Tu n’es pas le prince charmant non plus.”

“Non, je ne le suis pas.” Il l’embrasse. La sonnerie de l’ascenseur tinte. Dimitri met fin à leur baiser. Alors que les portes commencent à s’ouvrir, il appuie sur le bouton du sixième étage. Un homme veut entrer dans l’ascenseur. Dimitri l’arrête dans son élan. “Prenez le suivant. Celui-ci est plein.” Les portes se ferment avant que l’inconnu n’ait eu le temps de réaliser et/ou de réagir. Il se tourne vers Beronika. “Je suis désolé—”

“Tais-toi.” Elle se rapproche de lui. Elle glisse ses mains sous sa veste et sort sa chemise de son pantalon. Malgré ses chaussures, elle lui arrive à peine à l’épaule. Elle l’embrasse. Il fait glisser son manteau le long de ses épaules. Il chute sur le sol. Il remonte sa robe. Ses lèvres effleurent son cou. Il fait glisser sa culotte le long de ses cuisses. Il se baisse pour la retirer complètement, une jambe après l’autre. La dispute et les propos blessants sont oubliés. Il lèche l’intérieur de sa cuisse. Il embrasse son sexe. Elle pose la main sur sa tête. Ils ne se quittent pas des yeux. La sonnerie de l’ascenseur retentit. Dimitri s’arrête. Il remet sa robe en place. Il se redresse. Il lui fait enfiler sa veste. Il récupère le manteau de Beronika et lui prend la main.

Il ouvre la porte de sa suite. Aussitôt qu’ils y pénètrent, Dimitri la repousse face contre le mur. Il remonte sa robe et la pénètre. Elle gémit. Elle prend appui contre le mur avec ses bras. Elle baisse la tête. L’odeur de sexe emplit ses narines. Elle gémit. Dimitri tire sur une poignée de

cheveux. “Tu veux te battre ?” Elle acquiesce. Il la retourne face à lui. Elle le gifle. Il soulève ses jambes et les place autour de sa taille. Elle le gifle. Il la pénètre. Elle est tellement mouillée que la deuxième fois est plus facile que la première. Elle noue les bras autour de son cou. Elle serre un peu trop fort. Il peine à respirer. “Beronika, ça suffit !” Elle desserre son étreinte. Dimitri n’a pas pris la peine de placer la carte dans le générateur d’électricité. Ils baisent dans le noir, trop vite, trop fort. Leurs gestes sont désordonnés, brouillons, mais le plaisir est intense. Ils n’ont pas envie d’avoir envie l’un de l’autre. Ils sont en colère de ce que la vie leur impose, mais leurs corps s’en fichent. Ils se comprennent. Ils s’aiment. Beronika jouit la première. Dimitri essaye de se retenir, mais il n’y arrive pas. Son orgasme le fait presque sangloter. Ils glissent sur le sol en respirant bruyamment.

Dimitri se relève. Il allume les lumières, puis, il aide Beronika à faire de même. Elle évite de le regarder. “La salle de bain ?” Il la pointe du doigt.

Elle en ressort vingt minutes plus tard, vêtue uniquement d’un peignoir. Dimitri l’y remplace sans qu’un mot ne soit échangé. Beronika allume la télé. Elle zappe pendant quelques minutes avant de s’arrêter sur une chaîne de radio diffusant du jazz. Sur une table à côté du lit, une bouteille de champagne est posée dans un seau de glace. Elle la débouche et en boit la moitié au goulot pour noyer sa gêne, sa frustration et sa colère. Elle danse seule comme une imbécile, la bouteille à la main pour s’empêcher de pleurer. Elle finit par la reposer sur la table, puis, elle se couche en position fœtale sur le lit et ferme les yeux pour tout oublier.

Dimitri s’allonge à côté d’elle. Elle garde les yeux fermés. Elle l’ignore.

“Nicka, viens sur moi.” Elle reste immobile. Il répète sa demande sur un ton un peu plus autoritaire. Elle s’installe sur lui, les jambes de part et d’autre de sa taille. Elle sent son érection là où leurs corps se rejoignent dans le plus intime des contacts. Il l’hypnotise. Il la prend en otage avec ses yeux bleus remplis de désir. Il dénoue la ceinture de son peignoir. Elle l’aide à le lui enlever. “Sois patiente avec moi, Nicka. Il me faudra du temps pour changer mes mauvaises habitudes. Pardonne-moi.”

“Non.”

“Je t’insulte, tu me frappes. N’est-ce pas ce jeu qui t’excite ?”

“Je ne joue pas, Dimitri.”

“Si tu le fais, et tu en connais les règles mieux que personne. Maintenant, dis que tu me pardonnes, Nicka, chérie.” Il sourit et son visage prend un air enfantin.

“Non. Et cesse de m’appeler par ce diminutif ridicule. Je suis la “reine de glace”. Je refuse de porter un surnom que certains donneraient à leur chaton.”

“La reine de glace ?”

“Oui.” Elle n’élabore pas. Elle se lève et se dirige vers le vestibule où elle a laissé son sac. Dimitri voit ses tatouages pour la première fois. Son dos a été noirci à l’encre. Il se sent un peu bête et ridicule après en avoir pris conscience, mais elle est la première personne tatouée qu’il rencontre. Ils produisent sur lui un effet d’un érotisme inouï. Beronika ne cesse de le surprendre. L’image qu’il se fait d’elle change constamment. Il semble bien qu’il y aura toujours quelque chose qui l’amènera à revisiter ce qu’il pensait savoir.

“Que fais-tu ?”

“Je vais chercher un élastique pour m’attacher les cheveux.” Elle revient quelques instants plus tard et reprend place sur lui. Il défait sa queue-de-cheval et jette l’élastique au sol.

“Tu es tatouée.”

“Apparemment.”

“Pourquoi ?”

“Pourquoi pas ?”

“Montre-moi.”

“Non.”

Il la fait basculer et se met à califourchon sur elle. Il dégage ses cheveux, et contemple ses tatouages de plus près. Il pose un doigt sur son dos et en dessine doucement les contours. Ils l’excitent. Beronika en a l’habitude. Son dos provoque cet effet sur certaines personnes, mais la scène lui paraît quelque peu irréaliste. Le champagne était probablement une mauvaise idée quand

elle n'a rien mangé de la journée. Dimitri dépose de légers baisers le long de sa colonne vertébrale. Il la questionne sur la signification de chaque dessin. Elle ne répond pas.

Il leur fait changer de position. Il la pénètre. "Qui es-tu Nicka, et que fais-tu de moi ?" Elle noue les jambes autour de sa taille. Elle attire son visage vers le sien. Elle tire sur sa lèvre inférieure avec ses dents en bougeant lentement les reins. Dimitri gémit son nom. Elle a l'impression de ne faire qu'un avec lui, pourtant un fossé infranchissable les sépare.

06h30. Le réveil de Beronika sonne. Elle est seule dans la chambre. Dimitri s'est éclipsé sans la réveiller. Le marathon sexuel s'est achevé vers quatre heures. Entre deux orgasmes, ils ont beaucoup parlé. Il s'est excusé maintes et maintes fois. Il a promis de faire attention à ses paroles. Elle a cru qu'ils s'étaient rapprochés, mais son départ silencieux prouve le contraire.

Elle prend une douche et s'habille. Il a laissé son manteau à côté du sien. Elle l'enfile. Son odeur lui fait l'effet d'un coup de poing. Le manteau s'arrête au-dessus de ses chevilles. Il l'enveloppe complètement et permet de cacher sa robe et ses chaussures. Quelles qu'aient été ses motivations, elle lui est reconnaissante pour cette attention, car elle aurait eu un peu de mal à assumer ses vêtements au grand jour.

Vingt minutes après son réveil, elle ferme la porte de la suite derrière elle. Elle a l'habitude des relations d'une nuit. Elles ne lui ont auparavant posé aucun cas de conscience, mais cette fois, pour la première fois, elle se sent comme une merde. Finalement, il avait raison. Même en arrivant avec deux heures de retard, elle a été sa pute, comme toutes les autres.

"Il y a deux manières d'être malheureux : ou désirer ce que l'on n'a pas, ou posséder ce que l'on désirait."

Pierre Louÿs.

Acheter la suite de l'œuvre à 0,99 euro :

Sur KOBO : <https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/les-infideles-2>

Sur Amazon : https://www.amazon.fr/Infidèles-Reine-Glace-t-ebook/dp/B01AM1C4EQ/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1453849297&sr=1-1&keywords=les%20infideles